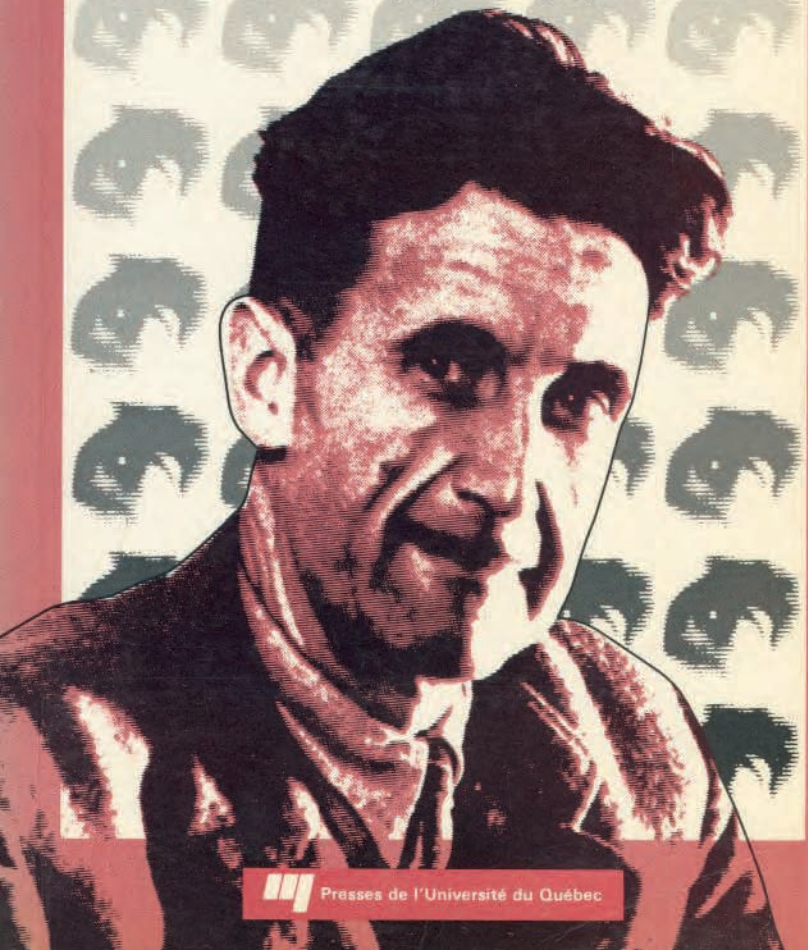
Henri COHEN, Joseph J. LÉVY
Sylvie CANTIN, Johanne FORTIN

ORWELL a-t-il vu juste?

Une analyse sociopsychologique de *1984*



Presses de l'Université du Québec

ORWELL A-T-IL VU JUSTE ?

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

ORWELL A-T-IL VU JUSTE ?

Une analyse sociopsychologique de 1984

Henri COHEN Joseph J. LEVY

Sylvie CANTIN Johanne FORTIN

1986

PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC C.P.

250, Sillery, Québec G1T 2R1

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

ISBN 2-7605-0411-5

Tous droits de_reproduction, de traduction
et d'adaptation réservés © 1986
Presses de l'Université du Québec

Dépôt légal - 2e trimestre 1986
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
Imprimé au Canada

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

Liste des contributeurs

BARBAUD, Philippe, Ph.D. Département de linguistique, UQAM.

BAUER, Julien, Ph.D. Département des sciences politiques, UQAM.

CLICHE, Elene, Ph.D. Département d'études littéraires, UQAM.

COHEN, David, M.S.W. Department of social welfare, University of California, Berkeley.

COHEN, Henri, Ph.D. Département de sexologie, UQAM.

DESROSIERS, Yvon, Ph.D. Département de sciences religieuses, UQAM.

GOUANVIC, Jean-Marc, Département des langues modernes, Université du Québec à Trois-Rivières.

GRANDBOIS, Maryse, Ph.D. Département des sciences juridiques, UQAM.

GUAY, Michel, Ph.D. Département d'histoire, UQAM.

LAPERRIERE, René, Ph.D.Département des sciences juridiques, UQAM.

LAZURE, Jacques, Ph.D. Département de sociologie, UQAM.

LEVY, Joseph J., Ph.D.Département de sexologie, UQAM.

MENARD, Guy, Ph.D. Département des sciences religieuses, UQAM.

PROULX, Serge, Ph.D. Département de communication, UQAM.

TESSIER, Roger, Ph.D. Laboratoire de recherche en écologie humaine et sociale, UQAM.

THOMASSET, Claude, Ph.D. Département des sciences juridiques, UQAM.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

TABLE DES MATIÈRES

Présentation 13

L'acte décisif 15
— Elene Cliche

1. Orwell l'excentrique 16
2. L'écrit politique 18
3. L'enthousiasme esthétique 21
4. L'intertextualité 26
5. L'acte décisif 27

1984 à la lumière de la science-fiction moderne 35
— Jean-Marc Gouanvic

1. 1984, une anticipation ? 37
2. L'Histoire, un enfer ? 38
3. 1984 et la SF d'aujourd'hui 40

1984 : Esquisse d'une lecture écologique 43
– Roger Tessier

1. La nature comme paysage et pourvoyeuse de ressources 44
2. Les environnements construits 46
3. Les rapports sociaux comme environnement 52
4. Océania comme société anti-écologique 55
5. La pénurie 60
6. L'Amérique du Nord est-elle orwellienne ? 62
7. Le contact avec la nature 63

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

8. La familiarité avec l'environnement construit 64
9. L'envahissement par les rapports sociaux 66
10. Le Pouvoir et la surveillance des citoyens 68

La fiction orwellienne de la langue ou la robotisation du langage 71
– Philippe Barbaud

1. Grammaire universelle et langues naturelles 72
2. Le novlangue en surface 73
3. Le novlangue en profondeur 75
4. La langue et le pouvoir 79

1984 : Vivons-nous l'anticipation en temps réel ? 83
– Serge Proulx

1. L'intention de Orwell 85
2. Relire 1984 en 1984 87
3. Les communications au service du Pouvoir : vivons-nous l'anticipation en temps réel ? 89

1984 : De la science-fiction à l'histoire 101
– Michel Guay

1. Le monde de Orwell 103
2. L'abolition de l'histoire 105
3. Le monde de 1984 aujourd'hui 110
4. Le FUTUR est-il pensable ? 113

La face cachée de l'âme dans 1984 117
– Henri Cohen, Joseph J. Levy et David Cohen

1. L'utopie concurrente 117
2. La réduction de la conscience 119
3. Le contrôle de la pensée 121
4. L'aliénation de la personne 124
5. La propension à l'obéissance 128

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

"Nous abolirons l'orgasme" Orwell et la sexualité dans 1984 122
– Joseph J. Levy et Henri Cohen

1. Le modèle sexuel dans 1984 134
2. La fonction de la répression sexuelle 138
3. Les exemples contemporains 142
4. Les futurs possibles 149

Big Brother : Mythe et Technique 155
– Julien Bauer

1. La hiérarchie du pouvoir 155
2. La personnalisation du pouvoir 157
3. Le contrôle de la société : mythe et réalité 159
4. Les défis à Big Brother 162
5. Les techniques et le pouvoir 165
6. Le futur de Big Brother 167

L'Univers juridique de 1984 169
– Maryse Grandbois, René Laperrière et Claude Thomasset

1. Les éléments de droit dans le roman 170
2. Les caractéristiques du système juridique de 1984 176
3. L'utilisation du droit a des fins de contrôle social 180
4. Les fonctions idéologiques et symboliques du droit 192

La religion dans 1984 201
– Yvon Desrosiers

1. Une religion 201
2. Deux formes de sacré 202
3. Désacralisation ou déplacements du sacré ? 203
4. La religion comme production imaginaire 205
5. La structure religieuse d'Océania 206
6. L'univers religieux de Winston Smith 210
7. Aujourd'hui et demain ? La botte piétine toujours le visage humain 212

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

Esprol et Sexpoir : le salut dans 1984 215
- Guy Ménard

1. Pistes sotériologiques 217
2. Sexpoir 219
3. Une vieille histoire de mort 221
4. Sexe/Séduction/Salut 222
5. Esprol 224
6. L'ombre de Dionysos 227

Postscript 229

Orwell : plus "sociologue" que "futurologue" 231
- Jacques Lazure

1. Problématique culturelle 232
2. La pensée d'Océania 234
3. La langue 236
4. Le temps 237
5. L'amour 238
6. La sexualité 239
7. Les désirs et les instincts 240
8. Les prolétaires 241
9. Gradation dans la sujétion 243
10. L'originalité de Orwell 244

Notes 247

Bibliographie 263

Biographie de George Orwell 271

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

Présentation

Quelle chance pour nous que l'éditeur de George Orwell - pseudonyme d'Éric Blair - n'ait pas accepté de coiffer son roman du titre original proposé : "The last man in Europe" et qu'il lui ait substitué celui que nous connaissons, venu dit-on de l'inversion des derniers chiffres de l'année finale de sa rédaction 1948-1984. Cela nous aura permis, comme à plusieurs autres, de saisir le prétexte afin d'évaluer la vraisemblance de l'œuvre par rapport à notre réalité sociale.

1984 témoigne en effet d'un univers concentrationnaire au sein duquel personne ne voudrait pénétrer et remarquablement exprimé par ce slogan, au bas de l'affiche : BIG BROTHER VOUS REGARDE.

Inspirés par ce roman-témoin, nous avons décidé il y a plus d'un an de réunir des intervenants, principalement des lettres et des sciences sociales, afin de procéder à une analyse multidisciplinaire de l'œuvre en tentant de répondre à la question : Orwell a-t-il vu juste ?

C'est là l'originalité de ce recueil auquel plusieurs professeurs ont participé à partir d'un même canevas. Enthousiasmés par l'actualité du thème, animés par la volonté de contribuer à cette réflexion, ils réussissent à nous démontrer la richesse et la pertinence de ce roman. De plus, la concrétisation de cet ouvrage témoigne qu'il est encore possible de mettre en commun des perspectives complémentaires qui nous font saisir la complexité de cette œuvre.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

Guidés par ces éléments, réajustons nos calendriers, et prenons le temps de jeter un regard philosophique sur notre société à partir d'un texte prétexte.

Henri Cohen
Joseph J. Levy
Sylvie Cantin
Johanne Fortin

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

L’acte décisif

Elene Cliche

> To mark the paper was the
> decisive act.
> (Orwell, Nineteen
> eighty four)
> (note 1)

L’avènement de l’année 1984 a galvanisé une pléthore de discours sur George Orwell par la contribution diversifiée des écrivains, critiques, scientistes, professeurs, étudiants, etc., chacun(e) cherchant à élaborer une interprétation, imposer une vision, déceler une vérité ou une incongruité, ceci s’ajoutant à une bibliographie critique déjà importante. En définitive, cette collaboration à l’usure du texte orwellien, tout en essayant de le calquer le mieux possible, le fait souvent ressembler à un autre. Dans son brillant essai sur Charles Dickens, Orwell (1965) faisait pertinemment allusion à l’absorption et à la domestication de l’écriture radicale par la culture et l’enseignement. Orwell maintenant revisité, disséqué, revu, corrigé, c’est le bourdonnement de la parole, du bruit qui fait du sens. D’une part on veut tout lui faire dire : c’est le prophète utilisable tant par la droite que par la gauche : et d’autre part on l’enferme dans le système totalitaire qu’il a engendré en lui coupant le souffle, ce souffle respiratoire qui, de fait, a été son combat constant et ultime de tuberculeux contre la sentence de la mort. Dans cet enfer douloureux du corps s’est écrit péniblement 1984 envers et contre tout. L’élan vital se rattachant intensément à cette issue cathartique urgente : finir le livre (note 1).

Notre réalité de 1984, extérieure au texte lui-même, (pour lequel la date fictive n’est qu’une

© 1986 – Presses de l’Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d’adaptation réservés

marque gratuite, ludique et arbitraire sur laquelle je reviendrai), amène les divers commentateurs à conjuger le futur - du moins ce qui était conçu comme tel - au présent, à vraisemblabiliser le texte, à le déformer et à le vider en tant que fantasme ou vision fantastique (note 2), et également à le sortir de son contexte historique d'après-guerre, c'est-à-dire de l'exténuation et de la culmination du paradigme des horreurs fascistes des années trente et quarante. Ceci est la période couverte précisément par toute la création littéraire de Orwell (1933-1949), du moins de Éric Blair devenu George Orwell, avec la conjonction de ses expériences personnelles d'implication sociale et politique.

1. Orwell l'excentrique

Mais les actes de lecture, actes de défloration renouvelée, ainsi que leurs flux hétérogènes sont libres et pluriels. Enfin, on connaît l'extrême considération de Orwell pour la liberté de parole et d'écriture. Il faut rappeler que même si O.* s'impose aujourd'hui comme la voix marquante d'une génération, il n'est lié à aucune orthodoxie, petite ou grande. Un solitaire, un rebelle indépendant des écoles et des mouvements, un socialiste démocrate libéral sans allégeance, j'aime à dire surtout un excentrique, comme on l'entend en Angleterre. Original, singulier, dont la manière d'être, de vivre, de penser, d'agir, s'éloigne du commun des hommes même s'il se réclame généralement du sens commun. Dans 1984, le mot Newspeak ("novlangue") qui rend compte de cela est ownlife, propre vie, dont la signification dans le texte est reliée à l'individualisme et l'excentricité, tout ce qui suggère un "goût de la solitude", opposé en l'occurence à la récréation communale (note 3).

*Par un principe de réduction comme dans le News-peak, je remplacerai le nom de l'auteur par sa lettre initiale O., comme dans O'Brien.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

Le mythe de l'excentrique rebelle et insatisfait existe dans toute l'œuvre de 0. : ne pensons qu'à l'anti-héros Gordon Comstock du roman Keep the espidistra Flying (1936). Mythe pouvant être rabattu dans la vision solipsiste - mot oublié par Winston Smith qui surgira chez l'inquisiteur O'Brien de 1984 pour le dénier immédiatement (note 4). Chez l'écrivain, le solipsisme (en dedans) devra être surmonté (en dehors), de même que l'angoisse cherchera à être transmutée en action. L'excentrique, hors du centre, inspecte les limites, les bords, constamment préoccupé par le système social, politique et économique dans lequel il vit. Être aux aguets du monde, ne pas laisser faire, donner l'alerte à tout ce qui menace la liberté individuelle. Ainsi se dessine chez O. une éthique de la responsabilité, de la vérité subjective.

Dans son essai Inside the Whale (1940, 1957), qui rend hommage au Henry Miller de Tropic of Cancer, tout en répudiant l'apolitisme de celui-ci, O. en profite pour dénoncer violemment l'illusion confortable de l'écrivain non-affecté par la tyrannie du monde et qui accepte le cataclysme. Il relève l'image de Jonas dans la baleine que Miller utilisait pour illustrer l'introversion chez Anaïs Nin afin de s'attaquer à ce mythe sécurisant qui, selon lui, influe sur notre imaginaire. Cette attitude en est une de complète indifférence dans ce lieu où l'on ne craint pas la mort quoi qu'il arrive. Ceci est le "stade insurpassable de l'irresponsabilité", du quiétisme, de la passivité, du "Je m'en fous"* (p.43). Admettez-le dit-il.

Dans ce texte, de même que dans la majorité des essais des années quarante, donc avant même la fabrication des dispositifs fictifs de Animal Farm (1945) et de 1984 (1949), O. formule déjà avec angoisse son pressentiment de l'évolution de la civilisation vers un âge de dictatures totalitaires (note 5). Ainsi hanté et agité par le thème de la collectivité déshumanisée, le sujet se fait défen-

*En français dans le texte original.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

seur de l'autonomie individuelle, celle-ci émergeant comme une valeur suprême, jouissive. Mais son attitude polémique, ce rejet de l'intellectuel inactif l'amènera même à s'insurger contre les pacifistes qu'il juge passifs car ils n'osent pas affirmer passionnément leur indignation devant l'injustice sociale ou l'atteinte aux libertés. O. devient moraliste, combattant pour la décence de l'être humain, concept fondamental qu'il hérite de l'écrivain Dickens, impliquant comme chez ce dernier une nécessaire ouverture à la souffrance des autres, à la division des classes. L'expérimentation de la pauvreté et de l'humiliation a propulsé son art avec Down and out in Paris and London (1933) et sa signature : George Orwell. Découverte d'espace dans ce devenir transformateur (par exemple les bas-quartiers industriels des mineurs du Lancashire) afin de rendre compte de leur condition horrifiante d'asservissement ainsi que de leur environnement matériel, cela étant vérifiable dans le quotidien, non pas dans les abstractions discursives. C'est la vision puissante et révoltante de The road to Wigan Pier (1937) correspondant à un désir profond et rarement démenti de O., celui de faire un art de l'écrit politique (note 6).

2. L'écrit politique

Le but politique est une force motrice de l'écriture orwellienne qui s'engendre entre autres à partir de sa compréhension du rôle de l'oppresseur, et dont témoignent Burmese Days (1934) ou Shooting an Elephant (1936). O. y recueille son expérience dans la Police Impériale de Birmanie (1922-27), pratique culpabilisante s'il en est une et qui lui fera cependant comprendre la nature de l'impérialisme, matière expiatoire de l'écriture. Mais avec Hitler, Staline, la guerre civile espagnole, les événements se sont coordonnés pour faire de lui un écrivain "situé" ou "engagé", si l'on veut bien utiliser ici une terminologie sartrienne (O. : Sartre, un "sac de vent" (note 8)). Dans l'essai Why I Write (1947), O. avoue que dans un temps de paix, il aurait écrit autrement ; des livres simple-

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

ment descriptifs ou dans un style ornemental, mais qu'à l'époque tumultueuse où il a écrit, fidèle à ses convictions politiques, il a été forcé en quelque sorte d'ancrer son écriture par rapport à celles-ci, c'est-à-dire de devenir une espèce de pamphlétaire (note 9).

> Chaque ligne de travail sérieux que j'ai écrite depuis 1963 a été écrite, directement ou indirectement, contre le totalitarisme et pour le socialisme démocratique, tel que je comprends cela. (note 10).

La politique telle que "moi, je la comprends" : c'est le dégagement d'une éthique de la vérité subjective qui est la saisie individuée de l'écrivain, l'affirmation de l'instance de son énonciation, de son acte producteur de parole, décisif, parce qu'il décide du je. Ainsi, objet de la pression socio-économicopolitique, Éric Blair avec son tempérament ardent et enflammé et sa "haine naturelle de l'autorité" va se poser d'abord et avant tout comme sujet écrivain, un Orwell en proie à une véritable compulsion d'écriture, un démon auquel il est impossible de résister (note 11). Dans Pourquoi j'écris, quand il analyse le processus de son entrée en écriture, il affirme qu'il savait dès l'age de cinq ou six ans qu'il serait écrivain quand il serait adulte. Il rappelle cela aussi dans une lettre du 15 février 1949 (note 12). Il localise le début de ses ambitions littéraires dans le sentiment d'être isolé et sous-évalué : "mon échec de chaque jour". Ce qui l'entraîne un peu plus loin à considérer qu'un des premiers moteurs de l'écriture est le pur égoïsme : avoir l'air intelligent, que l'on parle de toi, que l'on se souvienne de toi après ta mort (désir plus que réalisé aujourd'hui), etc... Il était conscient d'avoir une facilité avec les mots et un pouvoir de faire face aux faits déplaisants. On reconnaît là son empreinte sinistre, la coloration de son discours, celle-ci presque toujours notée par les critiques anglais, placée sous la rubrique du "grimness". C'est ce qu'un des spécialistes de Orwell, Jeffrey Meyers, appelle les criti-

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

ques du cauchemar, faisant allusion au plus commun des clichés, à savoir que 1984 est la "vision cauchemardesque du futur" (1975, p. 144). On touche ici à l'aspect dostoïevskien de l'œuvre de O., dans les sous-terrains, l'underground, le texte se plaisant aller dans les profondeurs de la dégradation, "down and out". Mais l'éclairage apporté d'emblée par O. sur l'égoïsme et le narcissisme de l'écrivain "selfcentred" est une marque supplémentaire de son honnêteté intellectuelle. Il ne joue pas au saint à la figure d'El Greco (dont on a remarqué l'étrange ressemblance) ; il n'est pas l'avocat désintéressé de la cause du peuple. Cette attention forte à l'égoïsme de l'être humain s'inscrira également de manière éclatante dans le roman 1984, à savoir que le triomphe du totalitarisme ne pourra s'accomplir que par la démonstration de cette vérité macabre : l'être humain centré sur lui-même accomplissant la trahison de la personne aimée afin de sauver sa peau. Pas d'auréole.

Devenir George Orwell, l'obsession d'Éric Blair, c'est dédier de manière austère et intransigeante se vie à son art. On ne répétera jamais assez que O. est un littérateur au sens radical du terme : je reprends ici le mot d'Arthur Kœstler (note 13). Il remarque, dans son témoignage à la mort de O. er janvier 1950, l'exceptionnelle concordance de l'homme et de l'œuvre. O. est un écrivain professionnel, non-stop, polyvalent. Il expérimente différents genres : reportages autobiographiques, romans (essais-fiction), essais, pamphlets, satires, fables, journalisme, poèmes, lettres, carnets. Ses lectures provoquent chez lui un questionnement sur l'individu et la société ; ce sont des miroirs qu'il préfère parfois casser brusquement. Autodidacte, O. n'est pas un spécialiste des arts ou des différentes disciplines universitaires. Il utilise les savoirs en amateur, en les intégrant par bribes à la prodigieuse vitalité de son écriture et à la subjectivité : son "dynamo" (expression utilisée dans son article The Prevention of Literature). L'ambition s'incarne dans ce devenir mais le succès littéraire ne sera atteint vraiment qu'en 1945 avec Animal Farm. Quant aux ravages glorieusement époustouflants

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

produits par 1984, traduit en soixante-deux langues, l'auteur n'en verra que peu, mourant sept mois après sa publication.

3. L'enthousiasme esthétique

La jouissance de l'écriture chez Orwell n'est pas simplement liée au fait de décrire une situation politique ou d'exprimer des idées, mais elle est partie intégrante de ce que O. appelle dans Why I Write, "l'enthousiasme esthétique". Plaisir de l'impact d'un son sur un autre, de la combinaison des mots, de la fermeté d'une bonne prose ou du rythme d'une bonne histoire. C'est la question essentielle de la forme, du signifiant, de l'acoustique du langage, de l'organisation matérielle du texte, dans laquelle il inclut avec raison la typographie. Sur le problème de la rythmique littéraire ou du corps du texte, on me permettra une digression pour indiquer que de ce point de vue, la traduction française du texte original de Orwell (note 14) trahit précisément le rythme et le découpage du texte anglais, de même que les artifices typographiques très raffinés de Nineteen Eighty Four. Par exemple, si l'on s'attache à la construction du début du roman, on remarquera que le premier paragraphe du texte anglais est constitué de deux phrase, dont la deuxième est plus longue. Dans la traduction française, ce même paragraphe initial est constitué de quatre phrases. Nouvelle arithmétique du texte, puisque chacune des phrases anglaises a été dédoublée. En français, le rythme est donc plus hachuré, les phrases coupées au couteau ne respectant pas la forme quantitative des phrases anglaises, ce qui était pour O. une préoccupation constante. Autre phénomène avec le deuxième paragraphe du texte original. Cette fois, ce seul paragraphe en anglais a été subdivisé en trois paragraphes français. On ne se contente plus de multiplier les phrases, mais aussi les paragraphes. Ces exemples témoignent que le transcodage de la traduction française opère un découpage qui modifie le souffle orwellien, très singulier comme on le sait, en établissant une scansion plus marquée, une autre

© 1986 – Presses de l'Université du Québec
Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

pulsionnalité dans le langage, car certains facteurs constituant ce que O. appelle "l"enthousiasme esthétique" ont été en quelque sorte déportés. Sans compter que plusieurs mots en italique en anglais, auxquels l'écrivain a accordé une importance en les soulignant, ne le sont pas dans le texte français. La typographie est falsifiée à plusieurs reprises. Le livre de Goldstein est reproduit en français dans le même caractère que le roman, alors qu'en anglais, un autre caractère le démarque davantage pour en faire un bloc à part. Autre exemple : à la fin du roman, ce qui s'enchaîne en anglais comme des phrases continues : "But it was all right, everything was all right, the struggle was finished. He had won the victory over himself. He loved Big Brother", en français, ces phrases vont se détacher, marquées elles aussi par la scansion du discontinu et dans une autre typographie, celle des majuscules des slogans. Le syntagme "the struggle was finished" qui était intégré dans une phrase au rythme à trois temps, sera projeté dans une phrase complète en retrait : "LA LUTTE ÉTAIT TERMINÉE". Ceci apparaît comme un grossier déplacement par rapport à la finesse du texte original. Également dans la traduction des slogans, il aurait été souhaitable de respecter la suppression des articles. Ex. : WAR IS PEACE, GUERRE EST PAIX, plutôt que d'ajouter des articles définis. Sans mentionner les nombreux glissements lexicaux qui altèrent le sens, alliés à l'infidélité au rythme et à la typographie. Mais les traductions sont presque toujours des récupérations du texte premier. Malgré la résonnance universelle de la représentation romanesque de 1984 (qu'elle soit russe, allemande, américaine, ou argentine) s'actualisant sans cesse dans des lieux les plus divers, il y a une contextualité anglaise du roman. Il se passe à Londres et fait allusion aux grands noms de la littérature anglaise : Shakespeare, Milton, Swift, Byron, Dickens. L'institution du Newspeak se fabrique précisément à partir du Oldspeak, le vieux langage qui est nul autre que l'anglais utilisé par ces écrivains. Ceci est mentionné dans le livre de Goldstein : "(...) English is its chief lingua franca and Newspeak its official language" (note 15) ainsi que dans l'Appendice, les principes

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

du Novlangue. Afin de mieux occulter la langue anglaise, la traduction française remplace l'expression "l'anglais standard", qui est ce par rapport à quoi s'établit le nouveauparler, par l'expression "langage ordinaire" (note 16), cela atténuant quelque peu l'effet de ce qui est un débat typique avec la langue anglaise.

Si j'attire l'attention sur le modèle de la langue anglaise pour la constitution d'un "nouveau langage", ce n'est pas pour replacer à tout prix le texte dans l'environnement de la langue maternelle de O., mais bien pour faire valoir le lien nécessaire qu'il établit entre la décadence d'une langue et le système politique, et sa sensibilité particulière, très matérialiste, pour l'utilisation de la langue anglaise. Je me réfère surtout à son essai Politics and the English Language (1946 ; 1957), dans lequel il dénonce les abus de langage comme les abus de pouvoir. Ce lien est parfaitement établi par Syme dans 1984 sur la base de la destruction des mots (note 17). Dans l'essai mentionné ci-haut, l'auteur signale que plusieurs mots lui apparaissent comme étant vides, dénués de signification, ou pouvant être investis de plusieurs sens irréconciliables (ex. : fascisme, démocratie, socialisme, etc.). En donnant des échantillons discursifs de l'anglais moderne, il en critique la diction prétentieuse qui éloigne du concret. Cette position qui peut sembler réactionnaire, près du refoulement ou de la nostalgie, est cependant ambivalente. D'une part il veut préserver le signe, son signifié, son référent, mais d'autre part il veut le déplacer, le régénérer, le détruire pour le construire. Mais la destruction du signe, il n'en veut rien savoir, c'est sa vitalité qui l'intéresse. Il s'attaque aux formules ou aux métaphores usées et techniquement mortes. Il plaide pour la fraîcheur du langage. Ce qu'il aimait chez le Henry Miller de Black Spring par exemple, c'est la saveur du langage, les livres qui laissent une saveur derrière eux (note 18). Cela me rappelle la fin de la leçon inaugurale au Collège de France de Roland Barthes prononcée le 7 janvier 1977 à propos de l'âge d'une autre expérience, celle de désapprendre, cela au carrefour de l'étymologie d'un mot :

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

"Sapientia : nul pouvoir, un peu de savoir, un peu de sagesse, et le plus de saveur possible." (p. 46). Bien que contrairement à Barthes qui ne censure pas la sophistication du langage, le sens différé, le trop du corps, O. qui envie ce débordement chez les autres se l'interdit par un certain puritanisme de langage. Il établit des règles précises d'écriture (note 19) basées sur le principe du mot court, clair et sincère de l'anglais de tous les jours. D'une part il prône un retour à la simplicité, à l'économie de discours, mais d'autre part il faut abandonner les images banales et éventées, car le langage ne doit pas être figé selon lui, mais doit croître naturellement. L'esthétique de Orwell s'impose des limites mais veut les dépasser. Du nouveau, oui, mais sans excès. Réduire, simplifier, mais ne pas systématiser comme dans le Newspeak inventé.

Si l'écriture est libératrice chez O., c'est qu'elle surmonte la peur. "Fearless" : qualité qu'il constate chez Miller ou Joyce, le sans-peur de la rhétorique, du mot poétique ou inhabituel. Ou encore le courage de la pensée dans un langage vigoureux qui va à l'encontre de l'orthodoxie politique (note 20). O. dit que les bons romans sont écrits par des gens qui ne sont pas effrayés (note 21). C'est une qualité également admirée chez Dickens, le combat ouvert, l'intelligence libre (note 22). Le roman 1984 est la représentation de l'impossible intrépidité. La peur est une des racines du livre, la peur de la désintégration ; on peut remarquer d'ailleurs la haute fréquence du mot "frightening" jusqu'au point culminant du récit : Room 101.

Ainsi donc, par rapport au critère de simplification du langage, une évolution s'est accomplie de manière progressive à partir de 1940 ; si l'on compare par exemple Coming up for air (1939) avec 1984, l'écriture est beaucoup plus exubérante dans le premier livre. Par la suite, l'écrivain essaie de clarifier, couper les mots superflus afin que la vision apparaisse avec plus d'éclat. Dans Why I write, O. articule lui-même, par une réflexivité pertinente sur son propre discours, cette transformation qui va au moins pittoresque, au plus exact.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

Mais ici, simplification ne veut pas dire appauvrissement mais davantage d'efficacité discursive. Un faire qui se réclame quand même d'un principe classique, celui de la transparence. "Good prose is like a window pane" (note 23). George Woodcock fait de cette phrase le titre de la dernière partie de son livre The Crystal Spirit (note 24), s'attachant au style de O., ce que peu de critiques ont fait, en utilisant cette métaphore du cristal ou plutôt de la prose cristalline exposant une réalité. On se souvient que dans Pourquoi j'écris, O. relie les problèmes de construction et de rythme à son combat contre le barbarisme, c'est-à-dire ne pas violer ce qu'il appelle ses "instincts littéraires", son attention à la forme (note 25). En définitive, l'idéal préconisé est une combinaison de la dévotion esthétique et de l'honnêteté politique dans une sorte de nudité de la parole, "plain speaking", précise et vivante, sincère et radicale.

Cette réalité vivante du langage est un souci primordial de O., de même que 1984 est essentiellement le roman des mots, dits, non-dits, mal interprétés, ou proférés dans les rêves. Julia et Winston travaillent sur les mots. Réécrire l'histoire, la littérature, refaire la langue. O. est un écrivain scrupuleux, particulièrement sur les effets de sa parole. Sa technique est soucieuse du mot juste, cette unité vitale, ainsi que du détail descriptif. Pensons à l'odeur de chou, signe inaltérable dans le système de Big Brother, de même que l'odeur de sueur de Parsons. Dans 1984, le style est conversationnel, familier et répétitif (les Anglais le nomment "colloquial style"). Mais la pulsion investit et rythme cette prose, la rend incisive, directe, éloquente. Woodcock remarque à quel point le style orwellien, simple et exact, est travaillé si on le compare aux lettres de O. par exemple. Si l'on traverse l'œuvre de O., on s'apperçoit également que les tons changent ainsi que les organisations narratives. Sans être trop élaborée, il y a sans contredit une recherche sur les dispositifs formels.

Dans 1984, l'implacable du ton laisse passer à intervalles réguliers de l'émotion. On pourrait même

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

établir une sémiologie des intensités à travers le processus d'une totale déshumanisation mise en scène dans le discours dominant/dominé. Cette passion des mots chez O. où l'on sent la vibration du corps lucide et cela intégré à son esprit empirique, m'empêche de recevoir son écriture comme étant didactique ou dogmatique, car elle montre plutôt qu'elle ne démontre. Ce goût du récit, de raconter avec justesse et ferveur, de décrire avec acuité les êtres et les choses, que l'on pense à The Road to Wigan Pier ou à 1984, avec les effets de bouleversement que cela provoque dans la réception du discours, témoigne davantage de la manière d'un artiste capable de créer une multiplicité d'affects plutôt qu'un discours didactique.

4. L'intertextualité

La relation au langage, qui offre beaucoup d'intérêt chez O., implique bien sûr la relation au langage des autres, le réseau intertextuel mis en place dans la production de l'objet. D'abord, l'influence directe ou le modèle immédiat de 1984 est connu, puisque O. l'admettait librement. C'est le texte de Eugene Zamyatin (1884-1937) que O. possédait en français, Nous autres, We en anglais. Il a écrit un article descriptif sur ce texte dans Tribune du 6 janvier 1946, exprimant sa fascination pour cette anti-utopie, traitant de la rébellion contre un monde rationalisé, mécanisé. Zamyatin avait quitté la Russie peu après la révolution de 1917 pour vivre la vie d'un émigré et publiait son livre dans le Paris des années trente. Les ressemblances entre les deux livres sont frappantes dans la structure et le détail et chez certains personnages et symboles (note 26). Dans une étude spécialisée sur la genèse de 1984, William Steinhoff (1976) montre que le livre repose sur une base de lectures et qu'il existe une force cumulative du matériel : Zamyatin, Huxley, Wells, Jack London, The Iron Heel, A. Kœstler, Darkness at Noon. Par ailleurs, des enchevêtrements ont été établis avec Swift, Gissing, Dickens, Trotsky - The Revolution Betrayed (1937) qui serait le modèle parodié du livre de Goldstein

© 1986 – Presses de l'Université du Québec
Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

(Myers, 1975, p.146). Kœstler (1945, p.298) indique cependant en 1950 que la résonnance de la solitude de O. et la qualité de son désespoir peuvent seulement être comparés à Kafka. On peut établir une chaîne de renvois textuels anglais, russes, tchèques, etc., dont l'énergie circule avec le texte de O.. Il y a également l'intertextualité dans l'œuvre orwellienne charriant des motifs récurrents de ses travaux antérieurs, par exemple l'image des rats comme effet traumatisant de peur et de saleté, ceux-ci étant représentés en tant que prédateurs affamés (note 27). Encore une fois, on pourrait faire une connexion avec Swift, Gulliver's Travels, ou mieux encore avec L'homme aux rats de Freud, analyse d'une névrose obsessionnelle dans les Cinq essais sur la psychanalyse. Les textes s'interpellent. Cependant, je ferais particulièrement intervenir l'essai de O. (1957) intitulé The Prevention of Literature (1945-46) car plusieurs idées émises avec une force révulsive contre le totalitarisme et ses effets seront illustrées dans la fiction 1984. Ce qui frappe surtout dans cet essai, c'est la mise à jour et l'attaque virulente que fait O. au mythe russe malgré l'oppression et la persécution des écrivains en U.R.S.S.. "Writers, on the other hand, are viciously persecuted." Il dénonce l'intelligentsia russophile qui s'aveugle délibérément sur cette réalité (note 28).

Il y a dans toute l'œuvre de O. ce que j'appellerais un fil élégiaque, sorte de lamentation apocalyptique régénérée sans cesse par son imaginaire passionné, par son vécu, et par l'Histoire. Poids écrasant de la menace du désastre !

> Le désastre a déjà dépassé le danger, même lorsque nous sommes sous la menace de - . Le trait du désastre est qu'on n'y est jamais que sous sa menace et, comme tel, dépassement du danger. (Maurice Blanchot, 1980, p.12)

5. L'acte décisif

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

La première valeur de l'écrivain est donc la liberté d'expression telle que l'écrit O., car l'imagination, comme certains animaux sauvages, ne va pas engendrer en captivité. La spontanéité, tout comme l'excentricité déjà mentionnée, est réévaluée par la puissance d'agir. Chez Nietzsche, la spontanéité s'associe aux forces actives (note 29). L'acte d'écriture libérée révèle cette manière d'être.

C'est pourquoi O., dès le premier chapitre de 1984, va transmettre à son protagoniste Winston Smith un vouloir-écrire, un vif désir d'écriture qui est un "acte décisif" d'hérésie, de transgression, de subversion, de mort, c'est-à-dire puni par la mort ou par au moins vingt-cinq ans de travail forcé (p.11). Écrire comme un coupable, dans un espace restreint, hors du champ de surveillance (on retrouve dans le roman l'idée de l'écrivain persécuté déjà exposée dans The Prevention of Literature). Écrire par haine du pouvoir ; comme disait Winston, la liberté serait de mourir en les haïssant.

Ainsi, la situation contextuelle dans laquelle évolue le personnage central Winston Smith, l'intenable ou "l'intolérable", pour utiliser un terme orwellien, donne matière au discours et provoque violemment le désir même de produire un discours, celui-ci étant constitué d'éléments hétéroclites : souvenir d'un film, copie d'une histoire dans un livre d'enfants, émission de l'idée que l'espoir réside chez les prolétaires, expérience sexuelle avec une prostituée-sorcière, etc.. La forme d'expression choisie par le protagoniste, le genre de discours, est le journal intime. Dans le schéma que O. avait construit en 1943 pour son roman 1984, et reproduit dans l'Appendice A de la biographie de O. par Bernard Crick (note 30), O. inclut dans l'esquisse de la première partie du roman un élément (f) qui est "la solitude de l'écrivain" et le "sentiment de celui-ci d'être le dernier homme".

Ceci va se concrétiser chez le personnage par l'acte de "commencer un journal", manière d'investir la narration, celle-ci se trouvant dans la première partie entrecoupée de citations du journal "mis en

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

abîme" dans le texte. Conformément à la loi du genre, ce journal va s'originer d'une date qui sera posée comme point d'ancrage de l'actualisation du discours, comme embrayeur du hic et nunc : 4 avril 1984. Cependant, la date est immédiatement mise en doute dès qu'elle est inscrite (note 31). De manière fatidique, le personnage se trouve dans un état de complète impuissance, et dans cet instant, il n'arrive pas à écrire quoi que ce soit d'autre. Il s'interroge sur son destinataire,"pour qui" écrit--il son journal ? (p.12). Ce qu'il a à transférer sur le papier est un monologue agité et interminable contenu à l'intérieur depuis des années (p.12). Mais enfin se produira cette décharge d'écriture, cet écoulement, ce déversement, "this stream of rubbish" (p.13) parodiant le "stream of consciousness" joycien.

La structuration de l'énonciation s'établit en fonction du pale interlocutoire qu'est le personnage O'Brien, le destinataire fantasmé et réel du discours. Séduction d'une écoute, O'Brien, une personne à qui l'on peut parler, du moins qui en a l'apparence : simulacre d'une relation de discours. Cette théorie de l'énonciation ou de la validité d'une interlocution privilégiée est dans le texte la relation par excellence qui conditionne le désir du sujet parlant, c'est-à-dire l'acte de reconnaissance de l'autre par l'autre. Une résonnance morale s'y greffe : "peut-être que quelqu'un ne veut pas tant être aimé qu'être compris" (p.217). Winston croit voir, grâce à "l'intersubjectivité des regards" (p.19), "une conjonction de la pensée mutuelle" (p.19). Que sa haine et son dégoût soient compris par le regard de l'autre, comme en miroir. Mais le réel, tel que défini par Lacan, est l'impossible rapport dont il fait montre. C'est la structure indépassable du fantasme, l'écran entre le sujet et son réel, le rapport impossible entre le sujet et l'objet de son désir. Le sujet est déterminé par un objet auquel il ne peut avoir aucun accès (note 32). Mais le piège fatal dans 1984, c'est le parfait leurre de l'imaginaire dans lequel Winston est prisonnier, leurre d'une réciprocité sur une base de non-réciprocité absolue. Miroir de l'un dans l'au-

© 1986 – Presses de l'Université du Québec
Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

tre. O'Brien avoue être séduit également par l'esprit de Winston : "I enjoy talking to you. Your mind appeals to me. It resembles my own mind except that you happen to be insane." (p.222). C'est le paradigme "insane/sane" du système de Big Brother qui leur assigne des rôles antagonistes. Ce jeu du miroir est une question complexe, de même que l'intimité de la victime avec son bourreau. En psychanalyse, on en parle en termes d'identification à l'agresseur, ce qui est un mécanisme de défense du moi (note 33).

La phrase énoncée par O'Brien dans un rêve de Winston sept ans auparavant et qui catalyse son désir, "We shall meet in the place where there is no darkness" (p.26), en étant réinvestie comme trace mnésique, va atteindre sa réalisation dans la dernière partie du roman. Cette formule mal interprétée par Winston, parce qu'objet du leurre, va gagner son référent, le Ministère de l'Amour où les lumières sont toujours allumées, et l'image du sauveur va se retourner en inquisiteur (p.198). Ce retournement dans le contraire, l'ironie, est un processus sur lequel est basé le système textuel. C'est la logique contradictoire, le renversement propre au travail de l'inconscient, la réunion des contraires si l'on se réfère à la définition freudienne de l'inconscient. La définition du "doublethink" s'y apparente : "Doublethink means the power of holding two contradictory beliefs in one's mind simultaneously" (p.183). "La subtilité du système de Big Brother, c'est d'induire l'inconscient consciemment" (p.35). "L'orthodoxie est l'inconscient" (p.50, répété p.52). Dans cette logique contradictoire, "la vie coexiste avec la mort" (p.120). Dans son essai The Prevention of Literature (1945-46), O. mentionnait que pour se perpétuer, une société totalitaire mettrait en place un système schizophrénique de pensée (note 34). Le clivage du sujet, la doublepensée, est le fondement du système totalitaire. Les slogans sont structurés sur cette logique, "War is peace", etc.. La logique de l'inconscient qui prévaut dans le texte exigerait à elle seule une étude approfondie incluant tous les rêves racontés dont certains vont se réaliser, par exemple celui de Golden Country, cette fuite sexuelle dans la nature qui crée un contraste important

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

dans le texte.

À partir de "l'acte décisif d'écrire" (p.28) est mis en évidence l'attrait fétichiste de l'écriture à la main dévaluée et interdite, en opposition au "speakwrite" officiel, l'écriture dictée ou produite à la machine. Par exemple, le billet de Julia, faisant preuve d'un autre renversement dans le contraire, de l'espionne castratrice à l'amoureuse, est écrit dans une calligraphie personnelle. Je fais allusion ici à la profération écrite du "I love you" déclencheur de récit, de spasmes, et du désir de vivre. "At the sight of the words I love you the desire to stay alive had welled up in him" (p.98). Ça jaillit dans le corps de Winston.

À l'origine, O. ne voulait faire de cette histoire d'amour qu'un interlude bref à la fin de la première partie du roman, si l'on se fie à son esquisse de 1943. Dans l'élaboration du texte, cet événement va prendre de la consistance pour finalement occuper le corps du livre, son tiers interne. L'érotisme à saveur de fruit défendu : enjeu ultime de trahison et enfin de la défection de l'intégrité dans la troisième partie du récit qui elle, ne s'occupe plus d'amour, mais de torture.

Si je mentionne cet épisode du "love affair", c'est qu'il interrompt l'écriture du journal dans la deuxième partie. Le corps sensible et délirant de Winston est transporté jusqu'à l'angoisse (note 35). Roland Barthes n'en a-t-il pas fait précisément une figure du discours amoureux, utilisant précisément le mot anglais ? (note 36). Pendant cette période, Winston poursuit son journal "mentalement" (note 37). Ce fonctionnement discursif du journal mental est typiquement orwellien, c'est la tentation autobiographique perpétuelle. Dans son essai déjà cité, Pourquoi j'écris, O. signale que durant plus de quinze ans, au temps d'Éric Blair donc, il faisait un exercice littéraire qui était de fabriquer une histoire continuelle à propos de lui-même, une sorte de journal existant seulement dans l'esprit (note 38). Cela nous ramène à Winston et son monologue interminable qu'il entretient depuis des années,

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

et qu'il va commencer dans une petite "écriture enfantine". Dans la dernière partie de 1984, ce n'est ni le journal écrit ni le journal mental, mais le journal déjà lu par O'Brien qui le cite, ce qui produit par conséquent un redoublement des énoncés appelés à être remémorés.

Dans la fascination fétichiste de l'écriture manuelle, on ne s'intéresse plus à pour qui écrire, ou quoi écrire, mais avec quoi (une vieille plume) et sur quoi, quel matériel, qualité du papier, etc.. C'est ici qu'intervient le lieu décisif, le "junk shop", cette boutique où Winston achète "l'album féminin destiné à garder les souvenirs" (p.84). Cet objet de désir au papier crémeux suscitant l'envie de le posséder se caractérise par sa beauté et la survivance en lui d'un passé romantique. Ainsi en est-il de l'autre objet convoité au même endroit, le presse-papier en verre avec corail qui provoque un désir "fœtal d'incorporation" (p,130), être dans le ventre, comme Jonas dans la baleine, mythe puissant tel que O. l'a démontré ailleurs. Winston se complaît dans la nostalgie, perversion fétichiste compromettante pour des "morceaux de belle ordure" (p.89).

Mais les objets ne valent que par les actes d'un sujet, des actes téméraires. L'acte est l'acte, et "les conséquences de chaque acte sont incluses dans l'acte lui-même" (p.28). L'acte de dire que deux et deux font cinq, c'est l'objet de la cure, cure de l'acte de révolte contre le Parti, le premier acte selon O'Brien (p.235). Ainsi, l'acte d'écrire est un "acte politique" au même titre que l'acte sexuel jouissif (p.112). Les deux sont frappés d'interdit.

Winston cherche également dans l'écriture une catharsis à valeur thérapeutique. Cela devait être écrit, cela devait être confessé (p.63). Le journal a une fonction défensive contre la peur et les pulsions suicidaires (p.84). L'acte décisif est un acte de parole double : l'acte du désir vital (Eros) et l'acte du désir de mort (Thanatos). Un, neuf, huit, quatre, sont les chiffres de ce désir ambiva-

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

lent. Ainsi, peut-on recevoir le texte comme l'appel déchirant d'un corps floué, entre vie et mort.

Contre la peur, la haine, la douleur, ce qui est par-dessus tout recherché et fantasmé, c'est le geste protecteur, le "loving breast", cette poitrine aimante sur laquelle on se serre. C'est une image récurrente dans le texte : geste de la mère vue dans le film raconté au début du journal de Winston, geste de la femme dans la prison qui pourrait être la mère de Winston, et un souvenir d'enfance récurrent, le geste de la mère de Winston le serrant dans ses bras sans rien dire. À cela s'ajoute le geste de O'Brien entourant Winston de ses bras, celui-ci se serrant "contre lui comme un nourrisson" (p.216). Il y a un glissement qui s'opère jusqu'à l'image finale, où "l'exilé de la poitrine aimante" fait l'association définitive avec Big Brother, sorte d'androgyne.

La mère absente, par rapport à qui Winston se sent coupable comme s'il l'avait tuée (p.142), va surgir sous forme de catastrophe répétée : le bateau qui coule. Ce qui peut apparaître comme un cliché œdipien, le retour au sein maternel ou au paradis perdu, est tout aussi bien la métaphore de l'exilé solitaire (p.256) ou du fantôme solitaire (p.28) qui, dans cette solitude fermée à clé (p.20), cherche la chaleur d'un corps, d'une poitrine dans l'alternance des sexes. Il y a ici une chaîne de superpositions : la mère comme trace réinvestie dans les rêves, Julia, O'Brien, Big Brother. Le cheminement consiste à les superposer, de manière à ce que les temps passé, présent et futur se superposent pour atteindre l'intemporalité comme dans l'inconscient, et l'orthodoxie par conséquent, puisque l'une est liée à l'autre comme je l'ai montré. "Who controls the past controls the future : who controls the present controls the past" (p.213).

La figure maternelle cristallise l'émotion du texte, la tragédie (p.31). Winston défend les sentiments (p.147), les affects, la valeur des larmes, qu'il ne refoule pas (ex. : pp.216, 235,253). La réminiscence maternelle le replace dans un état de

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

vulnérabilité infantile. O'Brien veut déplacer cet investissement libidinal sur Big Brother de manière à instituer le désir. La valorisation des émotions primitives et privées dans un système qui les aseptise est une protestation du corps (note 39) (voir la gigantesque détérioration des corps à la cantine, décrite au chapitre V de la première partie). Voilà pourquoi le geste gracieux d'une jeune fille jetant dédaigneusement ses vêtements à côté semblait annihiler toute une culture, tout un système de pensée (note 40). Tout pouvait être balayé par un simple mouvement splendide du bras (p.31). Mais c'était un rêve de Winston. La réalité, c'est son corps faible, déchu et ruiné. Je branche ici la célèbre phrase de Georges Bataille : "Je pense comme une fille enlève sa robe." C'est la pensée la plus occultée par la critique du discours orwellien.

Le narrateur de 1984 écrit qu'"il n'y a rien de pire que la douleur physique" (p.206). Pour Orwell, c'est la métaphore même de l'écriture. Écrire un livre est un horrible combat, comme la longue crise de quelque maladie douloureuse, affirme-t-il dans son essai Pourquoi j'écris (1947) (note 41). Le génie de Orwell n'est-il pas dans la tension qu'il crée et parvient à soutenir, celle qui reste dans la mémoire ? Le livre à venir, celui qui allait être le dernier, serait un échec, parce que tout livre est un échec !

> It is bound to be a failure, every book is a failure
> (Orwell, Nineteen eighty four, p.187)

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

1984
à la lumière de la science-fiction moderne

Jean-Marc Gouanvic

Paradoxalement, il n'est pas courant de considérer 1984 de George Orwell comme une œuvre de science-fiction. Cela tient à divers facteurs, dont un principal, lié aux préjugés qui circulent sur la SF : 1984 est un grand texte de réflexion socio-historique, donc ce n'est pas de la SF ! Mon but est de proposer une lecture du récit de Orwell dans la perspective de la science-fiction et de montrer non seulement qu'il s'inscrit dans l'ensemble SF mais qu'il est assez banal dans le genre. Il convient cependant de se demander si ce n'est pas ce type de SF "anti-utopique" en général qui est en cause plutôt que le texte de Orwell comme tel. Autrement dit, il faudra se poser cette question, qui me paraît centrale : les anti-utopies sont-elles encore des romans ?

Il est certain que lorsqu'on parle de SF hors des milieux spécialisés, on se réfère plutôt à Isaac Asimov et à ses histoires de robots ou aux films Star Wars, Tron, E.T.. Cette SF-là est l'héritière des modèles socio-esthétiques des pulp magazines américains des années '20 et '30 et il n'est en effet pas étonnant qu'elle surgisse à l'esprit dès qu'on parle de SF en général, puisque c'est précisément le succès de ces modèles qui a imposé la SF comme genre littéraire spécifique.

Pourtant, avant les pulps, des récits ont été

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

publiés et ce en grand nombre aussi bien en Europe qu'en Amérique du Nord (note 1). Il y eut bien sûr Verne qui fixa pour des décennies le modèle du roman d'aventures technologiques pour la jeunesse, et après lui, Wells. Mais ils ne furent pas les seuls. Qu'on songe par exemple aux Américains Édward Bellamy, Jack London, aux Britanniques Samuel Butler, Olaf Stapledon, aux Français Léon Daudet, André Maurois, René Barjavel. Qui sont ces auteurs ? Ce sont des écrivains du circuit lettré, des philosophes, des journalistes, des polémistes reconnus. George Orwell, de toute évidence, appartient à cette catégorie d'auteurs, lui-même étant journaliste, et non à celle des auteurs américains issus de catégories socio-culturelles différentes (note 2). Certes ce ne sont pas les Bellamy, Butler ou Maurois qui sont à l'origine de la SF moderne, mais bien les auteurs américains de l'entre-deuxguerres ; grâce à la création de structures éditoriales autonomes (les pulps, mais aussi les collections spécialisées) et un réseau de "communication littéraire" (Siegfried Schmidt) original, ils ont focalisé l'attention sur la "science-fiction" après un succès considérable auprès des nouvelles couches sociales dont parle Gérard Klein.

Si la reconnaissance du genre SF due à la SF américaine de l'entre-deux-guerres est d'un grand poids historique, il n'en demeure pas moins que l'essentiel de sa poétique se trouve aussi représenté dans les œuvres antérieures au courant américain, par exemple chez H.-G. Wells. La SF moderne des XIX^{e} et XX^{e} siècles possède une poétique unifiée en dépit du caractère en apparence hétéroclite de ses thématiques : voyages dans le temps, anticipation, histoires du futur, uchronie. Ces thèmes sont des représentations fictionnelles d'un état de société donné pour passé, présent ou futur. Par rapport aux autres genres littéraires (note 3), la SF est une représentation estrangée ou distanciée (Darko Suvin) qui oblige à porter un regard nouveau sur le monde et l'histoire humaine. En effet, dans le roman réaliste, les déterminismes socio-historiques sont représentés sans être remis en question de façon fondamentale : ils font partie de l'axiomatique

© 1986 – Presses de l'Université du Québec
Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

sociale commune. Par contre dans la SF, les déterminismes sociaux sont à réévaluer à chaque récit selon une axiomatique sociale différente de celle que le roman réaliste accepte d'emblée sans l'interroger : la SF apparaît comme un discours fictionnel sur l'histoire. 1984 est bel et bien cela, un discours fictionnel sur l'histoire, avec toutes les conséquences qui en découlent, comme nous allons le voir.

1. 1984, une anticipation ?

Faisons un sort immédiatement à l'idée que la SF a passé un contrat "futurologique" avec le lecteur. L'anticipation en SF n'anticipe rien à proprement parler, et en tout cas pas plus que le reste de la littérature. Le futur ne se trouve pas plus inscrit dans le cycle des Fondations d'Asimov, dans Ubik de Philip K. Dick, Le Temps incertain de Michel Jeury ou 1984 que dans La Comédie humaine de Balzac ou Le Voyage au bout de la nuit de L.-F. Céline. D'ailleurs Orwell l'avait bien compris lorsqu'il disait de son récit que ce n'était pas une anticipation "pure". Par contre il se méprenait lorsqu'il laissait entendre qu'une anticipation pouvait exister, qui aurait peut-être été celle des "anticipateurs" de la SF américaine. Que les auteurs eux-mêmes se prennent à l'occasion pour des futurologues ou des prophètes n'y change rien : la SF est de la littérature, de la fiction, c'est-à-dire le récit d'événements imaginaires donnés pour vrais et auxquels on feint de croire.

Toutefois, tout ce qui précède n'est vrai que si l'on réaffirme simultanément la spécificité de la SF. Les thèmes de SF sont des déclencheurs de fictions où est interrogée la place de l'être humain dans son histoire et dans le cosmos. Ce que proclament les auteurs de SF moderne, c'est que l'humanité n'est en droit d'attendre aucun traitement de faveur, aucun statut privilégié dans le cosmos, qu'elle n'est promise à aucun destin socio-historique tout tracé. L'auteur de SF est ainsi continuellement confronté à des choix de sociétés ; il doit choisir entre le mieux-être collectif toujours possible et l'aliénation sociale. Mais dans tous les

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

cas, l'humanité est reconnue responsable hic et nunc de son devenir. Sur cette problématique peuvent se greffer toutes les idéologies, et les solutions proposées diffèrent selon les auteurs : peur du changement ou espoir d'une meilleure redistribution des cartes sociales.

2. L'Histoire, un enfer ?

Quelle est l'opinion de Orwell ? Pour l'auteur de 1984, l'histoire est un lieu anti-utopique, un enfer sans échappatoire lorsque 1'État a soumis à ses lois l'énergie sociale et biologique de l'individu, et en particulier ses pulsions les plus intimes.

La vision d'une histoire infernale qui broie l'individu n'est pas nouvelle. Dès l'apparition de l'anti-utopie dans la première moitié du XIX^{e} siècle (Le Monde tel qu'il sera, 1846, d'Émile Souvestre), on trouve cette thématique de la perte de la liberté individuelle causée soit par l'essor des sciences et des techniques, soit par l'emprise progressive de 1'État-léviathan sur le citoyen. Souvestre et, un siècle plus tard, Orwell, expriment des positions comparables, même si ces positions sont liées chez l'un à la révolution industrielle et chez l'autre au fantasme de la confiscation de la liberté individuelle par 1'État tentaculaire. Le résultat est le même : la déshumanisation finale de l'homme social. L'Histoire fera-t-elle un meilleur sort à 1984 qu'au Monde tel qu'il sera ? Il est permis d'en douter. Car ce qu'il importe d'interroger, ce n'est pas tant tel ou tel récit que la pertinence de 1'anti-utopie comme instrument de critique sociale. Cependant, pour le voir, revenons un instant au texte de Orwell pour ensuite en tirer les enseignements pour 1'antiutopie dans son ensemble.

Quel est donc cet État totalitaire, si efficace pour soumettre les êtres humains à ses volontés, mais où rien ne marche convenablement ? On se souvient du début du texte : le hall des "Maisons de la Victoire" (...) "sentait le chou cuit et le vieux tapis" ; et un peu plus loin on apprend que l'ascen-

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

seur ne fonctionne pas et que "même aux meilleures époques, il fonctionnait rarement". Est-ce à dire qu'un système totalitaire, parfait dans son totalitarisme, de toute façon est voué à la déglingue technologique ? On se demande comment Orwell aurait réagi au lancement du premier Spoutnik. Est-ce à dire que dès l'instant où il y a aliénation, il y a régression ? Une société totalitaire ne pourrait donc que courir à sa perte : soit régresser à des "âges farouches" (la jungle primitive), soit se muer en une fourmilière humaine (c'est plutôt cette destinée que Orwell montre réalisée). Et il n'y a pas de solution de rechange, pas d'échappatoire : tout un chacun en vient inévitablement à aimer Big Brother.

En bon anti-utopiste, Orwell a construit un système narratif parfaitement clos, littéralement totalitaire, qui repose notamment sur l'emploi d'une langue à fonction policière, le novlangue. 1984 est conforme à la logique de ses thèmes. Et en cela réside l'un des problèmes majeurs de 1984 et de l'anti-utopie : sur un postulat narratif anti-utopique à la 1984, c'est-à-dire sur l'hypothèse d'une déshumanisation intégrale, ne peut pas se greffer une problématique pleinement romanesque. Les personnages d'un tel récit sont des pantins, des figures, parce qu'un personnage romanesque - avec intellect et tripes - n'a pas sa place dans une société totalitaire par définition déshumanisée. Le fonctionnement de l'anti-utopie est régi par les lois de l'argumentation pamphlétaire plus que par celle du roman. Il s'agit pour l'anti-utopiste de pousser la position de l'adversaire jusqu'à ses extrémités pour en faire ressortir le caractère inadmissible. Il est donc prisonnier d'une position qui est censée être celle de l'adversaire : voyez ce qu'ils vont faire de l'humanité avec leurs principes ! L'antiutopiste exprime sur le mode "univocal" la position adverse dans une volonté effrénée de prouver que cette position est humainement néfaste.

Le lieu de l'anti-utopie, c'est la jungle, la fourmilière (ou la termitière), mais aussi, la prison ou l'hôpital psychiatrique, lieux clos,

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

hypercodifiés, métaphores d'une certaine terreur sociale. De quelle nature est cette terreur ? Comme l'a montré Gérard Klein (note 4), l'anti-utopiste pense dépeindre l'avenir social de l'humanité (ou de larges tranches sociales), alors qu'il n'exprime que sa crainte face à la montée de groupes sociaux qui menacent le groupe avec lequel l'auteur se reconnaît des affinités. L'anti-utopie n'est pas tant une mise en garde face à l'avenir qu'un coup de force pour convaincre le contemporain que les choses doivent rester en l'État. Comme l'exprime Marc Angenot, l'anti-utopie fait l'apologie du statu quo (note 5).

3. 1984 et la SF d'aujourd'hui

La SF la plus pertinente est dès lors celle où sont dialectisées les forces en présence et où l'auteur parvient à objectiver son appartenance idéologique en la représentant dans le récit. Gérard Klein donne l'œuvre d'Ursula Le Guin comme exemplaire de cette SF optimale.

1984, par rapport à la SF des Le Guin, Dick, Jeury, est peu convaincant : l'anti-utopiste sombre dans le pamphlet politique où il étale sans retenue une paranoïa sociale particulièrement déphasée par rapport à la réalité historique. Rappelons le commentaire de Zinoviev à propos de 1984 : c'est "la société communiste vue par quelqu'un qui ne l'a jamais connue de l'intérieur en tant que citoyen ordinaire, la vision de quelqu'un qui est habitué au confort des démocraties occidentales". Cette critique est très grave, car c'est surtout sur sa pertinence historique que repose l'immense succès du livre. Bien sûr, Zinoviev s'empresse d'ajouter que cette falsification n'a en définitive guère d'importance puisque ce qui compte c'est que le livre "joue un rôle dans la conscience des gens". Il ne serait pas inutile de se demander de quel genre de rôle il s'agit et si ce rôle est aussi pur que le grand écrivain soviétique le dit... Les analyses de G. Klein sont à cet égard éclairantes.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

L'impact de 1984 n'a pas été tout à fait le même en Amérique du Nord (notamment au Québec) qu'en Europe. En Europe, les "nouveaux philosophes" se sont empressés de récupérer Orwell dont les convictions socialistes n'étaient pourtant pas contestables. Comme l'écrivait Simon Leys dans Le Monde (30 décembre 1983) : "La lutte anti-totalitaire de Orwell ne fut que le corollaire de sa conviction socialiste : il pensait en effet que seule la défaite du totalitarisme pourrait assurer la victoire du socialisme". Quoi qu'il en soit, il reste que l'Opération Orwell 1984" tient du psychodrame où chacun projette ses hantises, ses angoisses de fin de siècle. Il faut bien le constater et garder ses distances pour ne pas se laisser abuser par les projections illusoires et les malentendus qui ne sont pas à mettre exclusivement sur le compte des contemporains ou des médias en 1984 mais sur le texte de Orwell même. Il manifeste les limites de l'horizon idéologique d'un intellectuel socialiste de l'immédiat après-guerre.

Ce qu'enseigne la relation entre 1984 et la science-fiction, c'est qu'un récit qui joue le jeu de l'anti-utopie sans échappatoire est prisonnier de sa propre rhétorique ; dans un texte qui donne libre cours à la paranoïa de la perte de liberté individuelle au profit d'un État totalitaire, tout est soumis à l'idéologique, sans personnages romanesques véritables.

Bref, ceux qui s'interrogent sur les enjeux socio-historiques de notre époque trouveront matière à réflexion bien plus dans la SF des auteurs déjà cités et aussi celle du Polonais Stanislas Lem, et de certains récits des Québécois Jean-Pierre April et Esther Rochon, que dans 1984. C'est dans cette SF que se trouvent représentés non seulement les débats qui traversent nos sociétés, mais les tentatives pour les dépasser. Ce sont sa largeur de vision et sa tentative de dépassement qui font de la science-fiction une littérature importante de notre temps.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

1984 :
Esquisse d'une lecture écologique

Roger Tessier

L'essai présenté dans les pages qui suivent comporte trois parties. La première partie relève, dans la description faite par Orwell d'Océania, certaines caractéristiques pertinentes d'un point de vue écologique. Au risque de simplifier sans rendre justice à toutes les nuances qu'entraîne toute distinction entre écologie naturelle et écologie sociale, je ne considérerai que trois dimensions de l'environnement, d'où les trois divisions de cette première partie :

- La nature comme paysage et comme pourvoyeuse de ressources ;
- Les environnements construits (architecture, aménagements urbains, technologie) ;
- Les rapports sociaux comme environnement.

La seconde partie quitte le niveau descriptif pour poser sur Océania le jugement suivant : cette société est anti-écologique parce que son fonctionnement suppose la monovalence (uniformité et identité des contraires), à l'opposé des équilibres propres aux écosystèmes qui conjuguent de nombreuses ressources en raison même de leurs différences et de leur complémentarité. Elle est également anti-écologique en contraignant la très forte majorité de ses citoyens à vivre dans des conditions de pénurie. Une société écologique assurerait une satisfaction beaucoup moins précaire aux besoins liés à la survie

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

(nourriture, habitat, sexualité). Elle permettrait également un accès plus facile aux "aménités" (Dansereau, 1971) qui sont le sel de la vie et la mesure même de la civilisation.

La troisième partie propose un bref diagnostic de la société nord-américaine, ce cas le plus typique des sociétés industrielles avancées. Même si Orwell a souvent nié s'être référé exclusivement aux sociétés totalitaires (Lacouture, 1984), les critiques et les commentateurs ont plutôt perçu de nombreuses ressemblances entre la société de 1984 et l'Allemagne nazie ou la Russie stalinienne. Bien sûr, regarder l'Amérique avec la lunette orwellienne constitue un exercice plus ardu ; j'ose espérer qu'il sera également plus profitable.

1. La nature comme paysage et pourvoyeuse de ressources

On trouve dans 1984 un nombre très restreint de lignes consacrées à la description des phénomènes naturels. Orwell fait rarement allusion au climat ou aux saisons. Le soleil, la lune, les étoiles sont à peine mentionnés. La géographie est à peu près absente ; la végétation, les cours d'eau et les accidents géographiques ne sont que très rarement décrits. La vie quotidienne des citoyens d'Océania ne comporte que peu de références à la nature. Il n'y a qu'une exception à cette règle : par deux fois le même paysage est décrit. Il apparaît d'abord dans un rêve du héros, Winston. Un rêve qu'un analyste jungien qualifierait d'achétypal du fait qu'il donne accès à un contenu fondamental de l'Inconscient. Ce rêve de Winston réunit plusieurs figures isomorphes : la mère, la vie émotive, la nature, la femme.

1.1 La mère

> Sa mère, dans ce rêve, était assise en quelque lieu profond au-dessous de Winston avec dans ses bras la jeune soeur de celui-ci . . . . . toutes

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

les deux le regardaient. Elles étaient dans un endroit souterrain, ou une tombe très profonde, mais c'était un endroit qui, bien que déjà très bas, continuait à descendre. (p. 46).

1.2 La vie émotive

Aujourd'hui il y avait de la peur, de la haine, de la souffrance, mais il n'y avait aucune dignité dans l'émotion, il n'y avait aucune profondeur, aucune complexité dans les tristesses. Il lui semblait voir tout cela dans les grands yeux de sa mère et de sa soeur qui, à des centaines de brasses de profondeur, le regardaient à travers les eaux vertes et s'enfonçaient encore. (p. 47).

1.3 La nature

Le paysage qu'il regardait revenait si souvent dans ses rêves qu'il n'était jamais tout à fait sûr de ne pas l'avoir vu dans le monde réel. Lorsqu'à son réveil il s'en souvenait, il l'appelait le Pays Doré. C'était un ancien pâturage, dévoré par les lapins et que traversait un sentier sinueux. (p. 47).

1.4 La femme

Dans le monde réel cette femme s'appellera Julia et elle jouera le rôle émancipateur que l'on sait. Elle apparaît d'abord dans le rêve prémonitoire décrit ci-haut :

La fille aux cheveux noirs se dirigeait vers Winston à travers le champ. Dans un seul geste, lui sembla-t-il, elle déchira ses vêtements et les rejeta dédaigneusement... La grâce négligeante de ce geste semblait anéantir toute une culture, tout un système de pensées, comme si Big Brother, le Parti, la Police de la Pensée, pouvaient être rejetés au néant par un unique et splendide mouvement du bras. (pp. 47-48).

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

Beaucoup plus loin dans le récit, c'est le même paysage qui servira de décor au premier rendez-vous de Winston avec Julia :

> Winston regarda le champ qui s'étendait plus loin et reçut un choc étrange et lent. Il le reconnaissait. Il l'avait déjà vu... C'est presque le Pays Doré, murmura-t-il. (pp.118-119).

La nature comme paysage n'est que deux fois évoquée significativement dans 1984. Mais étrangement, cette absence relative met en relief le rôle fondamental qui lui est conféré, à côté de la féminité et de l'émotion en tant que déclencheurs d'un processus de libération. Ce processus conduira Winston à la résistance clandestine, à l'adhésion à la Fraternité, à la lecture du livre de Goldstein et finalement, à l'anéantissement psychologique aux mains des agents du Parti interne.

Le récit de Orwell ne dit rien des processus par lesquels les ressources liées à la survie sont extraites de la nature et transformées pour l'usage de l'homme. Nulle part il n'est fait mention d'agriculture, de pêcheries, de mines ou d'hydro-électricité. Les ressources sont insuffisantes ou avariées (ce qui fait l'objet de la division 5. ci-après). Les arts et techniques intervenant dans leur préparation sont totalement absents. Sauf pour quelques allusions à la bonne odeur du café (qu'on déguste clandestinement) et à la bouteille de vin offerte par O'Brien dont on est incapable de jouir tant les papilles gustatives sont irréversiblement adaptées au sempiternel "gin synthétique". L'homme s'appauvrit dans ses capacités psychiques à force d'utiliser des ressources de qualité inférieure. Il en vient à ajuster son existence aux registres d'un environnement médiocre.

2. Les environnements construits

Plus que toute autre, l'espèce humaine aménage son environnement et lui donne l'empreinte particulière d'une civilisation. De tels aménagements

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

résultent d'interactions entre les ressources naturelles disponibles et certaines idées imprégnant d'originalité les solutions apportées par telle culture particulière à quelques grands problèmes universels (la protection contre les intempéries et les accidents naturels, l'approvisionnement en vivres et en eau, la mort, la régulation des liens sexuels et familiaux, etc.). Les résultats de l'interaction entre les ressources naturelles et les systèmes symboliques deviennent des éléments de contexte relativement stables (la morphologie d'une ville, la structuration de l'espace d'un édifice public, le réseau routier, les techniques de communication, etc.) aux échanges ayant cours dans une société donnée.

2.1 L'architecture et les aménagements urbains

Un critère qui permet facilement de distinguer 1984 de la littérature de science et de politique-fiction standard est le nombre restreint d'éléments du décor physique (édifices, places publiques, réseaux de transport, dispositifs militaires) qui présentent un caractère futuriste. Quand on les trouve (et cela vaut pour la technologie - voir 2.2 ci-après), ces éléments "futuristes", purement imaginaires, merveilleux par leur puissance, sont toujours juxtaposés à une toile de fond où dominent des éléments anciens et conventionnels avec lesquels ils entretiennent un rapport de contraste marqué. Un peu comme une excroissance bizarre qui viendrait déséquilibrer l'harmonie d'un visage ou d'un paysage.

Le Londres de 1984 (tel que perçu par le héros Winston qui échappe aux oeillères du commun) ressemble à une ville occidentale typique où l'on peut reconnaître les strates successives des aménagements et des styles architecturaux de plusieurs époques. Sauf pour cette excroissance bizarre : les constructions de la Révolution. Ainsi, cet édifice du Ministère de la Vérité comptant trois milles pièces au-dessus du sol, en plus de nombreuses ramifications souterraines. Par contre, le conditionnement

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

mental des Océaniens dont les ingénieurs sont les fonctionnaires du Ministère de la Vérité leur interdit de percevoir des différences. Tout ce qui précède, tout ce qui est ancien est désigné par le vocable "Moyen-Âge".

Selon la logique "monovalente" d'Océania, chacun des deux pales d'une dimension ne connaît qu'une variation. Avant, c'est le "Moyen-Âge", et les contrastes résultant de la succession des époques et de leur style architectural propre ne sont pas reconnus. "Maintenant", c'est la "Révolution", dont Orwell nous dit qu'elle s'est exprimée dans un style architectural radicalement nouveau, mais qu'il ne nous décrit pas de façon très explicite. Plutôt que l'intégration harmonieuse de plusieurs couches d'un passé très différencié, du rapproché au lointain sur un continuum à valeurs multiples, on retrouve ce syncrétisme bancal entre un passé indifférencié ("le Moyen-Âge") et un présent ("la Révolution") qui ne semble pas en émaner. Si Orwell, par deux ou trois fois dans le texte, fait état de ce contraste entre le passé et le présent, c'est moins pour décrire le décor, les différences de styles entre les époques ou les divers rapports entre les personnages et les éléments de ce décor, que pour camper un trait fondamental de la mentalité océanienne : le passé est indifférencié et réversible, et ceux qui manipulent la pensée corrigent les événements de ce passé pour les faire s'accorder à la conjoncture présente et préserver ainsi la monovalence.

Comme pour le rapport homme-nature, les relations entre les personnes et l'espace physique sont suggérées par certains détails incidents, mais ne font pas l'objet d'une description très élaborée. On mentionne souvent le square de la Victoire, où Winston et Julia se rencontrent quelquefois. On nous dit qu'il est préférable d'y aller aux heures de grande affluence, à cause des nombreux télécrans qui s'y trouvent. La foule protège contre la sensibilité discriminative de ces appareils. Le trait qui domine cette description du square de la Victoire, c'est l'omniprésence des autres : les télécrans qui sur-

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

veillent, les placards de Big Brother "dont les yeux vous suivent" et la foule anonyme qui protège de l'intrusion obsédante du Pouvoir. On peut ainsi jouer un envahissement contre l'autre : l'envahissement horizontal annulant l'envahissement vertical.

Les Londoniens de 1984 se déplacent principalement en métro : mais on décrit peu ou prou l'ensemble des éléments d'un dispositif aussi important. Nulle mention n'est faite des caractéristiques des rames, des couloirs, des voies d'accès. On y décrit plutôt la mine triste, le regard vide des voyageurs. Encore là, l'environnement est ramené au social.

Il me semble trouver une clé pour comprendre ce qui constitue l'environnement océanien dans cette absence relative d'attention au décor, naturel ou construit. Dans 1984, l'environnement c'est à peu près exclusivement la présence oppressante et envahissante des autres, plus précisément de l'Autre (Big Brother), figure construite et manipulée par "quelques autres" (le Parti interne). "Big Brother vous regarde".

Le décor, c'est le lieu où la personne peut se retrouver seule. C'est en raison de cette solitude qu'elle échappe à la fascination de l'autre et porte attention à l'environnement non-humain pour établir avec lui un rapport de familiarité. C'est le plus souvent seul qu'on fait la découverte de tel banc de parc hospitalier, de tel sentier discret, d'une rue isolée à l'abri du tintamarre de la circulation automobile. Or, la solitude est sans doute la situation psycho-sociale la plus inaccessible aux citoyens d'Océania. Les télécrans sont à l'affût des états même du dormeur ; les détecteurs électroniques sont cachés sous les fleurs, les enfants qui jouent sont prêts à vous dénoncer, les voisins de palier sont suspects, le mentor, à la fin se révèlera un limier (O'Brien pour Winston), et l'amant (Winston) trahira l'amante (Julia) pour échapper à la torture. Les autres sont partout ; ils sont le seul véritable visage de l'environnement : en direct, à travers les rapports sociaux quotidiens, où grâce à la puissance de détection de la technique. Ils

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

surveillent, ils trahissent, ils assurent la domination de Big Brother dont ils sont les adorateurs obéissants et les complices zélés.

2.2 La technologie

Dans 1984, la technologie est ambivalente. Elle est à la fois très puissante et très déficiente. Sophistiquée et efficace quand elle sert le contrôle vertical du Pouvoir sur la société, elle est caduque, délabrée et inopérante quand elle intervient, à l'horizontale, dans la vie quotidienne des citoyens. On retrouve ici un analogue de la figure décrite ci-haut à propos des environnements construits : une toile de fond faite principalement d'éléments conventionnels sur laquelle se dégagent, de façon syncrétique et très contrastée, quelques outils "futuristes" et puissants.

La technologie intégrée à la vie de tous les jours est déficiente. Ses ratés périodiques font partie des conditions de vie précaires des Londoniens de 1984. Les pannes d'électricité sont planifiées : elles obéissent aux impératifs du rationnement. Les ascenseurs ne fonctionnent pas et Winston, souffrant de l'ulcère variqueux qui incommode sa capacité ambulatoire, doit grimper six étages pour atteindre son domicile. Très souvent aussi, le métro ne fonctionne pas et la réparation du moindre appareil ménager prend deux ans à cause des listes d'attente.

Par contre, le Ministère de la Vérité contrôle la pensée des citoyens grâce à des techniques extrêmement sophistiquées. Les télécrans sont partout : la grande place publique (le square de la Victoire) en est pleine, mais les domiciles privés en sont également équipés. Toutes les facettes de la vie quotidienne (vie domestique, travail, activités policières, rencontres sociales, vie politique) sont à la fois surveillées et téléguidées grâce au télécran. Il s'agit d'une technique de communication bi-directionnelle assez particulière. Elle transmet les messages de l'instance centrale (les cours de gym-

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

nastique, les "deux minutes de la haine", les sermons de Big Brother), mais aussi le feedback très personnalisé de cette instance à chacun de ceux qu'elle surveille : "Attention, Smith, vous êtes en train de penser".

Une telle précision provient du décodage très subtil des signaux involontaires émis par les destinataires. Il s'agit là d'une bi-directionnalité à sens unique : l'instance centrale émet et reçoit ; le destinataire ne peut adopter le rôle actif de l'émetteur et acheminer les messages originaux qu'encouragerait une véritable bi-directionnalité "participative".

Le télécran, cet appareil qui perçoit même les pensées et les sentiments, qui transmet des directives extrêmement spécifiques tenant compte du contexte singulier de tous ceux qu'il surveille, est au fond le personnage central du roman. Sans télécran, le processus de contrôle autour duquel la société Océanienne est entièrement organisée ne pourrait atteindre un degré suffisant de précision dans la détection et de rapidité dans l'intervention et le contrôle. De fait, Winston mis à part, aucune autre figure y compris celle de Big Brother n'est plus souvent mise en scène que le télécran. C'est sans doute de ce fait qu'origine la perception fort répandue que 1984 préfigure de la société contemporaine surtout en raison des raffinements de la technologie de pointe (microordinateurs, bio-technologie, télématique, etc.) pouvant contribuer aux procédés policiers et para-politiques de surveillance et de contrôle du comportement des citoyens et d'envahissement de la vie privée.

Le télécran n'est pas la seule technique "futuriste" décrite par Orwell. Son récit en mentionne quelques autres dont la présence est moins envahissante et qui ne font pas l'objet d'une description aussi poussée. Le phonoscript est un instrument qui transpose la dictée en texte imprimé. Les machines à fabriquer des romans et des chansons produisent des "œuvres" toutes semblables les unes aux autres destinées à la consommation des prolétaires. Comme

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

le télécran, ces "techniques puissantes" sont aux mains des fonctionnaires du Ministère de la Vérité et servent uniquement au contrôle de la pensée qui permet au Parti interne de dominer la société au nom de Big Brother.

3. Les rapports sociaux comme environnement

Le citoyen d'Océania n'a comme environnement que des rapports sociaux. Il ne contemple pas la nature et s'identifie difficilement aux objets et au décor. Il est toujours en présence de l'Autre. Sa conscience subjective et sa vie privée sont supprimées au bénéfice de l'ordre social. C'est le projet de tout système social totalitaire de faire coïncider le réseau social des interactions spontanées et informelles avec une structure formelle rigide contrôlée de près par un pouvoir omniprésent. Le camp de concentration est le modèle réduit où une telle stratégie fonctionne avec un maximum d'efficacité. Calquer les interactions au sein des réseaux informels sur le devis étroit de la structure formelle nécessite absolument le rétrécissement du répertoire de conduites des participants. Un tel rétrécissement, préalable nécessaire au contrôle, repose sur deux conditions essentielles. La vie sociale doit comporter un nombre limité de situations d'interaction : les scénarios où peuvent s'engager les participants sont peu nombreux. Un homme et une femme doivent d'abord renforcer réciproquement leur adhésion à l'Angsoc. Les membres d'une même famille sont d'abord préoccupés par leur commune loyauté à Big Brother. À l'intérieur des scénarios légitimes restreints, les réponses permises aux interlocuteurs se calquent rigidement sur une norme précise étroitement définie. Le Pouvoir ne peut contrôler le comportement des citoyens qu'à la condition de le simplifier à outrance.

Une telle simplification, un tel appauvrissement du répertoire des conduites passe nécessairement dans l'éradication de la pensée personnelle. C'est la pensée qui est mère de la complexité et de la diversité. Il faut substituer à la pensée une carte

© 1986 – Presses de l'Université du Québec
Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

préfabriquée de réponses uniformes où le jugement disparaît complètement dans la répétition d'idées monovalentes conçues à l'extérieur de la conscience individuelle. C'est le Ministère de la Vérité qui pense pour tout le monde et qui, de manière coercitive, impose la conformité la plus totale (voir 4.1 ci-après : Le règne de la monovalence.). Un tel téléguidage de la conduite force les citoyens d'Océania à évoluer dans un nombre limité de situations où ils doivent produire des réponses fortement stéréotypées. Les rapports sociaux occupent la presque totalité de l'espace vital, mais leur omniprésence ne doit pas être confondue avec le foisonnement de la diversité. Ils ont plutôt la forme de schémas stéréotypés où une seule réponse n'est possible dans l'interaction avec l'une ou l'autre des trois figures majeures qui occupent presque tout le champ de la conscience : Big Brother, les citoyens d'Océania, les ennemis de l'extérieur. Le portrait proposé par Winston du héros fictif Ogilvy exprime bien cette simplicité obsessionnelle.

Le rapport à Big Brother ne fait place qu'à un dévouement entier, fanatique :

À six ans, une année à l'avance, par une dispense toute spéciale, il rejoignait les Espions... Il avait renoncé à tout alcool, même au vin et à la bière. Il ne fumait pas. Il ne prenait aucune forme de récréation, sauf celle qu'il passait chaque jour au gymnase. Il n'avait aucun sujet de conversation que les principes de l'Angsoc (pp.70-71).

Le rapport aux citoyens, même les plus proches, est surtout marqué par la méfiance au service de la conformité politique. Toutes les significations de l'autre (amour, amitié, parenté, coopération) sont pratiquement éliminées. Ils ne peuvent émerger que dans la subversion, comme dans le cas du rapport amoureux de Julia et Winston :

À onze ans, il (Ogilvy) dénonçait son oncle à la Police. Il avait entendu une conversation

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

dont les tendances lui avait paru criminelles. (p. 70).

Il avait fait vœu de célibat. Le mariage et le soin d'une famille étaient, pensait-il, incompatibles avec un dévouement de vingt-quatre heures par jour au devoir. (p.71).

À l'endroit de l'ennemi, une haine de tous les instants se retrouve :

À trois ans le camarade Ogilvy refusait tous les jouets. Il n'acceptait qu'un tambour, une mitraillette et un hélicoptère en miniature. À dix-neuf ans il inventait une grenade à main qui était adoptée par le Ministère de la Paix. Rien dans la vie ne l'intéressait que la défaite de l'armée Eurasienne et la chasse aux espions. (p.71).

Les trois propositions centrales menant à une telle simplification de la vie sociale (l'amour pour Big Brother, la méfiance à l'endroit des citoyens, la haine vis-à-vis de l'ennemi) sont organisées selon un schème linéaire rigide. La menace de l'ennemi justifie la domination de Big Brother ; la société obéit à la logique du pouvoir fortement stratifié d'une armée au combat. Cette domination nécessaire implique la conformité la plus stricte où les citoyens sont, les uns pour les autres, surveillants et délateurs sacrifiant toute autre fonction.

À la toute fin du roman (p.385), O'Brien, dans une envolée presque mystique, décrit très explicitement les mécanismes simplificateurs par lesquels le Pouvoir envahit tout :

Nous avons coupé les liens entre les enfants et les parents, entre l'homme et l'homme, entre l'homme et la femme. Personne n'ose plus se fier à une femme, un enfant ou un ami... Il n'y

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

aura plus de loyauté qu'envers le Parti, il n'y aura plus d'amour que l'amour éprouvé pour Big Brother. Il n'y aura plus de rire que le rire de triomphe provoqué par la défaite d'un ennemi. (p.385).

4. Océania comme société anti-écologique

Il semble qu'on puisse tirer de l'étude des écosystèmes naturels deux caractéristiques essentielles sur lesquelles fonder l'idéal-type d'une société écologique. Les écosystèmes naturels ont la forme d'équilibres dynamiques très complexes où de nombreux éléments tirent profit du recouvrement partiel de leur niche spécifique au sein d'un espace commun. En raison de leurs différences, ces éléments complémentaires constituent entre eux un équilibre riche et viable, optimisant les conditions de survie et de développement de chacun. Ce qui peut paraître inutile du point de vue d'un des éléments (les excréments pour les animaux) devient une ressource précieuse du point de vue d'un autre élément (l'engrais pour le sol).

Rien n'est plus étranger à une perspective écologique que la négation et la réduction des différences. Réciproquement, une société écologique encouragerait la multiplicité des différences et des liens de complémentarité. Au lieu d'isoler les générations les unes des autres, une telle société voudrait tirer partie de la complémentarité naturelle entre le besoin des jeunes d'être "écoutés" et la propension des citoyens plus âgés à accorder une attention détachée et bienveillante aux autres, eux qui n'ont plus rien à prouver à personne.

Seconde caractéristique des écosystèmes naturels : la règle de la suffisance. Une ressource n'est pas utile en fonction de son abondance, mais plutôt de sa suffisance. Ni pénurie, ni abondance, mais plutôt suffisance ! Le processus naturel de la croissance végétale requiert une quantité suffisante d'eau. Ni le "trop" de l'inondation, ni le "trop peu" de la sécheresse. L'enfant humain est génétiquement pré-

© 1986 – Presses de l'Université du Québec
Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

adapté à un environnement social "average acceptable" (Hartmann, 1958) où il doit rencontrer l'attention bienveillante d'au moins une figure adulte stable. Ni le "trop" de la "surprotection", ni le "trop peu" de la "négligence". L'emploi du temps de l'homme doit lui permettre l'alternance entre des temps de stimulation et des temps de repos. Trop stimulé, il est la proie du stress "ergotropique" (effort excessif) ; trop peu stimulé, il souffre du stress "trophotropique" (dépression) (Moss, 1973).

À l'échelle des sociétés globales et des cultures, Murray Bookchin (1982) propose une argumentation semblable, lui qui prétend que le rapport optimal entre société et nature en est un de suffisance plutôt que d'abondance. La nature n'est ni la marâtre avaricieuse contre laquelle les hommes doivent mener un combat de tous les instants pour parvenir à une survie précaire (comme dans le film japonais "la Ballade de Narayama"), ni non plus la mère opulente, surabondante, des idéologies naturalistes. La nature offre généralement ce qu'il faut à la survie, mais l'ingéniosité et la sagesse de l'homme font partie de l'équation optimale. Océania, à la lumière de ces deux critères, est une société anti-écologique où règne la monovalence et sévit la pénurie.

4.1 Le règne de la monovalence

Pour la pensée monovalente, les deux pôles d'une dimension ne connaissent qu'une variation. À l'extrême, ces deux pôles peuvent être une seule et même variation de la dimension. Sur la dimension "hauteur", selon la pensée monovalente, les objets ne peuvent être que "grands" ou "petits". Impossible de les distribuer sur un continuum du très petit au très grand. Par rapport à la dimension "distance", les objets ne pourraient être que "rapprochés" ou "éloignés". Il est relativement facile de déceler dans l'idéologie et les diverses formes de la vie sociale d'Océania plusieurs manifestations de monovalence. De façon à resserrer l'analyse, il faut distinguer trois types de processus mentaux monova-

© 1986 – Presses de l'Université du Québec
Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

lents : l'uniformisation, le binarisme et l'identité des contraires.

On reconnaît l'uniformisation en portant attention aux pôles plutôt qu'aux dimensions. L'uniformisation résulte du fait que chaque pôle ne connaît qu'une variation. Soit la dimension "écriture", chacun des deux pôles - écrits doctrinaires versus romans - ne connaît qu'une variation : "le" Livre de Goldstein (écrit doctrinaire) versus les romans tous semblables produits automatiquement par des machines à l'intention des prolétaires.

Le binarisme cerne plutôt la monovalence au niveau des dimensions. Chaque dimension est binaire du fait que ses deux pôles ne connaissent qu'une seule variation. Ou bien les citoyens se conforment à l'Angsoc (comme Ogilvy le héros fictif), ou bien ils sont des espions.

L'identité des contraires pousse la monovalence jusqu'à ses conséquences absurdes en prétendant que les deux pôles d'une même dimension sont identiques et interchangeables. Le pôle "allié" et le pôle "ennemi" sont identiques. Eurasia et Estasia sont tantôt alliées tantôt ennemies. Winston, lorsque soumis au supplice de la question par O'Brien, est incapable d'affirmer quel pays est "l'allié" et lequel "l'ennemi" au moment précis où se déroule l'interrogatoire.

4.2 L'uniformisation

Les citoyens d'Océania ne peuvent ressentir qu'un seul sentiment à l'endroit de Big Brother : l'amour.

- Les citoyens d'Océania doivent se méfier de tous les autres citoyens ;
- Les citoyens d'Océania sont tous vêtus de "bleus uniformes" ;
- Toutes les femmes appartenant au Parti portent la ceinture anti-sexe ;

© 1986 – Presses de l'Université du Québec
Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

- Le chant "mantrique" en hommage à Big Brother est composé d'un seul phonème répété deux fois en cadence B-B, B-B, B-B (pour Big Brother) ;
- Seules les affiches exhibant Big Brother sont polychromes ;
- L'odeur de chou est uniformément présente dans les domiciles comme dans les cantines publiques ;
- Les fonctionnaires du Ministère de la Vérité qui fabriquent le novlangue veulent que chaque mot ne désigne qu'une seule chose. La polysémie des mots est considérée un attachement déplorable au passé. Ils veulent réduire au minimum les verbes et les adjectifs de sorte que la définition stricte du nom ne renvoie qu'à un seul référent constant ;
- Il ne faut jamais montrer ses émotions. C'est là un "crimeface" ;
- Océania, Estasia et Eurasia, en dépit du jeu changeant des alliances, son trois sociétés identiques où se retrouvent les mêmes modes de vie ;
- Il n'y a pas de différences entre la vie privée et la vie publique : l'omniprésence des télécrans branchés en direct sur les officines du Pouvoir donne un caractère public à toutes les manifestations de l'existence.

4.3 Le binarisme

La perspective de temps est binaire. Le passé est uniformément le Moyen-Âge. Le présent, c'est 1984 et la Révolution. Pour les propagandistes du Parti interne, le Passé est univoquement mauvais. Il faut déraciner toutes les habitudes qui en proviennent. Par contre, toutes les manifestations du Présent sont nécessairement révolutionnaires. Pour Winston, c'est l'inverse : toutes les réminiscences du Passé sont glorifiées, (le Pays Doré, la belle vie d'avant 1914), tous les faits présents sont honnis.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

- Au plan social, les individus sont ou bien membres du Parti ou bien prolétaires. Ces statuts introduisent un important clivage au plan des valeurs : la sexualité et le plaisir sont le propre des prolétaires ;
- Au plan politique, la figure du Parti réapparaît mais opposée cette fois à la Fraternité dont le héros, Goldstein, est le "méchant", symétrique du "bon" Big Brother ;
- Au plan des relations internationales, Océania n'a à la fois qu'un seul ennemi et un seul allié.

4.4 Identité des contraires

- Ceux qui fabriquent la langue entendent supprimer les antonymes. Le mot "bon" peut, selon le contexte, signifier également "mauvais". En canelangue, un mot précis est élogieux appliqué à un allié, dérogatoire à un adversaire ;
- Les termes dont sont affublés les quatre ministères d'Océania ont exactement le sens inverse des activités dont chacun d'eux a la responsabilité. Le Ministère de la Vérité fabrique le mensonge et réécrit l'histoire pour l'accorder aux événements présents. Le Ministère de l'Amour obtient la conformité par la torture. Le Ministère de la Paix est continuellement en guerre. Le Ministère de l'Abondance gère la pénurie ;
- Il est impossible pour le citoyen d'identifier contre quel pays Océania est en guerre. Les statuts d'allié et d'ennemi sont interchangeables d'un moment à l'autre. On doit s'en remettre à la version officielle la plus récente ;
- À la fin du récit, O'Brien torture Winston pour le rééduquer. Pendant le long processus de cet interrogatoire, on voit la figure de O'Brien osciller constamment du tortionnaire sadique au grand frère protecteur et affectueux. Winston éprouve à la fois de la frayeur et de la tendresse pour l'ami

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

Au terme, un brusque renversement des contraires fait que Winston trahit la femme aimée Julia et donne sa pleine adhésion amoureuse à Big Brother. Pris au piège de la "doublepensée", le citoyen ne peut que renoncer à sa pensée personnelle et attendre que le Pouvoir identifie la "bonne réponse".

5. La pénurie

La vie quotidienne dans Océania est marquée au signe de la pénurie. La longue citation qui suit campe bien ses principaux traits :

> À aucune époque dont il pat se souvenir avec précision il n'y avait eu tout à fait assez à manger. On n'avait jamais eu de chaussettes ou de sous-vêtements qui ne fussent pleins de trous. Le mobilier avait toujours été bosselé et branlant, les pièces insuffisamment chauffées, les rames de métro bondées, les maisons délabrées, le pain noir, le thé était une rareté, le café avait un goût d'eau sale, les cigarettes étaient en nombre insuffisant. Rien n'était bon marché et abondant, à part le "gin synthétique". Cet état de choses devenait plus pénible à mesure que le corps vieillissait mais de toute façon que quelqu'un fut écoeuré par l'inconfort, la malpropreté et la pénurie, par les interminables hivers, par les chaussettes gluantes, les ascenseurs qui ne marchaient jamais, l'eau froide, le savon gréseux, les cigarettes qui tombaient en morceaux, les aliments infects au goût étrange, n'était-ce pas signe que l'ordre naturel des choses était violé. (p.88).

Le décor, les objets domestiques, les vivres, le corps humain lui-même, tout est dégradé, tout est avarié.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

5.1 Le décor

- Les rues sont sales et jonchées de papiers ;
- Tout est décoloré, excepté les affiches de Big Brother ;
- L'odeur de chou est partout ;
- Les rats ont tout envahi ;
- Les domiciles sont exigus, inconfortables, mal chauffés, mal meublés.

5.2 Les objets domestiques

- On ne répare les appareils ménagers qu'avec deux ans de retard ;
- Les tasses chinoises n'ont pas d'anse ;
- Il y a pénurie de lames de rasoirs ;
- On ne trouve ni souliers ni lacets. Par contre, il y a trop de bottes. De toute façon, la plupart des habitants de Londres vont nu-pieds sur les pavés surchauffés ;
- Winston ne peut se payer un pyjama.

5.3 Les vivres

- À la seule exception du vin et du café que Julia et Winston consomment clandestinement, les aliments sont toujours associés au dégoût. Le "ragoût infect sent la vomissure", les tables en sont tachées, on le renverse par terre avec fracas dans la cantine publique ;
- La rareté des vivres provoque une très vive compétition entre Winston et sa soeur : tout ce que sa mère donne à Winston est nécessairement enlevé à sa soeur.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

5.4 Les corps sont malades, laids, ternes.

- À plusieurs reprises, Orwell décrit les symptômes physiques de Winston : difficultés digestives liées à la consommation du "gin synthétique", ulcère variqueux à la jambe, quinte de toux au réveil. Étrangement, tous ces symptômes disparaissent quand Winston, avec Julia, découvre le monde du désir et de l'amour physique ;
- La voisine de palier est "blême", la soeur de Winston "était un bébé petit, faible et silencieux" ;
- On aurait de la difficulté à faire, dans le récit, le décompte des portraits d'hommes et de femmes dont le corps est laid, terne, asexué ;
- Par contraste, on assiste à la transformation de Julia. L'ama zone dure et asexuée, à fréquenter Winston, devient de plus en plus belle. Beauté d'ailleurs qu'elle entreprend de mettre en valeur en découvrant les charmes du maquillage et de la parure vestimentaire.

6. L'Amérique du Nord est-elle orwellienne ?

L'allégorie de Orwell entretient un rapport de convenance plus étroit avec les sociétés totalitaires (fascistes ou communistes) qu'avec l'Amérique libérale. À certains moments, la ressemblance est tellement frappante qu'on a de la difficulté à voir les différences entre la réalité et la métaphore. Comment ne pas reconnaître la grisaille russe ou est-allemande dans les conditions de vie des Océaniens ? Comment ne pas voir dans Big Brother une esquisse à peine caricaturée du Führer ou du Petit Père des Peuples, constructions de la propagande, "objets d'amour et de vénération", servant de point focal autour duquel s'organise une société où l'État contrôle toute la vie par des moyens policiers ? Alors que l'exercice auquel on est présentement convié essaie de discerner si 1984 de Orwell comporte une anticipation dont on pourrait vérifier le degré d'exactitude par rapport à la société réelle

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

de 1984, on serait plutôt porté à croire que 1984 a bel et bien eu lieu, mais en 1950 et en Russie Soviétique. De libérations en resserrements, de Krutchev en Brechnev en Tchernienko, l'État totalitaire russe craque de partout. Son emprise sur ses propres citoyens comme sur ses satellites et ses clients cède lentement sous la poussée irrésistible née de la convergence entre certains grands besoins fondamentaux (soif de liberté, sens de la justice) et la fascination marquée du plus grand nombre pour les divers mirages de la société de consommation occidentale. Selon certains sondages d'opinion, les jeunes Russes placent très haut dans leur échelle des valeurs l'automobile et la maison de campagne.

Tel qu'annoncé dans l'introduction, la troisième partie de ce texte n'entend pas brosser un parallèle entre les sociétés totalitaires et l'Océania de Orwell, mais plutôt juger de la pertinence de 1984 comme révélateur de certaines tendances de la société américaine. Pour mener à bien cette tache, nous avons exprimé sous forme de questions certains des critères sur lesquels est fondée notre analyse de 1984. Énumérons d'abord ces questions pour ensuite présenter certains éléments de réponse.

La population nord-américaine est-elle en contact direct avec la nature ? Les citoyens sont-ils en mesure de développer des rapports de familiarité avec l'environnement construit ? Les rapports sociaux sont-ils simplifiés et voués obsessivement au renforcement de normes rigides et monovalentes ? Le pouvoir surveille-t-il les citoyens en s'aidant de techniques de détection puissantes ?

7. Le contact avec la nature

Une forte majorité de la population nord-américaine vit en contexte urbain. Les données démographiques révèlent toujours un mouvement de migration vers les villes. Ce qui, de soi, réduit considérablement les contacts directs avec la nature. Deux mouvements (le retour à la campagne et l'habitat

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

secondaire) freinent cette tendance, mais sans en changer la direction à long terme. Le tourisme interne ("week-end" et centres de villégiature) et la pratique croissante des sports de plein-air permettent aux citadins, surtout ceux des classes économiquement favorisées, de prendre périodiquement contact avec la nature. Mais pour une majorité de citoyens, la vie quotidienne se déroule essentiellement dans des environnements construits artificiels.

Les retombées du processus de production et des transports polluent l'environnement. L'atmosphère urbaine atteint aux heures de pointe un niveau toxique potentiellement dangereux pour la santé. Les pluies acides détruisent la faune aquatique. On peut trouver là matière à s'alarmer. Et heureusement, la conscience d'un nombre important de citoyens est éveillée à ces problèmes. Le mouvement écologique est un chien de garde vigilant au plan politique et son action entend faire contrepoids à l'inconscience avec laquelle les gestionnaires de l'industrialisation ont dégradé la nature.

Au plan culturel, certains thèmes récents ont émergé et pourraient également faire contrepoids à la tendance lourde vers l'artificialité technicienne qui a marqué jusqu'ici le développement industriel. Pensons ici à la popularité croissante de l'alimentation naturelle et au souci marqué pour l'hygiène et les soins de santé non médicaux. Pensons aussi au progrès très significatif de l'exercice physique chez les Nord-Américains. Certaines études épidémiologiques donnent à penser que l'inquiétante courbe ascendante des maladies cardio-vasculaires a été stoppée, grâce surtout à la popularité du sport et de l'exercice. Il semble, en fin de compte, que le tableau esquissé ci-haut est caractérisé par plus d'ambivalence, et partant par plus d'espoir, que l'absence de la nature dans la vie des Océaniens décrite par Orwell.

8. La familiarité avec l'environnement construit

Des quatre questions tentant de cerner la réalité

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

de la société nord-américaine, celle concernant le rapport à l'environnement construit est de loin la plus ardue. Même en limitant l'analyse au contexte urbain, toute tentative de généralisation univoque est rapidement découragée par la très grande diversité de conditions de vie que représente le phénomène urbain. En effet, en quoi se ressemblent les grandes métropoles très différenciées dans leurs fonctions (New York, Los Angeles, Toronto, Montréal) et les villes de taille moyenne à fonction unique (les capitales politiques, comme Ottawa ou Québec, les villes-dortoirs, comme Laval ou Brossard, les villes universitaires comme Ann Arbor ou Lansing) ? Si l'on choisit d'analyser le phénomène au niveau des sous-ensembles constituant une ville, on bute à la même diversité. Qu'ont en commun les centres-villes, les quartiers résidentiels, les banlieues, les ghettos, les développements de type Île des Soeurs ?

Sur une toile de fond aussi hétérogène, on peut quand même déceler certaines tendances qui apparentent les villes nord-américaines au Londres de 1984, mais d'autres également qui les distinguent nettement. La saleté, l'encombrement, la laideur, l'insalubrité de certains quartiers urbains (Bronx ou Harlem à New York) atteignent un tel degré qu'ils auraient pu servir de modèles à Orwell.

Un facteur important qui éloigne l'homme de son environnement est le danger de sévices corporels. Dans les grandes villes d'Amérique, les deux formes les plus palpables d'un tel danger sont la violence et la circulation routière. Les touristes américains sont toujours étonnés que les Montréalais se promènent dans les rues et fréquentent les parcs après la tombée du jour.

La violence, ce facteur purement social, vient faire dévier de leur trajectoire initiale des projets qui veulent justement favoriser la familiarité entre les citoyens et le décor physique qui les entoure. Il semble en être ainsi des artères où l'on interdit la circulation automobile. Dès la tombée du jour, la raréfication de la circulation fait de tels espaces - qui se voudraient pourtant des havres de

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

paix où l'on puisse flâner tranquillement - , des sites particulièrement propices à la violence (intimidation, agression physique gratuite, vol, viol). La montée de la violence dans le métro de Montréal et le sentiment de danger qu'elle introduit dans les relations entre les usagers et ce qui était jusqu'ici un motif de grande fierté, me semble un phénomène du même ordre.

Il reste que depuis une quinzaine d'années, des efforts sensibles (où souvent se cooptent le gouvernement et les groupes populaires) visent à revaloriser les villes, particulièrement les centres-villes. La prime accordée à la rénovation des édifices plutôt qu'au développement sauvage, l'encouragement porté à la co-propriété, la vigilance des citoyens pour protéger les espaces verts, sont autant de facteurs susceptibles d'harmoniser la relation entre la population et les aspects construits de sa "niche écologique".

Il est très difficile de tirer une conclusion univoque de ces diverses tendances contradictoires. Il faut cependant se réjouir de certaines entreprises qui tentent de mettre en échec l'anonymat et la brutalité des villes. On ne peut considérer que favorablement toute tentative pour revaloriser la ville au niveau de la vie quotidienne, par la prise en charge des citoyens de leur habitat, de leur domicile privé, mais aussi de leur "coin de rue".

9. L'envahissement par les rapports sociaux

Sur cet aspect, la société nord-américaine se distingue très nettement d'Océania. La vie publique et la vie privée coïncident quand les pairs sont d'abord soucieux de leur commune conformité aux normes rigides promulguées par le Pouvoir. La société orwellienne est surtout caractérisée par le fait que le citoyen ordinaire est complice du Pouvoir, toujours prêt à surveiller, dénoncer et trahir ceux qui partagent sa vie quotidienne. L'Amérique n'a jamais été soumise à un tel régime de contrôle vertical. L'emprise des institutions religieuses a

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

été, à cet égard, plus forte que celle des institutions politiques. Qu'on pense au conformisme rigide sévissant dans les maisons d'enseignement catholiques d'il y a trente ans, à la collaboration zélée des bons élèves avec les maîtres pour contrôler les déviants, ceux qui lisaient en cachette des livres à l'index. Ce que les sociologues et les critiques sociaux ont cru observer dans l'Amérique des années cinquante semble être plutôt une forte tendance à la conformité horizontale présentée comme caractéristique la plus typique de la société de masse (le "other-directedness" de Riesman). Mais la rigidité et le contrôle compulsif n'ont jamais atteint les extrêmes décrits par Orwell.

En réalité, nous ne sommes pas en 1984 l'objet d'une telle attention de la part des autres. La société nord-américaine porterait plutôt à penser qu'elle est menacée par le danger inverse. La privatisation et le mythe de l'auto-suffisance individualiste conduisent plutôt nos contemporains à s'ignorer les uns les autres au nom d'une conception un peu courte de l'autonomie. Nous ne sommes pas complices de normes univoques et envahissantes. Nous sommes plutôt isolés, difficilement capables d'assumer nos interdépendances. L'autorité s'effrite, les parents démissionnent et laissent leurs enfants trouver leur chemin. Nous sommes enclins à nous réfugier dans la vie privée, pendant que la vie publique se désarticule : essoufflement politique, dysfonctions de la bureaucratie, régression des religions officielles.

Où mènera ultimement cet effritement des modèles et des normes, cette espèce de chaos culturel où les formes les plus diverses et les plus étrangères retiennent l'attention des médias à titre de curiosités éphémères, incapables de sortir l'homme moyen de l'indifférence blasée où le plonge une dose exagérée de stimuli incohérents ? L'Europe des années trente était sensible au désordre et y voyait un signe de décadence de la société bourgeoise. C'est d'abord pour instaurer l'ordre que les partis fascistes ont été portés au pouvoir. Il se pourrait bien que la crise des valeurs et des institutions

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

occidentales prépare le terrain à une nouvelle aventure fasciste, ce qui semble être un scénario pessimiste.

Le démantèlement des grands ensembles unitaires (fin des religions, essoufflement du nationalisme, crise de l'État) pourrait bien aussi être la première étape d'un processus de différenciation, scénario plus optimiste. On peut espérer avec James Ogilvy (1977) que la société à venir sera authentiquement pluraliste. L'individu n'aura pas à s'identifier à "tous" mais plutôt à "certains". Il sera ancré dans un sous-ensemble parmi plusieurs, et la société globale sera davantage conçue comme un réseau souple où un très grand nombre de sous-ensembles de taille plus modeste devront apprendre à négocier constamment les uns avec les autres leur accès à diverses ressources, sans pour autant forcer leur adhésion réciproque à un système de valeurs unique.

10. Le Pouvoir et la surveillance des citoyens

Les débats autour de l'écoute électronique à des fins policières et divers projets visant à instaurer la carte d'identité attirent fréquemment l'attention des médias sur le problème de l'envahissement de la vie privée par l'État. Muni des moyens sophistiqués que la révolution informatique met à sa portée, 1'État, prétend-on, est dorénavant capable d'un tel envahissement.

Cette possibilité semble cependant contrebalancée par certains autres traits de la société moderne qui la mettent en échec, en particulier par la force du système judiciaire. Le citoyen ordinaire n'est pas sans recours face à 1'État. Il peut contester les lois et les règles administratives devant les tribunaux de diverses instances. Individuellement et comme membres de groupes, les citoyens peuvent s'opposer à l'État.

Pour ma part, je m'inquiète moins de cette forme d'intrusion que de certaines autres telles l'omniprésence des médias de communication et l'hyperacti-

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

vité de la bureaucratie. Très souvent, avant même que les tribunaux ne soient saisis d'une affaire criminelle, les journalistes ont identifié le coupable, décrit les circonstances du délit et désigné les témoins à charge. Du point de vue de l'accusé, le procès peut avoir lieu surtout au niveau de l'opinion publique plutôt que devant le juge et les jurés.

L'hyperactivité de la bureaucratie semble aussi un plus grand danger que l'écoute électronique. La bureaucratie prend en charge un nombre croissant de besoins des citoyens. Ce faisant, elle décourage l'autonomie et la responsabilité. De plus, elle crée un véritable encombrement de programmes et de règles : ces programmes sont coûteux et souvent auto-reproductifs ; ces règles tendent à créer un univers abstrait et ésotérique. S'il faut chercher un équivalent au novlangue dans la société contemporaine, c'est du côté des procéduriers de toutes sortes qu'il faut regarder. On y trouve des chefs-d'œuvre d'obscurité et de complication qui renforcent la passivité et l'impuissance, alors que leur intention manifeste voudrait assurer le bien-être et protéger le droit des citoyens.

Conclusion

Il est très difficile de critiquer lucidement la société à laquelle on appartient. L'analyse que je viens de proposer de la société nord-américaine n'échappe pas à une certaine myopie, ce qui entraîne une sorte d'ambivalence systématique où les "pour" et les "contre" en arrivent à s'annuler.

Bien sûr, le roman de Orwell ne se voulait en rien une prophétie. Il voulait simplement exorciser certaines tendances avant qu'elles ne produisent un tort irréparable. Au moment de conclure, je dois affirmer que les excès décrits dans 1984 (la suppression de la pensée individuelle au profit d'une idéologie monovalente, le contrôle de l'État sur la société, la pauvreté économique et sociale) ne se retrouvent pas à un tel degré d'intensité dans la

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

société nord-américaine. Même les dysfonctions les plus inquiétantes, les misères les plus manifestes de la société contemporaine n'ont pas de commune mesure avec l'horreur de la vie quotidienne océanienne. Je crois aussi que si les forces négatives à l'œuvre dans la société devaient prévaloir, elles ne mèneraient pas à la simplification sur-organisée et étroite de 1984, mais plutôt à une sorte de chaos désordonné, ouvert à divers types de "devenirs" dont les formes sont actuellement fort difficiles à imaginer.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

La fiction orwellienne de la langue
ou la robotisation du langage

Philippe Barbaud

L'an 2050 sera fatidique pour l'anglais, "principale langue courante d'Océania". Au terme d'une concurrence forcenée de la part du novlangue, langue "officielle" de l'Océania, l'anglais aura disparu. Qu'on se rappelle cette prédiction de Syme, ce collègue de travail étrange et redoutable de Winston Smith, le personnage central du livre de Orwell :

> (...) En l'année 2050, au plus tard, prévoit-il, il n'y aura pas un seul être humain vivant capable de comprendre une conversation comme celle que nous tenons maintenant (...) Vers 2050, plus tôt probablement, toute connaissance de l'ancienne langue aura disparu, précise-t-il. (p.80).

Est-il concevable que dans soixante-six ans nos enfants et nos arrière-petits-enfants puissent s'exprimer en quelque chose qui ressemble au novlangue, un néologisme du traducteur censé correspondre au "newspeak" de la version originale ? Chacun d'entre nous a l'intime conviction qu'il n'en sera rien. Nous savons bien que ni à l'Est ni à l'Ouest, les langues ne sont menacées de disparaître en vertu de l'initiative de l'homme, exception faite des masses parlantes qui ont un statut de minorités linguistiques. La loi du nombre et de la puissance est la

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

seule que connaisse le destin des langues puisqu'elle en conditionne l'usage. Aussi, l'homme a-t-il toujours fait preuve de plus de constance envers le langage qu'envers la liberté. Celle-ci demeure incomparablement plus vulnérable et menacée que celui-là. Et pourtant, nous affirmons depuis l'an 1790, année de la proclamation de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, que "les hommes naissent et demeurent libres" alors que nous hésitons même aujourd'hui à poser que l'être humain est un sujet parlant à sa naissance. De fait, ce qui est aujourd'hui devenu La Charte des droits et des libertés de la personne ne stipule aucunement le droit pour un individu de s'exprimer dans sa langue maternelle. L'être justiciable a fini par exorciser le sujet parlant en l'évacuant du rituel de la textualité chargé de définir le sujet libre.

1. Grammaire universelle et langues naturelles

Le débat d'aujourd'hui nous invite à interpeller le linguiste et sa science pour nous dire si le monde imaginé par Orwell fait partie des éventualités de notre société et de celles qui nous ressemblent, nous imitent ou encore nous contestent.

Force lui est de constater que le futur linguistique de l'humanité, fut-il totalitaire, appartient au monde chimérique de l'auteur parce qu'un examen attentif des faits de langue - à distinguer des faits de norme - l'amène à conclure que le novlangue n'est pas un système compatible avec ce que nous savons à l'heure actuelle de la nature, de la forme et du fonctionnement des langues naturelles.

Mais au fond, la question de la vraisemblance scientifique du novlangue n'est qu'accessoire pour l'écrivain. Il a inventé un dispositif extraordinairement efficace pour confronter le lecteur à une réalité autrement plus quotidienne et aliénante, celle de la manipulation des masses par la parole officielle, qu'elle soit de nature doctrinaire ou de nature publicitaire.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

Le linguiste est donc constamment contrarié non seulement par le récit de 1984 mais aussi par son propos. Avant de s'intéresser aux pratiques langagières des masses parlantes de l'Océania, le linguiste examine en premier lieu de quoi est faite la compétence linguistique du sujet parlant qui fait usage du novlangue. C'est de cette façon qu'il compte établir si un tel dialecte fait partie du "grammaticalement concevable", c'est-à-dire s'il constitue un objet linguistique compatible avec les lois de la grammaire universelle régissant toutes les langues naturelles. Il appert en définitive que par manque de consistance interne, le novlangue ne soit point doté des propriétés essentielles qui caractérisent une telle grammaire.

2. Le novlangue en surface

Notre analyse fera brièvement état des aspects les plus significatifs des deux niveaux d'appréhension du phénomène novlangue, à savoir celui de la structure superficielle ou de l'apparence du code et celui de sa structure sous-jacente.

À l'évidence, Orwell accorde beaucoup d'importance à son invention langagière puisqu'il pousse le souci de la vraisemblance jusqu'à faire suivre l'ouvrage d'un appendice de dix-huit pages intitulé Les principes du novlangue (The Principle of the Newspeak). Le système élaboré par Éric Blair à partir de son vécu linguistique peut se définir comme "un langage en déconstruction". On peut se le figurer comme un nouveau moyen de communiquer entre sujets parlants d'une même entité supra-nationale, l'Océania. C'est une sorte d'Espéranto à évolution régressive dont le Pouvoir, incarné par Big Brother, planifie l'implantation graduelle jusqu'au niveau des pratiques linguistiques les plus ordinaires de la population. Bref, le novlangue est le résultat d'un comportement verbal que l'on inculque méthodiquement à chaque génération de locuteurs natifs.

D'ailleurs, Orwell lui-même fait preuve de la plus grande défiance vis-à-vis de sa propre machina-

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

tion langagière puisqu'il la tourne en dérision lorsqu'il présente le canelangue comme la forme la plus achevée de l'usage du novlangue. En d'autres termes, un locuteur natif est un "doubleplusbon canelangue" lorsqu'il arrive à faire "coin-coin comme un canard." (p.434).

Abordé sous son aspect le plus apparent, le novlangue s'illustre surtout par son répertoire de mots et non tellement par les énoncés que produisent les divers personnages. Ni Winston, le héros central du livre, ni O'Brien ou Julia, ni même la voix répressive du télécran ne sont des "échantillons" de locuteurs s'exprimant en novlangue. Les protagonistes ne font usage ni du novlangue de la onzième édition du dictionnaire ni de l'ancilangue des prolétaires mais d'un parler actuel ou anglais ordinaire qui se soustrait en quelque sorte au contexte futuriste. Quant à l'auteur lui-même, son récit n'est pas écrit en novlangue mais en anglais courant bien que ce dernier incorpore ici et là, par souci de vraisemblance, plusieurs termes de novlangue comme télécrans, phonoscript, angsoc, Pornosec et plusieurs autres.

Nous voici donc confrontés à un premier aspect déroutant de la fiction orwellienne : il n'existe dans ce roman presque aucun fait de langue linguistiquement significatif puisque les données empiriques dont il a besoin doivent être justement formées de phrases effectivement dites par les locuteurs natifs de ce dialecte. Le linguiste se retrouve ainsi devant un absurde scientifique, à savoir celui d'examiner une langue que personne ne parle. Dans une perspective dite "générativiste", c'est bel et bien le sujet parlant, c'est-à-dire l'être pensant doué de la faculté de langage, qui est visé par l'étude scientifique des langues. Aussi, quel que soit le corpus disponible - à vrai dire, trois douzaines de courtes phrases et une description fragmentaire de son fonctionnement -, le novlangue inventé par George Orwell ne présente-t-il, en fin de compte, qu'un faible intérêt pour le linguiste qui œuvre en linguistique fondamentale.

Un second aspect de la structure superficielle ou

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

apparente du novlangue qu'il convient de mettre en relief concerne la parenté formelle de ce nouveau code avec le français que nous utilisons de nos jours. Le novlangue s'illustre par des trouvailles dont il faut bien admettre qu'elles poussent à l'extrême certaines tendances parmi les plus aliénantes du langage des télécommunications, mais aussi et surtout de la publicité, celles-là même qui fabriquent l'ambiance linguistique du monde matérialiste.

Les pratiques langagières de la publicité actuelle, dans ce qu'elle a de plus démagogique et de plus novateur tout à la fois, fournissent à Orwell les ingrédients de base de son système. Il a voulu de cette façon établir un lien direct entre les formes que revêt la manipulation des masses par la parole dans les pays d'obédience totalitaire comme dans les pays d'obédience démocratique. Ainsi existerait-il une parenté plus ou moins visible entre le novlangue et certains slogans publicitaires fort en vogue en ce moment comme "l'autobeaucoup", "est bonne rare", "l'incola", "la plus que bière", "le chnac", "délifraîchement bon", "énergise-moi" et sûrement quantité d'autres. En conclusion de ce point, le novlangue de 1984 stigmatise le discours publicitaire qu'exploite le capitalisme de consommation dans ce qu'il a de totalitaire. Pour Orwell, ce cancer de notre société mérite d'être dénoncé aussi implacablement que le discours doctrinaire et nihiliste du Parti de Big Brother.

3. Le novlangue en profondeur

Tâchons maintenant de répondre à cette simple et banale question mais combien légitime : Le novlangue, est-ce que ça "marche" ou non ?

Du point de vue généraliste qui est le nôtre, force est de constater que le système linguistique imaginé par l'écrivain n'est pas compatible avec l'organisation d'une grammaire régie par des principes universels. En conséquence, nous sommes amenés à conclure que le novlangue ne peut tenir lieu de

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

résultat actualisé du langage spécifique à la nature humaine. Nous n'invoquerons à l'appui de notre diagnostic que deux types d'arguments raisonnablement faciles à comprendre. Le premier concerne le dictionnaire du novlangue, c'est-à-dire ce qui relève du lexique d'une langue quelconque ; le second a trait aux mécanismes de génération des phrases, c'est-à-dire ce qui relève de sa syntaxe.

a) le vocabulaire

Il est de toute évidence que George Orwell a mis l'emphase sur la composante lexicale de son code linguistique. On se rappellera les trois vocabulaires qui structurent le novlangue, à savoir les vocabulaires A, B et C correspondant respectivement aux domaines de l'utilitaire, du socio-politique et du technicoscientifique. Apparemment, il s'agit d'un matériau de tout premier choix, croira-t-on. Il n'en est rien. Aux yeux du linguiste moderne, le dictionnaire d'une langue ne constitue pas, à l'encontre d'ailleurs de toute une tradition héritée de l'Antiquité, la composante la plus cruciale d'un système linguistique ; il suffit qu'il existe, même s'il est réduit à la simple expression d'un vocabulaire fondamental genre Berlitz. Tout langage possède un lexique, si réduit soit-il. L'absence totale d'un lexique quelconque est virtuellement inconcevable dans le cadre d'un système de codage, que ce soit celui d'une langue naturelle ou d'un langage artificiel. Si intéressante et si complexe soit-elle en apparence, l'organisation du vocabulaire du novlangue n'en demeure pas moins sans information linguistiquement significative quant au potentiel grammatical du système orwellien.

En effet le vocabulaire d'une langue, bien que pièce maîtresse de la relation signifiant/signifié qui relève de la nature conceptuelle du langage, ne révèle presque rien de la structure des phrases de cette langue. Par comparaison, ce n'est pas parce qu'on a sept lettres dans son jeu qu'on réussit à faire cinquante points au Scrabble. Pour se faire une idée de la nature fonctionnelle d'un code, il

© 1986 – Presses de l'Université du Québec
Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

faut plus que son vocabulaire, si attrayant soit-il. Un répertoire de mots, constitué en stock ou en piles, s'avère incapable en effet de véhiculer l'information grammaticale d'un code puisque c'est grâce à l'assemblage des mots entre eux, leur concaténation pour être plus précis, qu'un locuteur détermine si un énoncé est bien formé ou pas, si c'est du novlangue ou pas. Voilà pourquoi, malgré son importance dans le roman, le vocabulaire orwellien est de peu d'utilité pour un linguiste.

Mais Orwell était beaucoup plus préoccupé d'illustrer tout l'absurde auquel peut conduire le découpage de la réalité totalitaire par les mots, ce qui explique son insistance à illustrer certains phénomènes proprement lexicaux tels ceux de la polysémie, c'est-à-dire le fait qu'un mot puisse avoir plusieurs acceptions différentes, ou de son contraire, l'homosémie, c'est-à-dire le fait pour un mot de vouloir toujours dire la même chose ; les manipulations les plus courantes qui en sont à l'origine sont naturellement l'abréviation à grande échelle et la contraction des syllabes en sigles articulables. En conclusion, ce n'est pas le vocabulaire du novlangue qui apportera une réponse satisfaisante à la question posée.

b) la syntaxe

Autrement plus décisif est l'argument basé sur la syntaxe du novlangue, c'est-à-dire les mécanismes qui assurent la concaténation des mots ou, plus simplement, la génération des phrases. Le novlangue, constatons-le, est un système dépourvu de syntaxe et ce, pour deux raisons. D'une part, il s'agit d'une fiction linguistique qui déroge au principe universel de la catégorisation syntaxique des éléments grammaticaux. D'autre part, elle déroge au principe universel de l'assignation des fonctions grammaticales essentielles à l'interprétation d'une phrase.

Lorsque Orwell énonce son principe de "l'interchangeabilité presque complète des différentes parties du discours" (p.424), il enfreint du même

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

coup une restriction fondamentale qui s'impose à toutes les langues, à savoir celle de spécifier la nature grammaticale des formes linguistiques. C'est la raison pour laquelle entre autres, toute langue possède une composante morphologique. Celle-ci concerne l'ensemble fini des marques flexionnelles et dérivationnelles qui signalent au locuteur la classe syntaxique des éléments de sa langue.

C'est comme si dans le système orwellien, les mots du novlangue étaient équivalents aux "pièces blanches" du Scrabble ; chaque mot prendrait donc la catégorie grammaticale que le locuteur aurait arbitrairement décidé de lui attribuer. Que ce soit grâce à un système de déterminants, à un système d'affixes ou de marqueurs, une langue requiert que chaque item de son dictionnaire soit identifié comme "nom", "verbe", "adjectif", "adverbe", "conjonction", etc.. Mais comme le précise Orwell, tous les mots du novlangue "peuvent être employés comme verbes, noms, adjectifs ou adverbes. Il n'y a jamais de différences entre les formes du verbe et du nom quand ils sont de la même racine", ajoute-t-il.

Il s'ensuit que même en faisant l'hypothèse que le novlangue perpétue une partie simplifiée de la morphologie de l'anglais en retenant quelques-uns de ses affixes - suffixes, préfixes, terminaisons et même prépositions -, le locuteur natif de ce dialecte serait incapable de contrôler la grammaticalité des énoncés qu'il produirait. L'interchangeabilité des catégories syntaxiques revient somme toute à nier la structure syntagmatique des langues naturelles. Cela permet de prédire qu'on obtiendra, à titre d'essai, quelque chose comme : "Un autrement de partir bienpensé parfois deux." (sic).

L'impasse à laquelle on aboutit se voit renforcée par le fait que les mots du novlangue puissent être placés dans n'importe quel ordre (p. 427), pourvu que cet ordre "facilite leur prononciation et indique leur origine.". À vrai dire, cela n'est pas incompatible en soi avec le potentiel grammatical des langues naturelles. À cet égard, le novlangue ferait penser au latin par exemple.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

Mais encore faut-il qu'en l'absence d'un ordre fixe et fondamental des éléments d'une phrase, à savoir parmi les plus courants, l'ordre VSO (par ex. l'Hébreu), l'ordre SVO (par ex. le Français) ou l'ordre SOV (par ex. le Japonais ou le Basque), il y ait un système compensatoire, tel un système de cas ou de désinences qui permette d'interpréter chaque partie du discours en raison de sa fonction grammaticale.

Mais en novlangue, les désinences elles-mêmes sont sujettes à variation du fait qu'elles sont soumises aux lois aléatoires de l'euphonie et de la facilité de prononciation. Il s'ensuit qu'en l'absence d'un mécanisme formel de repérage des fonctions grammaticales, le locuteur ne peut correctement associer à un mot quelconque l'interprétation "sujet de", "attribut de", "objet de", "agent de" ou encore "complément de" quelque chose d'autre. C'est comme si au Scrabble il suffisait de mettre les sept lettres les unes à la suite des autres pour faire un "mot", en l'occurence une phrase en novlangue, qui puisse "compter", c'est-à-dire qui puisse avoir du sens pour l'interlocuteur.

Ces deux critères sont à notre avis hautement significatifs de la grammaticalité potentielle d'un système linguistique. Nous voulons dire qu'ils en déterminent la vraisemblance scientifique. Dépourvu des qualités essentielles qui permettent à un locuteur de porter des jugements de grammaticalité sur ses propres productions linguistiques, le novlangue ne serait dans les faits qu'un amalgame informe de mots que nul ne serait capable de décoder. Cela fait virtuellement du novlangue une fiction scientifiquement insoutenable.

4. La langue et le pouvoir

Terminons cette évaluation de la fiction orwellienne de la langue en disant quelques mots de cette autre dimension de sa géniale invention, à savoir celle de la nature exacte du pouvoir de l'homme sur

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

la langue. Est-il concevable qu'une langue puisse un jour se faire "trafiquer" dans sa structure interne par quelque spécialiste à la solde d'un pouvoir quelconque ? Une telle hypothèse en définitive présente autant de crédibilité que celle qui consiste à envisager la manipulation génétique dans le cadre du déterminisme biologique et de l'idéologie qui peut le soustendre.

Trafiquer la langue est une expression commode mais abusive car au-delà de la langue, c'est la pensée qui est visée. Vouloir modeler les pratiques langagières les plus familières du sujet parlant, c'est vouloir atteindre l'instrument même de sa pensée. Or la langue est infiniment plus accessible à l'influence des forces extérieures que la pensée en raison de son caractère collectif. L'activité cérébrale au contraire est forcément individuelle. Il est certain que dans ce contexte, les entreprises de normalisation, d'aménagement et de planification linguistiques - au Québec, ex-loi 22, loi 101 actuelle, Office de la langue française, Commission de surveillance, Commission de toponymie, Conseil de la langue française, etc. - que les états modernes mettent en place de nos jours afin d'assurer la gestion d'un patrimoine culturel stratégique peuvent en effet apparaître comme des entreprises visant la manipulation et la modification du comportement verbal des masses parlantes et des sujets parlants.

Tel est le risque implicite de toute action de masse basée sur la notion de norme linguistique, celle de l'Océania étant définie par l'unilinguisme du novlangue tel que codifié dans la onzième édition de son dictionnaire. Mais ce risque se transforme en aliénation des masses parlantes dès lors qu'un État, par volonté politique unilatérale, s'érige en propriétaire de la norme au lieu de ne demeurer que le dépositaire de la langue.

D'un point de vue épistémologique, cette question ainsi posée a une incidence directe sur la controverse actuelle qu'illustre avec tant de passion scientifique ce qu'on appelle le débat tumultueux Chomsky-Piaget. L'enjeu se résume finalement à

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

ceci : est-il pensable que l'orchestration totalitaire du phénotype linguistique, c'est-à-dire l'ensemble des paramètres extérieurs qui conditionnent la mise au point de la parole par l'individu, parvienne à modifier la structure du génotype linguistique, c'est-à-dire l'ensemble des paramètres qui définissent la faculté de langage ?

La réponse n'est pas évidente et dépend du paradigme scientifique dans lequel on se situe. Pour le linguiste générationviste, une telle éventualité est exclue du futur linguistique possible du sujet parlant parce que le génotype transcende les conditions extérieures en raison même de sa spécificité. Autrement dit, pour changer la nature du sujet parlant, il faut modifier une partie de son équipement génétique. L'intervention extérieure ne concerne plus la langue mais la biologie. Il suffit que l'ambiance linguistique existe - sa seule existence prouvant sa nature de langue naturelle - pour que le génotype du sujet parlant s'exprime à travers un dialecte de locuteur accompli conformément aux paramètres de la grammaire universelle pour laquelle il est en quelque sorte pré-programmé. Il devient clair, dans ces conditions, que la pensée disposera toujours d'un instrument adapté à son expression. Et la langue assure du même coup à l'individu sa liberté fondamentale d'être pensant.

Mais pour le linguiste non générativiste, il se pourrait que le conditionnement linguistique des masses parlantes par un pouvoir quelconque, grâce à l'action convergente des puissants moyens d'intervention directe sur les énoncés qui sont accessibles aux locuteurs, puisse peu à peu modifier leur performance en matière de langage. Le phénotype exerçant une censure de plus en plus soutenue sur le génotype, les mécanismes bien connus d'adaptation, de régulation et de transfert s'enclencheraient irréversiblement jusqu'à ce que soit atteint un nouvel état d'équilibre stable entre génotype et phénotype linguistiques. Il s'ensuivrait une modification profonde de la grammaire universelle découlant de la nouvelle téléonomie de ses éléments constitutifs. Celle-ci deviendrait alors le produit

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

robotisé à partir duquel se construiraient, mentalement parlant, des humanoïdes sachant s'énoncer mais ne sachant plus penser.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

1984 :
Vivons-nous l'anticipation en temps réel ?

Serge Proulx

> "...Aujourd'hui, je ne vois pas qu'il existe un seul écrivain dont l'œuvre pourrait nous être d'un usage pratique plus urgent et plus immédiat." (Simon Leys, 1983, p.11).

Nous ne sommes que dans les premiers mois de 1984 et déjà nous voilà noyés dans une masse de commentaires et de colloques à propos de l'œuvre de Orwell. Tout se passe comme si chaque intellectuel, chaque critique, chaque journaliste cherchait à s'approprier une certaine lecture de 1984 soit à partir du contexte socio-historique dans lequel se trouvait Orwell au moment de l'écriture de son roman, soit à partir d'une comparaison entre la réalité fantasmée et la réalité actuelle à l'Est comme à l'Ouest. Et tous ces discours apparaissent plus ou moins contradictoires, plus ou moins complémentaires, chacun tentant de faire dire à l'œuvre ce qu'il veut bien, la récupérant par la droite ou par la gauche selon les humeurs politiques ou les idéologies d'appartenance...

Nous pouvons sans doute tirer une première conséquence de la présence de cette multiplicité de discours et de commentaires à partir du même texte : il s'agit certainement d'une œuvre romanesque et

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

politique importante pour le présent siècle - certains n'hésitent pas à parler de chef-d'œuvre - qui ne peut nous laisser indifférents au moment même où nous entrons précisément dans l'année 1984 en temps réel, pour utiliser une expression du langage informatique contemporain. L'intérêt actuel pour une relecture de ce texte de visionnaire écrit en 1948 vient certainement du fait que cette fable réussit à dénoncer efficacement une dimension fondamentale des régimes politiques qui caractérisent de nombreuses sociétés du XX^{e} siècle, à savoir la tendance au totalitarisme ou, dit autrement, la tendance de l'État moderne à contrôler la totalité de l'existence sociale des individus, des groupes et des sociétés.

Dans ce contexte polyphonique de commentaires et de critiques, je ne sais si je vais parvenir à vous transmettre quelque chose de vraiment original... Mon objectif est de réfléchir sur 1984 à partir de mon point de vue de chercheur concerné par le développement présent des systèmes et des technologies d'information et de communication. Il m'apparaît pertinent d'interroger les tendances sociales actuelles propres à l'ensemble des sociétés industrielles occidentales du point de vue de la thèse de Orwell. Les principaux points qui traverseront mon interrogation pourraient se formuler ainsi : dans les sociétés industrielles que nous connaissons, les moyens et les modes d'information et de communication participent-ils à la mise en place d'une vaste structure de contrôle social contribuant à accélérer les processus de marchandisation, de bureaucratisation et d'étatisation des rapports sociaux ? N'est-ce là qu'une vision pessimiste peut-être trop marquée par une paranoïa apocalyptique ? La micro-informatique et la télématique - ces nouveaux dieux des utopistes sociaux contemporains -, par ailleurs ignorées dans le texte de Orwell, peuvent-elles au contraire devenir la pierre angulaire de l'élaboration d'alternatives sociales valables qui feraient émerger la liberté dans l'univers de la surveillance sociale généralisée et viendraient ainsi contredire le sombre tableau de l'avenir dépeint par Orwell ?

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

Mais je voudrais d'abord réfléchir sur la signification de l'œuvre de Orwell dans le contexte socio-historique de sa première parution, en comparaison avec le contexte d'une relecture aujourd'hui. Ensuite, je tenterai de comparer la réalité anticipée par Orwell avec la réalité des systèmes actuels de communication et d'information.

1. L'intention de Orwell

Dans une lettre qu'il écrit à F.A. Henson le 16 juin 1949, George Orwell précise l'intention qu'il avait en écrivant 1984 :

> Mon roman n'est pas une attaque contre le socialisme ni contre le parti travailliste anglais (que je soutiens personnellement) ; il veut seulement montrer les perversions auxquelles une économie centralisée est exposée, et qui ont déjà été partiellement réalisées dans le communisme et le fascisme. Je ne crois pas que la forme de société que j'ai décrite arrivera nécessairement, mais je crois (tenant compte évidemment du fait que le livre est une satire) qu'un phénomène de ce type pourrait arriver. Je crois également que les idées totalitaires ont pris racine dans l'esprit des intellectuels un peu partout, et j'ai tâché de développer toutes les conséquences logiques de ces idées. La scène est située en Angleterre pour souligner le fait que les populations de langue anglaise ne sont pas meilleures que les autres et que, si on ne le combat pas, le totalitarisme peut triompher n'importe où. (note 1).

Le roman de Orwell ne se veut donc pas une prophétie mais bien plutôt un avertissement, une satire mordante et remplie d'humour qui est une mise en garde vis-à-vis d'une certaine vision du pouvoir susceptible de conduire à des perversions sociales cruelles. En ce sens, l'implantation du "socialisme

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

réel" dans les "démocraties populaires" du XX^{e} siècle aura donné raison à certaines des craintes de Orwell : que de libertés n'avons-nous pas bafouées depuis la révolution russe, au nom même de la liberté des peuples !

> La guerre c'est la paix. La liberté c'est l'esclavage. L'ignorance c'est la force. (1984,p.15).

En ce sens, on peut dire que l'œuvre de Orwell au moment de sa parution a été la source de nombreux malentendus : ainsi plusieurs de ses anciens camarades de gauche l'ont dénoncé violemment, ne comprenant pas que ce que Orwell attaquait, c'était le totalitarisme (qui "peut triompher n'importe où, s'il n'est pas combattu") et non pas le projet socialiste auquel il continuait de s'identifier. En même temps, l'oeuvre qui est un succès de librairie dès sa parution - aux États-Unis notamment, c'est le choix du "Book of the Month Club" -, est l'objet d'une récupération par la droite politique occidentale. Le livre lui-même devient un élément idéologique non négligeable de la propagande anti-communiste qui caractérise la guerre froide qui s'est instaurée entre les blocs d'Europe de l'Est et de l'Ouest. Rappelons-nous qu'au même moment à l'Est étaient instruits les procès des responsables communistes accusés d'être des agents des services secrets occidentaux (cf. Desanti, 1983).

Dans ce contexte de la première parution, ce qui semble retenir l'attention des. lecteurs ce sont les caricatures du monde totalitaire :

> (...) la solitude et la fragilité de l'individu apeuré, la surveillance constante de la vie publique ou privée par la police de la pensée et les télécrans placés dans chaque logement, l'uniformité et la grisaille de la vie quotidienne jointes à la qualité exécrable des produits de consommation, l'omniprésence du Parti et l'élimination des opposants réels ou virtuels. Ces images s'étaient si bien emparées des imaginations que des "portraits" de Big

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

Brother, ou des slogans tels que BIG BROTHER IS WATCHING YOU étaient affichés en Grande-Bretagne dans les cantines ouvrières. (Marienstras, 1983, p.70).

Selon Marienstras, observateur de la scène sociale en Grande-Bretagne dans les années ’50, ce que les lecteurs de cette époque semblent avoir négligé, c’est que 1984 était aussi l’histoire d’une rébellion - les rapports amoureux clandestins de Winston et Julia sont aussi la manifestation d’un acte de révolte politique -, rébellion qui s’avérera impossible dans cette structure totalitaire qui assure sa domination par la violence aussi bien physique que psychique (cf. Marienstras, 1983, p.71).

2. Relire 1984 en 1984

Aujourd’hui, tout autant qu’à notre arrivée au pouvoir, nous croyons ce que nous disons, nous disons ce que nous pensons, et nous avons le courage de l’appliquer. C’est pourquoi je suis convaincue que, pour la Grande-Bretagne au moins, George Orwell avait tort. (Margaret Thatcher, dans son message du Nouvel An 1984 aux militants du Parti Conservateur).

Je veux m’interroger maintenant sur ce que signifie une relecture du livre de Orwell en 1984. D’abord, il m’apparaît important de préciser tout de suite qu’il ne faudrait pas réifier l’année 1984 et faire de la description de la réalité présente de 1984 l’ultime critère d’évaluation de l’exactitude du texte de Orwell. Ce serait se méprendre complètement sur la nature de l’œuvre qui encore une fois, répétons-le, a valeur de satire ou de parodie et non de prophétie. D’ailleurs, c’est l’éditeur qui a imposé le titre 1984 (obtenu par l’inversion des chiffres 4 et 8 de l’année 1948, moment de parachèvement de l’œuvre) au volume de George Orwell qui pour sa part aurait préféré l’intituler Le dernier homme en Europe et aurait pu ainsi situer l’action

© 1986 – Presses de l’Université du Québec
Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d’adaptation réservés

de son roman pendant une année quelconque de ces décennies.

En d'autres mots, il ne faudrait pas que les aléas de la conception du titre de l'œuvre nous fassent perdre de vue l'intention profonde de l'auteur qui était d'attirer l'attention des lecteurs sur des tendances lourdes de l'évolution des sociétés occidentales, tendances conduisant à une mainmise toujours plus grande de l'Etat et du Parti sur l'existence privée et publique des citoyens et citoyennes, tendances coincidant aussi avec un accroissement de la bureaucratie et de la technocratisation de la structure des sociétés. En 1984, ce à quoi nous invite une relecture de Orwell, c'est une réflexion sur les tendances sociales actuelles de nos sociétés marquées par un accroissement constant des systèmes et des techniques de contrôle social qui pourraient remettre en cause certains droits chèrement acquis tout au long du processus de l'industrialisation, de même que certaines libertés individuelles et collectives. En même temps, il est essentiel d'insister sur le fait qu'il ne s'agit pas de réduire la réflexion de Orwell à une sorte de capitulation devant les forces du mal totalitaire et de la tyrannie de l'État :

> (Orwell) a été utilisé aux fins de notre "désanimation". Il a servi à nous engager sur une mauvaise route, la route de l'impasse, du blocage, de l'immobilisation. En effet il a mis l'accent sur la contrainte, il en rajoute, chaîne sur chaîne, espionnage sur espionnage, épouvante sur épouvante. Conclusion : décidément, il n'y a rien à faire. Chacun se tait et se terre dans son trou. Si fâcheux que cela soit, ce ne serait que demi-mal si la perspective dite d'Orwell n'avait abouti qu'à nous immobiliser. Mais elle a fait bien pire. Elle nous a caché un danger bien plus grand. Il y a beaucoup plus grave que la contrainte, il y a l'abrutissement. Le crime, ce n'est pas seulement de passer des chaînes, ce n'est même pas seulement de tromper... Le crime c'est d'ôter l'envie, d'ôter la curiosité, c'est d'ôter la

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

volonté. Et voilà la dégradation dont souffre l'humanité. (Casamayor, 1983, pp.49-50).

Il ne faut jamais oublier la faculté d'invention, l'initiative, la soif et la capacité de liberté qui traversent les êtres humains même dans les structures totalitaires apparemment les plus fermées. Comme le dit Casamayor : "(...) ne laissons pas user d'Orwell pour notre perdition". Les êtres humains ne se laisseront jamais réduire à n'être que de simples numéros, que de simples robots... le besoin de liberté n'est-il pas une caractéristique propre de l'humanité ? (note 2).

3. Les communications au service du Pouvoir : vivons-nous l'anticipation en temps réel ?

Compte tenu des réserves déjà formulées, comparons donc maintenant l'univers des communications imaginé par Orwell avec la réalité des systèmes de communication dans les sociétés d'aujourd'hui. Pour les fins de cette comparaison, j'ai choisi de retenir les aspects suivants qui constituent selon moi les dimensions principales par lesquelles, dans le contexte de la thèse orwellienne, les systèmes de communication agissent sur la structure sociale : la généralisation de la surveillance sociale, l'information comme instrument au service du Pouvoir et la perte de la mémoire collective.

3.1 Une société de la surveillance généralisée ?

L'univers dystopique de Orwell nous met en présence d'un régime politique où la peur est devenue la mécanique principale du pouvoir. Or cette peur est induite au moyen d'un subtil et efficace système de surveillance qui agit à au moins deux niveaux : il y a d'abord le système électronique des "télécrans" qui permet une surveillance de tous les instants dans tous les domiciles, les lieux publics, les lieux de travail, etc. ; puis il y a le niveau le

© 1986 – Presses de l'Université du Québec
Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

plus subtil qui consiste en l'intériorisation de l'idéologie de la surveillance par les citoyens, chacun devenant un agent de police potentiel pouvant dénoncer n'importe lequel de ses voisins, ce qui introduit le soupçon généralisé entre tous et chacun : à la limite, on pourra même être dénoncé par ses propres enfants.

Or qu'en-est-il au juste de la présence de ces processus de surveillance et de contrôle social dans la réalité quotidienne d'aujourd'hui ? Nous laisserons de côté, pour les fins de notre description, la réalité des pays du monde socialiste puisque nous n'avons pas accès à de l'information fiable les concernant. Parlons du monde des "démocraties libérales". Ce qu'il faut constater d'abord, c'est que Orwell n'avait pas intégré dans sa vision d'avenir la formidable mutation socio-technique qui sera provoquée par des découvertes décisives du côté de la micro-électronique. Mentionnons notamment le remplacement des lampes à tubes par les transistors en 1958, la découverte des circuits intégrés en 1964 et des micro-processeurs en 1971, les percées depuis 1977 du côté de l'intégration des circuits à très grande échelle , etc.. Ces découvertes scientifiques sont à la base d'une miniaturisation des composantes électroniques d'une quantité incroyable d'appareils informationnels et électroniques, les ordinateurs et les micro-ordinateurs n'étant pas les moindres.

Cette "révolution" du côté de l'électronique s'est combinée à une autre "révolution technique", celle-là du côté des moyens électroniques de transmission de l'information : expansion décisive des technologies de radiodiffusion, de câblodistribution, de satellites de communication, et maintenant de fibres optiques. Sans compter bien sûr les développements fulgurants de l'informatique et maintenant de la micro-informatique, autant dans les domaines de la quincaillerie (hardware) que des logiciels et des langages informatiques. Le dernier développement majeur de ces révolutions socio-techniques en chaîne s'appelle télématique, à savoir le nouveau domaine socio-technique constitué par la combinaison synergétique du secteur de l'informati-

© 1986 – Presses de l'Université du Québec
Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

que et de celui des télécommunications grâce notamment aux possibilités de la digitalisation universelle des signaux.

Ces révolutions socio-techniques, stimulées notamment par la demande militaire pour des techniques sophistiquées d'espionnage, ont constitué l'infrastructure d'une panoplie incroyable d'inventions destinées à supporter des stratégies de surveillance électronique qui dépassent de très loin la fiction orwellienne. Déjà au lendemain du Watergate, une commission sénatoriale américaine concluait : "Aucun Américain ne pourrait exprimer sa complète liberté, si le gouvernement décidait d'utiliser toutes ses ressources de surveillance et d'écoute électroniques." (note 3). Voici donc quelques exemples de la technologie actuelle (note 4) :

a) À partir d'un satellite de surveillance, on peut lire les numéros d'une plaque d'immatriculation d'une automobile ;

b) Des caméras électroniques facilement camouflées peuvent observer et enregistrer audio-visuellement les faits et gestes des individus ;

c) Toute conversation téléphonique peut faire l'objet d'une efficace écoute électronique ;

d) À l'aide d'un microphone parabolique, on peut capter une conversation dans une chambre d'hôtel située à plus de cent kilomètres de distance, par les vibrations de la voix sur les fenêtres ;

e) Une firme japonaise a inventé une caméra de cent dix grammes qui produit elle-même sa lumière grâce à une lampe infra-rouge ;

f) Une firme américaine a mis au point un microphone de la grosseur d'une pièce de vingt-cinq cents qui transmet sur une distance considérable des conversations privilégiées ;

g) La mise au point par la firme I.B.M. du "badge magnétique individuel" combinée à l'installation de

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

contrôles d'accès reliés à des ordinateurs dans certaines usines et certains bureaux rendent possible le fait d'avoir une connaissance exacte des allées et venues de chacun dans l'ensemble de l'entreprise, quelle que soit sa taille. I.B.M.-France a installé ce système dans ses propres établissements, autant par souci de sécurité que pour convaincre sa clientèle de l'adopter. Et comble du raffinement, "certains lecteurs peuvent même confisquer les badges douteux en les avalant, déclencher simultanément des caméras plus une alarme sonore avec blocage automatique des accès (...)" (note 5).

Cette liste pourrait encore largement s'allonger... Elle paraît déjà suffisamment longue pour nous montrer que nos "démocraties libérales" possèdent amplement les instruments techniques pour implanter "par en haut" la société de surveillance électronique généralisée, système qui à la limite pourrait faire l'économie de l'intériorisation subjective de la surveillance tant la technologie est sophistiquée et potentiellement omniprésente ! C'est Seymour Papert qui déclarait récemment que l'infrastructure technique du monde prophétisé par Orwell était en place et qu'il n'y manquerait qu'une volonté politique pour que se réalise le cauchemar imaginé (note 6). Je pense que ce constat doit renforcer notre conviction qu'il est nécessaire de rester vigilants devant les dangers d'atteinte à nos libertés que pourrait représenter l'implantation de tels systèmes (en particulier dans un contexte où certains de nos dirigeants "démocratiques" se diraient "forcés" par le contexte géo-politique de devenir plus "énergiques" du côté de la surveillance socio-politique, au nom de la "raison d'État !")

3.2 L'information au service du Pouvoir

Que ce soit par le système des télécrans qui contrôlent la vie de chacun, ou par la manière truquée dont les événements sociaux, économiques et politiques seront rapportés par la télévision, ou encore par l'importance qu'il attache aux activités de propagande gouvernementale, on voit que Orwell ne

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

minimisait pas le rôle stratégique décisif que joue l'information pour maintenir et renforcer le Pouvoir en place. Encore une fois, ce que l'on peut dire à propos de la réalité d'aujourd'hui, c'est que les nouvelles technologies d'information et de communication pourraient faire en sorte que la réalité dépasse la fiction de Orwell !

En décembre 1983, l'Institut Gallup a fait enquête sur les craintes et les mauvais présages énoncés par Orwell (note 7). Les réponses des Canadiens furent surprenantes :

a) Devant la proposition : "La vie privée n'existe pas réellement, car le gouvernement peut savoir tout ce qu'il désire sur les citoyens", 68% de répondants ont répondu que cette proposition était déjà devenue réalité, et 11% ont répondu qu'il était très probable qu'elle le devienne au Canada ;

b) Devant la proposition : "Le gouvernement émet de faux rapports et de fausses statistiques pour dissimuler de mauvaises nouvelles sur l'économie et la qualité de la vie", 53% des répondants ont répondu que cette proposition était déjà devenue réalité, et 17% ont répondu qu'il était très probable qu'elle le devienne au Canada.

Le moins que l'on puisse dire, c'est que l'image du Canada comme pays tout à fait libre et géré démocratiquement, image culturelle pourtant répandue internationalement, en prend ici pour son rhume... Les Canadiens, majoritairement, auraient ainsi acquis la conviction que non seulement leurs gouvernements possèdent la capacité d'obtenir les renseignements qu'ils désirent sur chacun des citoyens, mais que simultanément ils rusent et faussent l'information qu'ils diffusent à ces mêmes citoyens !

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

C’est un fait que les gouvernements ont mis en place de formidables systèmes informatisés de cueillette, de traitement et de stockage de renseignements personnels concernant les citoyens et les citoyennes. Prenons l’exemple du gouvernement du Québec. Il dispose d’au moins sept complexes d’ordinateurs compatibles (deux sont au Ministère de l’Éducation ; les Ministères de la Justice, du Revenu, du Travail et des Communications en possèdent chacun un ; enfin, le Service de la Police en possède également un). Pensons seulement que l’ordinateur du Ministère du Revenu traite chaque année les renseignements contenus dans plus de trois millions et demi de déclarations d’impôts de particuliers ! En ce qui concerne la croissance des équipements informatiques au Gouvernement du Québec, un rapport récent constate que la capacité d’emmagasinage sur disques s’est accrue de 410,05% de 1976-77 à 1981-82. Quant à la puissance de traitement des ordinateurs, elle aurait fait un bond de 164,7% ! (note 8).

La mise en place de cette infrastructure informationnelle gigantesque et en croissance rapide pose une foule de problèmes d’ordre sociologique et éthique notamment. Ce phénomène d’informatisation des appareils d’État ne peut que contribuer à un renforcement de la centralisation du pouvoir en même temps qu’à un émiettement du pouvoir personnel des individus rendu chaque jour plus vulnérable devant les possibilités de divulgation incontrôlée de ces renseignements personnels et la possibilité que ces renseignements contiennent des informations erronées difficiles à corriger. Et que dire des banques de données personnelles confidentielles gérées par des entreprises privées (dont les ordinateurs centraux sont parfois en dehors du pays) et qui ne sont soumises à aucune loi assurant la protection des consommateurs ! En ce sens, on ne peut ignorer le fait que l’informatisation de la société représente une menace importante à l’intégrité de notre vie privée :

> La vie privée n’est pas simplement une petite quantité d’informations que d’autres ont sur nous ; c’est plutôt l’étendue du contrôle que

© 1986 – Presses de l’Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d’adaptation réservés

nous avons sur ces informations à notre sujet qui constitue la dimension réelle de la vie privée. (note 9).

Il ne s'agit pas de nier le fait que le phénomène de collecte des renseignements personnels concernant les individus existait bien avant l'arrivée de l'ordinateur. Ce qu'il faut constater, c'est que ces nouveaux moyens techniques amplifient les possibilités d'emmagasinage et de traitement croisé des informations concernant un même individu (note 10). Il y a ainsi possibilité de production d'une information "émergente", nouvelle, parfois même inconnue de l'individu lui-même. Ainsi, des croisements informatiques concernant les achats faits au moyen des cartes de crédit (et bientôt par le biais des téléviseurs branchés sur des réseaux de télé-achats) peuvent permettre de saisir les patterns de consommation de l'individu, ce qui peut devenir une information monnayable par une firme spécialisée sur le marché de la publicité (de la même manière que certaines firmes spécialisées vendent des "listes d'envoi" d'abonnés obtenues auprès d'éditeurs de magazines, à d'autres entreprises intéressées par les caractéristiques de ces clients potentiels). Et tout cela, à l'insu de l'individu concerné !

3.3 Vers des trous de mémoire collective ?

Abordons maintenant la question de la manipulation des informations transmises aux citoyens. Je n'oserais pas croire, comme la majorité des Canadiens, que nos gouvernements faussent sciemment les statistiques à la manière de Big Brother qui ordonne d'effacer ou de corriger les prévisions qu'il a pu faire et qui se sont avérées fausses par la suite ! Ce que l'on peut dire toutefois c'est que nos gouvernements sont maintenant très conscients de l'importance de l'image qu'ils projettent auprès des citoyens au point qu'une partie de plus en plus énorme des budgets gouvernementaux est consacrée à des honoraires d'agences de publicité et à l'achat

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

d'espace et de temps dans les médias pour convaincre les individus que le gouvernement a raison d'agir comme il le fait. Rappelons, à titre d'exemple, que le gouvernement canadien a dépensé $ 225,4 millions en publicité en 1981-82, ce qui représente plus du double du budget consacré à ce poste deux ans auparavant (note 11).

Un publicitaire québécois a qualifié ce marketing des idées gouvernementales de "publicité sociétale" (Bouchard, 1981). Encore une fois, ce phénomène pose une interrogation de nature éthique : dans quelle mesure peut-on utiliser les fonds publics avec autant de largesse pour convaincre les citoyens et futurs électeurs de la justesse des actions gouvernementales qui sont posées de toute manière et qui coûtent déjà beaucoup d'argent aux contribuables ? Il s'agit en l'occurence d'une intervention gouvernementale cherchant à modifier nos manières de penser et cette "publicité sociétale" ne constitue-t-elle pas simplement la forme moderne et sophistiquée de la propagande ? Ici les publicitaires ne cherchent plus à vendre des produits mais de l'idéologie...

L'une des dimensions capitales de l'œuvre de Orwell concerne la mémoire individuelle et collective : castrée chez l'individu, elle est "remodelée" systématiquement au niveau collectif. Ainsi l'on pourra effacer toutes les traces d'individus, de mots et d'informations devenues indésirables. Le travail quotidien de Winston ne consiste-t-il pas précisément à "réécrire" les archives de l'histoire ? Je ne donnerai ici qu'un exemple de la réalité soviétique pour montrer combien Orwell avait vu juste :

> Lorsque Laurent Béria, le grand patron de Rioumine et Ignatiev, est exécuté à son tour en juin 1953, ce n'est pas sa disparition qui confond, c'est l'ordre adressé à tous les souscripteurs de la Grande Encyclopédie soviétique de découper l'article qui lui était consacré, de le renvoyer aux autorités, et de coller à la place la description de la mer de Behring. (Poliakov, 1983, p.51).

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

Devant cet exemple, le philosophe Alain Finkielkraut ajoutera ironiquement qu'il n'a qu'un reproche à faire à Orwell, c'est d'avoir situé sa vision en 1984 alors que :

> Dès les années cinquante, une moitié de l'Europe vivait sous ce régime de despotisme temporel. Au traditionnel droit de vie et de mort du pouvoir souverain, le pouvoir totalitaire ajoutait un nouveau privilège : il concédait ou retranchait à qui il voulait, et quand il le voulait, le droit d'avoir été. (Finkielkraut, 1983, p.VI).

Un coup d'œil sur la réalité d'aujourd'hui dans les pays occidentaux nous permettra certaines réflexions concernant la problématique de la manipulation de la mémoire collective historique.

D'une part, les technologies informationnelles et électroniques ont imposé une transformation capitale dans la nature des supports matériels qui conservent les traces de notre histoire écrite, visualisée et parlée. La bande magnétique est devenue un support fondamental de notre mémoire individuelle et collective, qu'il s'agisse d'informations écrites, sonores, visuelles, informatiques, etc.. Le support magnétique est en voie de devenir le support universel de notre mémoire culturelle. Cela pose un problème très sérieux de vulnérabilité des informations concernant la mémoire de notre histoire. En plus des dangers de pertes d'informations liées soit à des erreurs humaines, soit à la proximité du matériel avec des champs de forces magnétiques, ou soit à des pannes électriques, il existe en effet un danger de manipulation insidieuse de ces informations techniquement faciles à effacer (qu'on pense à l'affaire des bandes du Watergate !). Il y a aussi la vulnérabilité ultime et spectaculaire liée aux conséquences d'une mini-explosion atomique qui pourrait rendre inutilisable tout ce qui est contenu sur les supports magnétiques dans une portion du globe.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

D’autre part, à l’occasion de la Deuxième Guerre Mondiale, les services d’espionnage des grandes puissances, en particulier ceux de la Grande-Bretagne et de l’Allemagne, ont mis au point des techniques sophistiquées de manipulation de l’opinion publique destinées à servir des finalités plus proprement militaires et que l’on désigne par la notion de désinformation :

> Le travail des services de renseignements comporte deux volets : obtenir des informations sur l’ennemi (espionnage) et empêcher l’ennemi d’obtenir des informations (contre-espionnage). Il en existe aussi un troisième : fournir à l’ennemi de fausses informations. Cette dernière fonction, parce que la considération fondamentale demeure : "Que pense-t-il que je pense qu’il pense ?", appartient au registre de l’interdépendance ; sauf qu’il s’agit dans ce cas de faire penser à l’autre une chose fausse, de lui fournir une "fausse réalité" et de prendre bien soin qu’il ne s’aperçoive de son erreur que lorsqu’il sera trop tard. On renverse ainsi les règles normales de la communication en faisant de la désinformation le but ultime. (Watzlawick, 1978, p.119).

> Tout l’art de la guerre est fondé sur la duperie. (Sun Tzu) (note 12).

La désinformation consiste de nos jours en "l’utilisation des techniques de l’information, notamment de l’information de masse, pour induire en erreur, cacher ou travestir les faits" (note 13). Employées à l’origine pour manipuler les services d’espionnage de l’ennemi, c’est surtout à partir du temps de la présence militaire américaine au Vietnam (et d’un fort mouvement de contestation politique de cette présence au sein même des médias américains) que les services de renseignements, et en particulier les services soviétiques, ont compris qu’ils pouvaient élargir ces techniques à l’ensemble des mass médias et agir ainsi directement sur la conscience de l’opinion publique américaine (note 14).

© 1986 – Presses de l’Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d’adaptation réservés

Les américains ont utilisé de leur coté ces techniques en particulier en Amérique Latine pour agir sur l'opinion publique de là-bas trop facilement "anti-Yankee".

L'utilisation de ces techniques pour manipuler l'opinion publique par les mass médias risque d'accroître un sentiment d'irréalité dans les diverses couches des populations occidentales pour tout ce qui concerne les conditions d'existence des populations étrangères, et à la limite, pour ce qui concerne leurs propres conditions d'existence. Cela viendrait amplifier une tendance qui existe déjà à l'état latent et qui est favorisée par la manière dont la télévision occidentale a développé sa forme et ses contenus, ainsi que par la manière dont les gens ont développé certaines habitudes d'écoute.

Ainsi la réalité des "nouvelles" télévisées se fusionne dans le grand tout d'un spectacle audio-visuel non-stop, des enfants prolongent et miment les actions violentes qu'ils ont vues à la télévision, la guerre "réelle" entre super-puissances devient un jeu de simulations informationnelles qui se mêle à des combats télévisés entre soldats du Tiers-Monde. De la même manière qu'à la lecture de Orwell, on peut se mettre à douter de la "réalité" de Big Brother (ne serait-il pas qu'une immense simulation-médias ?), tout se passant comme si les médias de masse aujourd'hui nous entraînaient dans un vaste mouvement de fusion/confusion entre la réalité et l'imaginaire... et où le pluralisme des messages contradictoires diffusés en mosaïque se substituait lentement mais sûrement à notre conviction qu'il existerait quelque chose comme l'idée de vérité...

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

1984 :
De la science fiction à l'histoire

Michel Guay

La lecture de nombreux articles parus dernièrement sur George Orwell et son fameux roman 1984 m'a permis de constater la nature encore très polémique des réactions au sujet de l'auteur et de son œuvre. Les opinions sont généralement très tranchées quoique souvent complémentaires : d'une part il y a ceux pour qui 1984 et son train de "prédictions noires" sont arrivés et constituent une partie de notre quotidien ; d'autre part se trouvent ceux qui soupirent de soulagement et qui s'empressent de souligner les "erreurs" du romancier et de démontrer comment nous l'avons échappé belle !

Pour ma part, je n'ai aucunement l'intention de procéder à une relecture du roman pour tenter de trouver une quelconque solution à ce débat. Encore moins sera-t-il question de bilan en pourcentage sur la justesse des "prédictions" de Orwell sur le plan socio-politique ou même technologique, quoique l'étude ait déjà été faite : "un chercheur scientifique du nom de David Goodman a recensé 137 prédictions dans le livre : 80 d'entre elles se sont réalisées." (La Presse Plus, 31 déc. 1983, p.6).

Du point de vue de l'historien d'aujourd'hui, le roman de George Orwell dépasse largement le cadre restrictif d'un bilan d'histoire prospective ou de science-fiction politique. En fait, la date de 1984 n'a véritablement qu'une valeur idéologique, voire

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

même symbolique. Dans les pays occidentaux, les progressistes et les diverses gauches se sont continuellement référés à 1984 comme roman illustrant le phénomène de la fascisation des structures de leurs sociétés sous une forme ou sous une autre (du contrôle de l'information et des personnes jusqu'à la Guerre Permanente comme partie intégrante du système économique et quasi mode de vie). Mais en même temps, cette date de 1984 s'est imposée hors du roman lui-même comme moment historique précis, ultime, sorte de date limite pour enrayer "le Mal". Les nombreuses manifestations relatives à Orwell et à son roman se déroulant cette année en sont une illustration non équivoque.

Par contre, les problèmes que soulève l'œuvre de l'auteur se posent avec acuité depuis le jour de la parution à la fois de La ferme des animaux et de 1984. Parmi les nombreux thèmes que Orwell évoque dans sa peinture impressionniste d'une société totalitaire, j'ai retenu l'élément suivant qui me paraît central : ces deux romans se présentent comme une sorte de plaidoyer pour l'accessibilité à une information juste, à la vérité historique, au recul critique, comparatif et analytique du passé, moyen essentiel pour empêcher, selon Orwell, la manipulation des cerveaux.

Pour moi aujourd'hui, le problème demeure entier. Au début du roman, Winston Smith, le héros de 1984, parle du rôle du Parti dans le cadre de l'information : "Celui qui a le contrôle du passé, disait le slogan du Parti, a le contrôle du futur. Celui qui a le contrôle du présent a le contrôle du passé" (p.54). La boucle est donc bouclée : le contrôle absolu du présent rend possible la mainmise sur le passé et permet ainsi de le transformer en valet servile du présent. Dans ce contexte, le futur devient à son tour une simple marionnette, sans imagination ni espoir. Nous verrons comment cette question nous confronte brutalement au rôle social et politique de l'historien et de tous ceux qui oeuvrent dans le champ historique.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

1. Le monde de Orwell

Il importe de souligner immédiatement que le monde imaginé par Orwell n'est pas le produit d'une simple gymnastique de l'esprit - recherche gratuite sur un futur possible - élaborée à partir des données technologiques à la mode à son époque. Ce type de démarche occupe une place trop importante quantitativement dans la science-fiction en général et encourage trop facilement la fuite en avant. Pour ne citer qu'un exemple, tout le discours actuel sur l'informatique à la portée de tous, cette microinformatique, nouvelle divinité miracle qui soigne tout, élimine toutes les angoisses, éduque nos enfants, façonne nos loisirs, relance même, dit-on, les économies en perdition, bref tout ce brassage autour de ce veau d'or électronique me laisse à tout le moins perplexe. Et ce n'est pas ÇA la démarche de Orwell !

Quelques mois après la parution de 1984, Orwell a dû intervenir publiquement afin de clarifier les intentions de son roman. La droite politique anglaise s'en était emparée et l'utilisait comme une arme contre le progressisme. Il écrivait alors cette note :

> My recent novel is NOT intended as an attack on Socialism or on the British Labor Party (of which I am a supporter) but as a show up of the perversions to *which* a centralized economy is liable and which have already been partially realized in Communism and Fascism. I do not believe that the kind of society I describe necessarily WILL arrive, but I believe (allowing of course for the fact that the book is a satire) that something resembling it COULD arrive. (TIME, Nov.28 1983, p.48b).

Or cette satire repose sur le vécu de Orwell, entre autres sur ce que l'on peut considérer comme étant la "Trahison de Barcelone". Du jour au lendemain, alors qu'il luttait en Espagne contre le

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

franquisme aux côtés des communistes, les ouvriers de Barcelone devinrent suspects aux yeux du parti communiste de Madrid et également aux yeux de Moscou. Orwell et les camarades auprès de qui il avait combattu le fascisme devinrent "par décret" des ennemis du parti et accusés de "fascistes" au même titre que Franco et ses suppôts. Pour échapper aux purges, Orwell qui avait été blessé dans les combats dut se cacher et sortir clandestinement du pays.

Il n'est donc pas surprenant que les deux romans sociologico-historiques de Orwell, à savoir La ferme des animaux et 1984 constituent la vision politique du moment historique de Orwell et du futur immédiat dans la mesure où ses points de référence se retrouvent dans un monde naissant, en pleine mutation, suite à la Seconde Guerre Mondiale et au partage du Monde entre les Super-Grands.

Ainsi, le projet de Orwell est de fournir une sorte de critique de toutes les formes de totalitarisme qui réduisent les hommes à l'état de pantins et de machines, que cela soit au service d'un parti politique, d'un État, d'une entreprise, etc.. Après avoir connu les multiples raffinements des appareils idéologiques de l'époque de l'hitlérisme et du stalinisme, il n'est donc pas étonnant que la méthode de la manipulation des cerveaux occupe une place privilégiée dans l'univers de Orwell.

Mon interprétation des deux romans de Orwell - La ferme des animaux servant d'ailleurs de prologue à 1984 se ramène à ces quelques lignes : toute révolution sociale paraît impossible sinon illusoire parce que récupérée par et au profit de ceux qui se donnent le rôle d'avant-garde, de penseurs, de planificateurs, de représentants éclairés... De plus, la menace totalitaire est constante dans toutes les sociétés modernes. Pleinement réalisée, c'est la mort de l'homme ou sa mutation en un rouage programmé du pouvoir, comme dans 1984. Orwell n'a pas "inventé" l'informatique dans son roman, cela n'était pas nécessaire ; c'est l'homme lui-même qui est la machine.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

Il s'agit donc d'identifier à partir de l'œuvre de Orwell, le ou les processus qui mènent à ce résultat. C'est ce que nous allons tenter de découvrir en isolant ce qui, chez l'auteur de 1984, représente le moyen privilégié pour assurer la manipulation des cerveaux.

2. L'abolition de l'histoire

C'est dans le chapitre IX de la seconde partie du roman que Orwell semble nous révéler la facette principale de cette manipulation des cerveaux :

La mutabilité du passé est le principe de base de l'Angsoc. Les événements passés, prétend-on, n'ont pas d'existence objective et ne survivent que par les documents et la mémoire des hommes. Mais comme le Parti a le contrôle complet de tous les documents et de l'esprit de ses membres, il s'ensuit que le passé est ce que le Parti veut qu'il soit. (pp.302-3).

Le message est sans équivoque : 1'Angsoc constitue une société où l'Histoire, comme objet et comme discipline scientifique, est abolie. Pour bien saisir l'ampleur et la complexité de ce phénomène, j'ai divisé la présente partie du texte en trois sections à partir des points suivants : POURQUOI, COMMENT et CONSÉQUENCES.

POURQUOI ? À l'analyse, nous constatons l'existence de deux raisons fondamentales pour expliquer cette politique du Parti contre l'Histoire. D'abord, l'absence d'Histoire (au sens propre du terme) élimine carrément tout point de comparaison possible avec le vécu présent. "Le membre du Parti, comme le prolétaire, tolère les conditions présentes en partie parce qu'il n'y a pas de terme de comparaison." (p.302). Nous verrons plus loin comment cette opération est réalisée. La seconde raison, c'est "sauvegarder l'infaillibilité" du Parti et des dirigeants (p.302). Ici, le machiavélisme politique

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

est élevé au niveau d'un art, j'ajouterais d'un raffinement dont il ne faut pas sous-estimer l'efficacité. Orwell résume bien la situation lorsqu'il écrit : "Mais comme en réalité, Big Brother n'est pas omnipotent, et que le Parti n'est pas infaillible, une inlassable flexibilité des faits est à chaque instant nécessaire." (p.301). En termes précis, cela veut dire : faire parler le passé en conformité avec le présent et ainsi permettre à Big Brother de toujours avoir raison ! Nous reviendrons sur les multiples applications.

COMMENT ? L'ensemble de l'opération se réalise à deux niveaux distincts quoique ultimement très complémentaires : d'une part au sein de l'État, et d'autre part directement sur les personnes. L'essentiel du travail technique relatif au "processing" de l'Histoire relève du Ministère de la Vérité. C'est d'ailleurs dans l'une de ses sections, plus spécifiquement le Commissariat aux Archives, que Winston Smith travaille ; il doit entre autres "ajuster" les journaux aux données du présent.

Un premier exemple va immédiatement illustrer le sens et la nature des manipulations qui sont opérées :

> Le TIMES du 19 décembre avait publié les prévisions officielles pour la production de différentes sortes de marchandises de consommation au cours du quatrième trimestre 1983 qui était en même temps le sixième trimestre du neuvième plan triennal. Le journal du jour publiait un état de la production réelle. Il en ressortait que les prévisions avaient été, dans tous les cas, grossièrement erronées. Le travail de Winston était de rectifier les chiffres primitifs pour les faire concorder avec les derniers parus. (p.61).

Comme nous pouvons le constater, ce n'est pas que l'Histoire qui soit abolie, mais également le passé. Ce dernier est tout simplement refait, réécrit au

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

présent. "Jour par jour, écrit Orwell, et presque minute par minute, le passé était mis à jour." (p.62). Tous les documents, des journaux aux livres, en passant par les films, les bandes sonores... subissaient le même sort. Au bout de l'opération "rectification", nous trouvons "le trou de mémoire", cet appareil qui servait à la destruction des vieux documents, i.e. ceux qui n'avaient plus leur place dans le passé et qui étaient considérés comme des erreurs à effacer : en fait, ils ne concordaient plus avec le présent.

Une autre méthode courante au sein du Commissariat aux Archives était la fabrication de personnages historiques. Le cas que j'ai tiré du roman est loin d'être un exemple unique. Pour l'une de ses opérations de propagande, Big Brother avait besoin d'un soldat exemplaire, d'un militaire d'humble origine mais possédant toutes les qualités requises permettant de faire de lui une sorte de héros national (entre autres il ne fumait pas, ne buvait pas, était célibataire et passait ses loisirs au gymnase...). D'un coup de baguette, Winston créa le personnage de Ogilvy. Il lui inventa un passé sur mesure, truqua des photos pour qu'il soit de chair et d'os, composa même le discours qu'avait prononcé Big Brother en son honneur. La dernière phrase de Orwell sur cet événement est terrible de signification : "Le camarade Ogilvy, qui n'avait jamais existé dans le présent existait maintenant dans le passé, et quand la falsification serait oubliée, son existence aurait autant d'authenticité, autant d'évidence que celle de Charlemagne ou de Jules César." (p.73).

Il y a un autre secteur important où s'exerce le contrôle de l'État sur le passé : c'est dans le cadre de la disparition organisée des faits et des personnes. Orwell fait état dans 1984 de procès politiques (au sujet desquels nous sommes, hélas, plus que familiers) où les gens sont arrêtés pour diverses raisons puis disparaissent corps et biens, sans laisser de trace : c'est la non-personne, le non-être (p.69). Comme le souligne Orwell, "c'était arrivé simplement parce que les épurations et les vaporisa-

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

tions font nécessairement partie du mécanisme de l'État." (p.70). Les effets politiques sont incalculables : "Que le Parti puisse étendre le bras vers le passé et dire d'un événement : CELA NE FUT JAMAIS, c'était bien plus terrifiant que la simple torture ou que la mort." (p.54). La manipulation du passé allait jusqu'à la falsification des faits et gestes attribués à telle ou telle personnalité afin de jeter le discrédit sur elle. Le mensonge politique érigé en mode de gouvernement, dans un contexte où l'État contrôle tous les moyens de communication, fournit une autre façon de construire un passé à la mesure des nécessités du présent immédiat. De toute façon, si besoin il y a, une réécriture est toujours possible (p.87, sur la bataille de la production).

Ultimement, le Parti accapare l'Histoire et en vient à se présenter comme l'âme et le moteur de tout le processus historique. C'est à toutes fins pratiques la dépersonnalisation du passé ! Dans le roman, il s'agit d'un lent travail qui mène le Parti a s'approprier tout le processus technologique (industrialisation, moyens de transport, etc.) même si certaines de ces inventions remontaient à une époque d'avant la Révolution ! Je ne peux passer sous silence une dernière technique utilisée par le Parti et dont le but est de réduire les capacités de réflexion : il s'agit de la destruction des mots (les synonymes et les antonymes, par exemple) et de tout ce qui sert à nuancer la pensée. C'est dans ce cadre que se développe en Angsoc, une nouvelle langue, le novlangue "qui est la seule langue dont le vocabulaire diminue chaque année". (p.79).

Disons maintenant quelques mots sur les principales CONSÉQUENCES de ces multiples facettes de la manipulation du passé. L'effet premier qui se dégage de l'univers du roman est l'absence totale de sens critique à quelque niveau que ce soit de la société. Les falsifications sont généralisées et considérées comme LA vérité. On peut arriver à faire croire n'importe quoi à n'importe qui, car en changeant continuellement d'idée, il n'y a plus de consistance dans la connaissance. Les gens en viennent tout simplement à se désintéresser de toute question

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

politique ou personnelle. Finalement, c'est le règne de l'inconscience pour lequel 1984 nous fournit un bon exemple. Il s'agit cette fois de Julia, l'amie puis la maîtresse de Winston, qui ne sait plus avec quel ennemi son pays est en guerre. "Qui s'en soucie ? dit-elle avec impatience. C'est toujours une sale guerre après une autre et on sait que, de toute façon, les nouvelles sont toujours fausses." (p.220). Orwell résume bien la situation qui prévaut dans le pays lorsqu'il dit : "La suprême orthodoxie était l'inconscience" (p.84).

Ainsi, l'histoire récente est systématiquement effacée : comme le montre le roman, "au-delà des dernières années '50, tout se décolorait. Lorsque quelqu'un n'a pas de points de repère extérieurs à quoi se référer, le tracé même de sa propre vie perd de sa netteté." (p.51). Cette "perte organisée de mémoire" se manifeste de diverses façons et Winston en arrive même à ne plus se souvenir de la date exacte : il a découvert du papier et de l'encre et il veut écrire quelque chose. Il commence en jetant sur le papier "4 mars 1984", mais en fait il est loin d'être rassuré : "Par les temps qui couraient, écrit Orwell, il n'était possible de fixer une date qu'à un ou deux ans près." (p.19). La date, au fond, n'a ici qu'une valeur symbolique : celle de rappeler que Winston et les autres vivent à toutes fins pratiques en dehors du temps réel, ce dernier étant l'apanage seul de Big Brother. "Te rends-tu compte, demande Winston à Julia, que le passé a été aboli jusqu'à hier ?" (p.221).

Dans la vie quotidienne, ce phénomène entraînait ce que l'on pourrait qualifier de "courte mémoire des faits" : une journée, l'État annonce telle mesure ; le lendemain, c'est le contraire qui se produit. Et Winston de s'interroger : "Est-ce possible que les gens avalent cela après vingt-quatre heures seulement ?" (p.88). Et Orwell de nous fournir l'explication un peu plus loin dans le roman : "La mémoire était défaillante et les documents falsifiés, la prétention du Parti à avoir amélioré les conditions de la vie humaine devait alors être acceptée, car il n'existait pas et ne pourrait jamais exister de

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

modèle à quoi comparer les conditions actuelles." (p.135).

Ainsi, l'Angsoc n'est-il qu'un monde terne, fixe, statique (p.109), où il n'y a plus que des certitudes arrangées et plus aucun doute (p.221). C'est un monde sans histoire, sans passé défini ; il y avait eu la Révolution. Mais avant, quelque part au-delà du temps, c'était le Moyen-Âge. "On ne pouvait plus étudier l'histoire par l'architecture que par les livres. Les statues, les inscriptions, les pierres commératives, les noms de rues, tout ce qui aurait pu jeter une lumière sur le passé, avait été systématiquement changé." (p.142). Il n'est donc pas étonnant que l'image du futur qu'une telle société soit en mesure de projeter est celle d'une botte écrasant un visage !

3. Le monde de 1984 aujourd'hui

L'intérêt d'une participation multidisciplinaire sur un thème comme celui de 1984 consiste en ce que chacun des intervenants peut, dans son analyse, mettre l'emphase sur un éclairage privilégié sans devoir nécessairement aborder tous les aspects de la question. Je me limiterai donc à l'Histoire, en continuité avec les deux premiers points du présent exposé.

Il est vrai que les méthodes utilisées dans le roman afin de contrôler le passé sont aujourd'hui bien connues tant elles sont pratique courante. La falsification de documents (du style "faux communiqués", rapport mensonger sur l'État des droits de l'homme dans tel ou tel pays, prévisions budgétaires faussement alarmistes afin de capitaliser politiquement et plus tard sur une situation du "moins pire"...) ; la manipulation des statistiques à un point tel, pour ne prendre qu'un exemple tout près de nous, qu'un journaliste ontarien disait récemment de P.E. Trudeau qu'il avait "élevé le mensonge économique en institution nationale" ; la destruction de documents qui pourraient dans l'avenir devenir compromettants pour les gouvernements ; la doublepensée, i.e. l'utilisation d'une idée, voire d'un mot

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

pour son contraire (Reagan qui nomme son nouveau missile "PEACEKEEPER" ; le contrôle des idées par des organismes spécialisés tel le National Security Agency aux États-Unis (P.C. Magazine, Jan. 24 1984, p.382), sans oublier que le "NETWORKING" est actuellement en mesure de construire des réseaux d'informations sur les personnes intégrant les diverses institutions économiques et étatiques (Banques, Police, écoute électronique, etc.). Et nous pourrions en citer longtemps de ces "cas" qui sont loin d'être isolés et inarticulés.

Par contre, j'incline à penser que le modèle de société orwellien n'est pas encore réalisé, du moins pas totalement. Il est vrai que nos gouvernements ont réussi dans les dernières années une opération de manipulation des cerveaux qui, à l'analyse semble prouver le contraire : je pense aux moyens utilisés pour arriver à convaincre l'ensemble de la population (travailleurs et chômeurs, ouvriers et assistés sociaux) qu'ils étaient EUX responsables de la crise actuelle ! C'est la DOUBLEPENSEE de Orwell, c'est l'intériorisation de la crise, c'est le ARBEIT MACHT FREI des camps de concentration nazis, c'est le "vous ne travaillez pas parce que vous êtes paresseux"... Orwell parle des prolétaires qui sont devenus des consommateurs de culture à rabais, des gens qui n'ont plus besoin d'instruction compte tenu de la nature du système économique. Que dire de nos "analphabètes" en pays industrialisés qui, aux dires des plus conservateurs, se chiffrent à environ 20% de la population ?

Globalement parlant, trois dangers nous guettent : d'abord la surestimation du boum actuel de l'informatique et de ses supposés effets bénéfiques pour tous les individus, même si la microinformatique, par exemple, fournit de nouveaux moyens pour augmenter notre contrôle sur les informations. Cependant, cette possibilité ne concerne qu'une infime partie de la population. Et à la limite, sommes-nous maîtres de la production des logiciels, de la constitution des banques de données, de la circulation et du contrôle électronique des données elles-mêmes ?

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

Le second danger concerne le renforcement de la mainmise de l'État sur la recherche, l'enseignement et la diffusion des sciences humaines à tous les paliers du système d'éducation. Je crois que la plupart d'entre nous sommes conscients du processus qui affecte sournoisement les clientèles étudiantes, l'élimination partielle ou totale de telle ou telle matière dans les écoles (pensons à l'Histoire et la Sexologie), la répartition spécifiquement orientée vers les "sciences" des budgets de développement et de recherche, et j'en passe.

Le dernier danger que je vois, c'est qu'une fois arrivés en 1985 nous oubliions 1984, le roman de Orwell, et ses nombreux messages. Une publication comme celle-ci a le mérite de nourrir une réflexion qui, j'ose espérer, nous permettra de chercher des alternatives avant qu'il ne soit trop tard.

Malgré tout, le modèle orwellien de société pèche par un certain nombre d'erreurs d'analyse politique. Je n'en veux comme exemple que le fait de croire au "common sense" comme moyen privilégié de combattre les Big Brothers et d'instaurer un monde meilleur. C'est une conception "volontariste" qui sous-estime trop la nature des rapports de force qui agissent dans les sociétés de classes. De plus, Orwell accorde aux mots une vertu qu'ils n'ont pas nécessairement lorsqu'il s'imagine qu'une connaissance exacte des choses passe par le mot juste. Qui plus est, sa société est sclérosée, sans modifications internes visibles ou même prévisibles : tout est sous contrôle. Le pouvoir se reproduit par et pour lui-même, éliminant tout ce qui serait susceptible de le menacer. Dans tout ceci, il n'y a plus d'Histoire...

Pour terminer cette courte analyse critique, je voudrais en contrepartie insister sur le rôle social et politique de tous ceux qui œuvrent de près ou de loin dans le champ historique. Car on ne doit pas permettre à quiconque de "cacher" le passé, comme ce fut le cas pour les travailleurs et pour les femmes. On ne doit pas accepter que l'Histoire soit réécrite à des fins partisanes comme trop souvent les histoires nationales l'ont été. On ne doit pas tolérer que

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

les hommes politiques utilisent impunément le pasé en le torturant, au point qu'il en devienne méconnaissable... mais utile à leur cause. On ne doit pas non plus confiner l'Histoire aux seuls spécialistes. La connaissance historique, c'est notre mémoire individuelle et collective ; c'est par elle que la critique sociale, politique, culturelle et autre peut se donner une dimension d'espace/temps indispensable si l'on veut comprendre le changement. Il importe donc que l'Histoire sorte des universités, qu'elle fasse son travail de formation et de conscientisation aux divers problèmes de notre temps.

4. Le FUTUR est-il pensable ?

Il est impossible en quelques lignes de bâtir un modèle aussi complet que celui que nous trouvons dans le roman de Orwell. Une telle opération nécessiterait la présentation de plusieurs tableaux synchroniques et diachroniques de sorte que cette histoire prospective tienne compte de l'ensemble des sociétés humaines et non pas seulement des seules sociétés industrialisées. Et c'est à ce niveau que se situe le principal piège de la futurologie ou même de la science-fiction à la mode.

Afin d'entrevoir ce monde vers lequel nous tendons inexorablement, j'ai élaboré l'hypothèse suivante dont je présente ici les grandes lignes. En tenant compte des diverses contradictions qui traversent et/ou opposent nos diverses sociétés, les trente prochaines années se caractériseront par l'incapacité de plus en plus marquée des Grandes Puissances actuelles (que ce soit les pays de la trilatéralité [U.S.A. et Japon], l'Union Soviétique ou même la Chine) à gérer la ronde infernale des CRISES.

D'abord, quelles sont ces crises ? En voici un court tableau :

– Crises écologiques qui touchent surtout le problème de la qualité de l'air à une époque où l'on assiste à la destruction systématique d'une partie

© 1986 – Presses de l'Université du Québec
Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

importante des poumons de la planète, en Amazonie par exemple, sans oublier évidemment tous nos polluants industriels et domestiques ;

- Crises alimentaires, déjà très graves actuellement, et qui ne vont que s'accentuer car il n'existe pas de politique spécifique pour transformer les terres du Sud de plantations qu'elles sont pour les pays du Nord en terres vivrières pour les paysans ; d'où l'augmentation de la pauvreté dans les campagnes de ces pays dits du Tiers-Monde, l'exode massif vers les villes, la création de bidonvilles par milliers (à Mexico, par exemple, il n'arrive pas moins de 10,000 nouveaux déplacés par semaine) ;
- Crises socio-politiques : dans les pays du Sud, le maintien des privilèges dont nous bénéficions (café, cacao, fruits, main-d'œuvre à bon marché, dépotoir pour les biens de consommation que nous ne voulons plus) permet le renforcement du complexe militaro-industriel. On peut imaginer l'avenir de ces trois cinquièmes du globe autrement que dans une longue suite de soulèvements avec son cortège de morts et de gaspillage de ressources (par exemple aux Philippines, le président Marcos utilise 14% du budget de l'État pour son armée alors que les services sociaux ne reçoivent même pas 1%) ;
- Crises énergétiques non seulement dans le domaine du pétrole mais également dans celui des phosphates, éléments essentiels à l'agriculture ;
- Crises du nucléaire par la prolifération prochaine des armes atomiques dans au moins douze nouveaux pays ;
- Crises internes dans les pays industrialisés, grâce à une augmentation marquée des différences de richesses et de possibilités d'emploi. Pendant combien de temps nos économies pourront-elles absorber les centaines de milliards de dollars qui sont nécessaires pour la course aux armements, préalables matériels à cette gestion des crises dont nous parlons ?

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

– Crises morales dans un monde où la fraude, le vol, le faux, sont des standards de comportement à côté de l'irresponsabilité et la démission généralisée ;

– Crises des illusions relatives à la robotisation, par exemple, qui est considérée comme un moyen privilégié dans l'instauration de la fameuse société de loisirs et dans l'abolition des travaux difficiles ; face à la micro-informatique et à la télématique qui, de façon générale, asservissent plus qu'elles ne libèrent ; face à l'intelligence artificielle qui ne constituera qu'un moyen supplémentaire pour augmenter l'efficacité des pouvoirs d'État.

Ce petit tableau n'est qu'indicatif. En fait, les trente prochaines années risquent de voir éclater le fragile équilibre économique et politique du monde actuel. Pour revenir à notre question initiale, le futur est certes pensable. Mais je crois que les pays du Sud vont nous faire payer chèrement notre inconscience présente. Et ce sont ces populations d'Amérique centrale et du Sud, d'Afrique, d'Asie du sud-est, d'Europe de l'Est même, qui vont écrire ces pages du futur. Ce n'est pas la technologie à la mode, celle des gadgets, qui façonnera notre avenir. Dans ce contexte global, notre monde risque de glisser de la politique de l'équilibre de la terreur à la politique permanente de la terreur. À ce jeu des crises continues, je voudrais bien proposer des solutions... même partielles.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

La face cachée de l'âme dans 1984

Henri Cohen, Joseph J. Levy et David Cohen

Au moment où George Orwell achevait 1984 (en 1948) paraissait une œuvre de Skinner, Walden Two, dans laquelle ce psychologue bien connu nous présente une communauté régie systématiquement par les principes de conditionnement instrumental et où les individus sont des unités opérantes (Skinner, 1948). Le point de départ dans Walden Two, à la différence de 1984 de Orwell, ne porte donc pas sur le choix de modèles de systèmes sociaux ou de principes particuliers, mais plutôt sur des individus soigneusement sélectionnés qui possèdent déjà certaines caractéristiques de performance et de compétence. Ainsi dans Walden Two, la flexibilité des unités opérantes est limitée au maximum afin de répondre aux exigences du système telles qu'établies par son concepteur fictif, un psychologue expérimental du nom de Frazier. Le comportement de ces individus est très fiable bien que personne n'aie tenté de spécifier les situations dans lesquelles ils doivent évoluer. La fiabilité de la performance est ici atteinte en conditionnant les individus à se comporter de façon "raisonnable".

1. L'utopie concurrente

On a souvent considéré Walden Two comme une utopie ignoble parce qu'on y forçait les hommes à

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

être moins qu'humains. Humain, dans ce contexte, renvoie apparemment au libre choix et à l'éventail élargi de réponses possibles qui caractérisent l'être humain non-conditionné. Skinner n'est cependant pas simplement un utopiste ; c'est aussi un psychologue de renom. Sa conception des systèmes de contrôle du comportement est issue d'une préoccupation et d'une orientation profondément humanitaires. Ses conclusions ont pourtant laissé plusieurs psychologues grandement inquiets. Dans son fameux débat avec Skinner, Rogers définit le concept de contrôle du comportement humain à l'aide de cinq éléments :

1. Décision à propos des buts à atteindre. Dans le cas de 1984 de Orwell, ceci fait référence à la décision "indésirable" d'augmenter l'emprise sur le contrôle des individus ;
2. Emploi de méthodes scientifiques pour atteindre les buts désirés ;
3. Établissement des conditions qui permettent l'emploi de ces méthodes une fois le pouvoir obtenu ;
4. Exposition des individus aux conditions prescrites ;
5. Instauration d'une organisation sociale qui assurera la continuité des comportements valorisés (Rogers et Skinner, 1956).

Il est bien évident que pour Rogers, l'utopie de Skinner est fondamentalement semblable à celle de Orwell. Dans les deux cas, le pouvoir du contrôle est retenu par une personne ou un groupe. Les conséquences de ce contrôle comprennent l'élimination de la notion de liberté humaine, de la responsabilité de choisir, ainsi que de la valeur de l'individualité.

Skinner, cependant, se défend d'avoir quoi que ce soit en commun avec 1984. Cette œuvre, d'après lui, rend une image du contrôle aversif immédiat pour satisfaire des besoins égoïstes. Le fondateur de Walden Two, par contre, a mis sur pied une communau-

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

té où ni lui ni une autre personne n'exerce un contrôle immédiat. Son accomplissement réside dans la formulation du plan original (Boguslaw, 1965).

Au cœur de cette controverse, on trouve une question soulevée par Rogers. Il s'agit de la relation entre la source de contrôle d'un système et les mécanismes requis pour le maintien de ce contrôle, c'est-à-dire quelles caractéristiques les humains devraient-ils posséder ou ne pas posséder afin qu'on soit assuré qu'ils obéissent aux directives issues du point de contrôle, et quels sont les moyens disponibles aux agents de contrôle pour maintenir le pouvoir ?

C'est là une question sur laquelle Skinner ne s'étend pas beaucoup mais sur laquelle Orwell en a long à dire. Il faut avant tout noter que l'application scientifique de principes et de techniques psychologiques comme le fait Skinner est un phénomène restreint aux sociétés démocratiques occidentales. Dans l'univers concentrationnaire de 1984 ainsi que dans celui des régimes totalitaires, il est bien évident que l'effet recherché est de faire plier le plus grand nombre d'individus le plus rapidement et efficacement possible.

2. La réduction de la conscience

L'histoire des régimes totalitaires nous démontre qu'aucune connaissance fondamentale des théories du conditionnement n'est nécessaire pour l'implantation d'un contrôle efficace. Orwell n'était pas psychologue, mais sa vision du totalitarisme reflète une compréhension intime des processus impliqués pour l'adoption par la masse de l'idéologie totale. L'impression qui se dégage à la lecture de 1984 est qu'il s'agit, bien plus que de l'exercice du pouvoir, d'une vaste entreprise de rééducation et de contrôle des hommes. Pour cela la liberté, la conscience individuelle et la responsabilité personnelle sont des excédents de bagage à évacuer. Hitler disait :

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

> Je libère l'homme des exigences d'une liberté individuelle que très peu d'hommes sont capables de supporter (...) À la doctrine chrétienne du primat de la conscience individuelle et de la responsabilité personnelle, j'oppose la doctrine libératrice de la nullité de l'individu et de sa survivance dans l'immortalité visible de la nation. (Rauschning, 1939).

Il s'agit donc, de plus, de ramener chacun vers les origines, vers les "mères", ainsi que le déclare un congrès du Parti (Note 1).

Psychologiquement, les mères c'est la petite enfance, sans conscience nettement définie, nais non sans activité mentale. La personnalité en est à un état d'ébauche. La séparation entre l'intérieur et l'extérieur, le moi et le monde, reste imprécise et floue. Après la naissance, le monde du nouveau-né s'enrichit, se complexifie, mais la seule présence psychologique importante est celle de la mère.

L'idéal proposé à l'homme de 1984, autant qu'à celui des régimes totalitaires, c'est le retour à un moi tronqué, à un stade où le moi commence à s'ébaucher, où le "je" est encore inexistant, ou du moins embryonnaire. Bref, le retour à un monde qui n'est fait que de rêves et où une mère prend soin de toutes les questions matérielles, exactement comme l'État total prétend le faire pour ses sujets.

Ce retour aux premières étapes de la conscience individuelle ne peut évidemment s'accomplir que par le contrôle de l'expérience. Dans 1984, Orwell nous démontre comment la discipline de la mémoire contrôle le passé, et donc l'expérience.

La manière de s'y prendre, comme pour toute technique à perfectionner ou exercice mental, est de l'apprendre. Ainsi l'on apprend à rajuster ses souvenirs, à se rappeler que les événements se sont déroulés de la façon désirée. C'est le fondement même de la doublepensée. C'est aussi le pouvoir

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

d'entretenir deux croyances contradictoires et de les accepter toutes deux. Il s'agit véritablement de jonglage mental. Le terme doublepensée indique qu'on joue avec la modification de la réalité. Un individu sait donc qu'il transforme la réalité mais, comme le dit Orwell, par l'exercice de la doublepensée il se persuade que la réalité reste inviolée. De plus, le processus doit être conscient, autrement il ne pourrait atteindre les fins désirées ; cependant, il doit aussi être inconscient pour que tout sentiment de falsification, donc de culpabilité, puisse être éliminé.

Le contrôle de la mémoire tel que Orwell nous le montre dans son roman, n'est efficace que si toute une panoplie de moyens et d'outils de contrôle sont employés de concert. L'emploi de la terreur, ou même seulement la menace de la terreur, représente l'instrument le plus couramment utilisé. Le génie de Orwell a été de comprendre le rôle subtil de la menace et de percevoir que l'usage de la terreur seule pour l'endoctrinement des masses est inefficace. La terreur ne fait qu'assister la propagande qui s'efforce de convertir les individus à une idéologie. C'est par le verbe que l'on peut manipuler et persuader les masses sans avoir nécessairement recours à la force. On peut par la violence soumettre les individus, mais les pensées sont modifiées principalement par le mot écrit ou parlé. Bien que dans le soi-disant lavage de cerveau il y ait un traitement physique pour le moins désagréable, il est évident même dans ce cas-là que l'arme essentielle est de nature verbale, ou tout au moins symbolique, et les résultats de nature psychologique. En règle générale, les transformations psychologiques font appel à des techniques psychologiques que les régimes totalitaires, tout comme les agences de publicité, manient avec virtuosité pour l'endoctrinement des groupes.

3. Le contrôle de la pensée

Les exemples nazi, chinois et soviétique nous démontrent que toute tentative pour combattre un

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

système psychologique par la force matérielle est vouée à l'échec, à moins que la lutte ne prenne la forme d'une attaque au profit d'une nouvelle position spirituelle. Ce n'est apparemment que dans la lutte mutuelle entre deux conceptions philosophiques que la force brutale est effective. Notons que cette prétendue conception philosophique consiste non pas à implanter des idées nouvelles, mais à modifier des répertoires de comportements. La terreur ne fait donc que mettre la touche finale à la transformation méthodique de la sensibilité et de la mentalité des foules.

Dans 1984, la terreur complète le travail idéologique pour que la soumission soit à la fois imposée et réclamée au nom de l'idéologie. Les deux minutes de la haine en sont un exemple typique car elles résument les moyens dont l'action conjugée forme ces esprits :

– une propagande idéologique qui exprime la nécessité de cette haine ;

– la soumission à l'idéologie exprimée par des actions et comportements publics ;

– l'usage de la terreur pour obliger la production de ces comportements

Orwell dans 1984, et les Big Brothers dans leurs zones d'influence respectives, ont une longueur d'avance sur les techniques behavioristes. Ils ont compris que le changement de comportement, d'un point de vue objectif et observable, ne constitue pas l'évidence d'une acception sincère de l'idéologie.

En rejetant l'étude des comportements intérieurs de la personne, de notre dimension cachée, les behavioristes ont simplement retenu que la performance égale l'apprentissage. Pour Orwell, il est clair que pour réussir une modification des esprits humains, c'est justement sur la matière de l'esprit que doivent porter les efforts de persuasion de Big Brother.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

D’un point de vue strictement behavioriste, la contrainte de la terreur seule aurait dû être suffisante. Cependant, de nombreuses personnes réagissent à la menace par une tendance à la rébellion. Mais si simultanément la soumission est réclamée au nom de l’idéologie, ceux qui n’ont pas le courage ou la possibilité de résister peuvent prétendre avoir été convaincus par l’idéologie. Cependant, la soumission à la menace, même déguisée, est un acte destructeur car, d’après Bettelheim (1960), il intériorise le changement de conviction.

Orwell donne un corps visible à ces abstractions et devance Soljenitsyne : l’essence des régimes totalitaires, qu’ils soient soviétique, chinois, cubain ou bulgare, n’est pas l’imposition d’une tyrannie, mais du mensonge. Le totalitarisme n’est pas seulement une forme de violence physique, c’est surtout une machine à détruire les psychismes, les âmes. Orwell fait voir les conséquences de ce principe. C’est avant tout une véritable inversion du sens des mots. Les slogans du Parti sont : "La guerre, c’est la paix", "La liberté, c’est l’esclavage", "L’ignorance, c’est la force". La torture est administrée par le Ministère de l’Amour. Il s’en déduit logiquement un art de vivre ou d’entretenir des affirmations contradictoires, le contrôle du passé et de la mémoire, etc.. Ainsi émerge, se développe et s’impose une langue d’un type nouveau, destinée non pas à désigner des choses réelles, mais des choses illusoires ou inexistantes, ainsi qu’à réduire le vocabulaire et à renverser les propositions logiques. En d’autres mots, une langue destinée non pas à communiquer, mais à dominer : le Novlangue.

Il existe une similitude frappante entre les éléments communs aux idéologies de Big Brother, Staline et Mao qui, encore aujourd’hui, caractérisent les régimes totalitaires. Retenons entre autres le déterminisme de l’histoire et l’inévitabilité du progrès ; la croyance que seule l’action permet d’aboutir à une véritable compréhension des choses ; que tout ce qui mérite d’être connu peut l’être ; qu’une société est un ensemble compact d’idées et d’institutions et ne peut être menacée que par une force extérieure ; que la nature et le psychisme

© 1986 – Presses de l’Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d’adaptation réservés

humain sont infiniment plastiques ; et la conviction, comme le dit d'ailleurs O'Brien, que par un simple acte de volonté, tous ceux qui ont compris ces simples vérités à propos de l'homme et de la société peuvent atteindre un nouveau stade de développement humain plus élevé. Le fondement de ce système de pensée consiste à croire que le progrès humain ne se mesure qu'en fonction du contrôle que l'humanité est capable d'exercer sur ses environnements naturel, social et psychologique.

4. L'aliénation de la personne

Il s'ensuit dans 1984 une dégradation des corps et des visages humains minés et surtout défigurés "de l'intérieur" par la mutilation intellectuelle et affective. Le but recherché est l'aliénation de l'individualité, l'élimination du droit à la différence ; il faut sans cesse se surveiller et surveiller les autres. C'est dans les régimes totalitaires que la trahison de l'autre a été exaltée. La dénonciation d'amis, de parents, de collègues comme "dissidents, agents subversifs", est devenue l'un des traits caractéristiques de l'État totalitaire. En fait, la logique de l'éthique collectiviste exige que la trahison des autres soit considérée comme la preuve absolue de loyauté envers le groupe.

Quand Winston Smith est jeté en prison, il est surpris de voir Parsons : "Qui vous a dénoncé ? demanda Winston. C'est ma petite fille, répondit Parsons avec une sorte d'orgueil mélancolique. Elle écoutait par le trou de la serrure. Elle a entendu ce que je disais et, dès le lendemain, elle filait chez les gardes. Fort pour une gamine de sept ans, n'est-ce pas ?".

Il serait intéressant de parler brièvement ici du héros national russe Pavel Trophinovitch Morozov, un modèle proposé à l'admiration et à l'imitation des jeunes gens en URSS qui dénonça son père pour avoir sauvé un grand nombre de ses voisins d'exécutions sommaires en leur fournissant de faux papiers. Le

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

père Morozov fut arrêté et, sur le témoignage de son fils, envoyé au goulag où il disparut. Le jeune Pavel devint un héros de l'Union Soviétique après cette preuve de loyalisme à l'égard du pouvoir. Les paysans l'assassinèrent le 3 septembre 1932 après le procès de Morozov père. La police secrète fusilla ces paysans et Staline fit une grande campagne en l'honneur de ce jeune dénonciateur : c'était une bonne façon d'encourager la dénonciation des parents par leurs enfants et de promouvoir la soumission des parents. Ajoutons que le devoir de délation entre parents et enfants fut institué par les lois soviétiques de 1934 et 1936, toujours en vigueur, et qu'aujourd'hui à Moscou l'énorme palais des pionniers s'appelle le Palais Morozov (Walter, 1982). La solidarité, en Union Soviétique comme dans 1984, reste un crime contre 1'État, et la dénonciation, la trahison de l'autre, un devoir inconditionnel.

La scène finale de torture dans la chambre 101 et la transformation de Winston Smith qui passe de l'amour pour Julia à celui pour Big Brother, offrent une excellente illustration de cette thèse.

Dans la confrontation qui nous intéresse, O'Brien "traite" Smith dont la "maladie" est qu'il aime Julia plus qu'il n'aime Big Brother. Le "traitement" est dans la meilleure tradition de l'inquisition et de la psychiatrie institutionnelle : une menace de violence émanant d'une autorité bienveillante dont le but est de ramener au sein du troupeau une brebis égarée et récalcitrante. La menace de O'Brien consiste en une mort horrible par la torture, le visage dévoré par les rats.

Smith est paralysé par la peur. Comment peut-il s'en sortir ? Que peut-il faire ? "Tout était devenu noir", écrit Orwell, "Un moment il fut un fou, un animal hurlant. Cependant, il revint de l'obscurité en s'accrochant à une idée".

C'est justement cette idée qui nous intéresse. En la présentant comme il le fait, Orwell nous révèle qu'il a compris la signification de la trahison de

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

l'autre pour notre rédemption et notre acceptation dans la collectivité : ce n'est qu'en participant à la destruction rituelle de l'autre, en pratiquant un cannibalisme existentiel, que Winston Smith est finalement accepté au sein de Big Brother. "Il n'y avait qu'un moyen, et un seul de se sauver", écrit Orwell. "Il devait interposer un autre être humain, le corps d'un autre, entre les rats et lui".

Et au moment où le masque se pose sur son visage, Winston comprend, "peut-être trop tard", que dans le monde entier il n'y a qu'une personne sur qui il peut transférer sa punition, un seul corps qu'il peut jeter entre les rats et lui et il crie "Faites-le à Julia !".

Par ce cri, Orwell résume les effets conjugés des efforts mis en œuvre pour contrôler la pensée des individus de 1984 et la futilité des efforts de l'un d'entre eux pour retrouver une condition humaine.

Cependant, la résistance que l'être humain oppose à l'oppression est plus forte que ne le pensait Orwell. Les événements de Pologne démontrent que quelles que puissent être la sévérité et la sophistication des moyens de répression, l'ingéniosité humaine peut toujours arriver à déjouer les plans de l'oppresseur.

Il existe un contexte dans lequel la plupart d'entre nous sommes en faveur d'un certain niveau de contrôle du comportement. Pour qu'une société puisse exister, les pulsions et les éléments anti-sociaux doivent être contrôlés et on doit apparemment tenter de restreindre ceux qui s'y laissent aller. L'une des conséquences inexorables de l'existence même de la liberté est que les individus sont libres de planifier et d'accomplir des actions indésirables que l'on doit par la suite réprimer. Le problème consiste en ce que tout apparatus social ou technique destiné à l'appréhension ou à la détection des criminels ainsi que toutes les institutions établies pour les contenir servent également dans un régime totalitaire à établir une oppression générale de la population par les forces gouvernementales et

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

policières.

Dans 1984, le crime est contrôlé par la surveillance : chaque citoyen est en tout temps surveillé, ou du moins possiblement surveillé. L'intimité n'existe plus, et c'est un crime que de la rechercher. Les écrans de T.V., au lieu d'être des fenêtres sur le monde extérieur, représentent le judas par lequel les menus aspects de la vie quotidienne sont scrutés et analysés. Chaque mot doit soigneusement être pesé avant d'être prononcé car un moment d'inattention peut trahir le plus grave de tous les crimes : celui de la pensée. Pour Big Brother dont le but n'est rien de moins que la transformation complète de la société et de l'homme, la sphère de l'expérience privée de l'individu devient alors intimement liée à la légalité de l'ordre.

Le domaine des comportements, des relations interpersonnelles, ainsi que leur évolution relèvent des sciences sociales et particulièrement de la psychologie. À ce titre, elle n'est d'aucune utilité pour une société qui tente de se détacher du passé. Cependant une société, même révolutionnaire, est constituée de gens, et en tant qu'individus ils doivent répondre aux critères du soi-disant Homme Nouveau, ce "bâtisseur conscient du socialisme, capable de changement et de modification pour atteindre les idéaux de l'état socialiste".

Staline, par exemple, a encouragé l'élaboration et la formulation de nouveaux principes psychologiques qui fourniraient un support logique au remodelage de la société, un but qu'il poursuivait avec passion. Ses psychologues se sont vite exécutés et ont formulé, entre autres, les principes suivants :

– Seule la conscience permet une action dirigée, l'inconscient est sans importance ;

– La "formation" est plus importante que l'hérédité et l'environnement ; une bonne "formation" peut permettre d'accomplir et de faire accomplir presque n'importe quoi ;

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

– Dans une société socialiste, la personnalité n'est plus déterminée par des facteurs socio-économiques ;

– Et finalement, la personnalité d'un individu est infiniment plastique.

Aucun de ces principes, d'ailleurs relativement flous, ne reposait sur des données empiriques, et l'hypothèse qu'ils étaient censés confirmer, le lien entre cet homme nouveau et la société socialiste, n'a donné lieu à aucune recherche empirique. Naturellement, la présentation de cette nouvelle théorie était accompagnée d'un exposé critique de la psychologie occidentale en tant qu'outil de la classe capitaliste (Bauer, 1952).

Le programme stalinien de refonte des psychologies des masses comprenait, comme dans 1984, l'effort de changer la conscience morale du peuple. La prémisse sur laquelle repose cette rééducation est d'ailleurs exprimée par O'Brien lors d'une session de torture avec Winston Smith : à l'exception de Big Brother, tout membre de la société, quelles que soient ses intentions et sa place dans la hiérarchie, est capable de comportements et d'attitudes subversives. Il en découlait que quiconque émettait de tels comportements devait être sévèrement puni et isolé, au moins temporairement, pour éviter tout contact avec le reste de la société. Donc, seul un dévouement inconditionnel au régime, en pensée et en action, représente un comportement acceptable. Toute. déviation constitue l'un des plus graves manquements à la moralité.

5. La propension à l'obéissance

Le roman 1984 de Orwell nous dépeint donc de façon explicite l'utilisation des organes de contrôle des régimes totalitaires, la manière dont une bureaucratie prend en main l'ensemble d'une société et les applications de l'idéologie et du culte de la personnalité. Tous ces moyens de plus en plus efficaces sont mis au service de la destruction mentale

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

des individus que ces régimes régissent. Ces moyens, cependant, n'opèrent pas en vase clos, et il est important de signaler qu'une société bascule facilement quand sont réunies les conditions pour qu'une dictature totalitaire puisse se saisir du pouvoir. L'une de ces conditions importantes consiste en une propension marquée à l'obéissance qui peut aboutir jusqu'à une démission totale de l'individu, une soumission complète et un renoncement à l'esprit critique. Les travaux de Milgram (1963, 1965) sur l'obéissance nous laissent un goût amer de la nature humaine.

Dans l'étude de Milgram, des sujets, tous membres respectables de la communauté, se sont portés volontaires pour participer à une expérience qui portait apparemment sur les techniques d'apprentissage. Chaque sujet devait administrer une série de chocs électriques d'intensité croissante à une autre personne dans une salle adjacente. À un certain moment, la personne électrocutée (un acteur) se mettait à hurler et à frapper sur les murs. La question fondamentale que Milgram posait était : quel pourcentage de sujets continuerait à administrer des chocs, toujours plus intenses suivant les exigences de l'expérimentation, et ce, en dépit des hurlements et des coups sur le mur dans la pièce voisine ? Milgram avait posé cette question auparavant à ses collègues et étudiants, et tous prédirent qu'une minorité insignifiante de sujets - les plus pessimistes ont prédit jusqu'à 3% des sujets - administrerait le maximum possible, soit 450 volts. Et pourtant 26 des 40 sujets de Milgram, soit 65%, allèrent jusqu'à administrer le choc le plus intense. Il était bien évident que presque tous les sujets étaient pris d'une émotion extrême - certains se mirent à bégayer, d'autres à gémir, à se mordre les lèvres, à rire nerveusement ; et il y eut même une crise d'épilepsie - mais cela ne les empêcha pas d'obéir aux instructions données. Quand on demandait par la suite aux sujets qui avaient obéi jusqu'au bout, pourquoi ils l'avaient fait, ils donnaient isolément ou en combinaison, trois réponses :

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

– Parce que l'ordre était donné par une personne plus compétente qu'eux ;

– Parce que la responsabilité des conséquences retombait sur le donneur d'ordre et non sur les exécutants ;

– Parce qu'un intérêt supérieur semblait être en jeu.

Ce sont là très précisément les trois justifications invoquées par les nazis au procès de Nuremberg. En dehors de toute considération d'ordre déontologique, les résultats de l'étude de Milgram mettent en évidence, de façon aussi inquiétante que troublante, cette propension à obéir aux exigences d'une figure qui représente l'autorité.

Conclusion

Pour terminer, la contribution importante de 1984 ainsi que des autres oeuvres de George Orwell a été de nous rappeler que l'on peut encore penser par/ pour nous-mêmes et qu'il est important de mettre de l'avant les idéaux et non l'idéologie. Son message en est un qui peut à première vue paraître d'une extrême platitude. Si nous nous comportions tous de façon décente, le monde serait décent. Malgré tout le pessimisme qu'on lui a attribué après sa mort, Orwell avait une foi pieuse en les capacités de cette espèce fragile, l'humanité, de corriger ses déficiences par le plus radical des processus : la pensée. Nous avons peut-être dans ce sens deux progrès qui sont d'ordre intellectuel plutôt que matériel : apprendre à créer nos désirs et pas seulement courir après leur satisfaction ; apprendre à maîtriser les paradoxes au lieu de s'essouffler à la recherche de la vérité. "Le chaos politique", avait-il écrit, "est lié à la dégénérescence du langage (...) On peut probablement améliorer les choses en commençant par là". C'est à cette fin que Orwell a consacré sa vie. La meilleure façon de se rappeler George Orwell, finalement, n'est pas comme d'un homme de chiffres - 1984 passera - mais comme d'un

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

homme de lettres qui voulut changer le monde en changeant le verbe. Son nom n'est pas synonyme de totalitarisme. C'est en fait l'esprit qui combat les pires tendances politiques et sociales en se référant à une décence fondamentale - une décence orwellienne, dans la meilleure signification du terme.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

"Nous abolirons l'orgasme"

Orwell et la sexualité dans 1984

Joseph J. Levy et Henri Cohen

Lorsque Winston Smith, le héros du roman 1984 de George Orwell se voit confronté vers la fin du livre à son tortionnaire O'Brien, celui-ci lui livre les objectifs ultimes du système de Big Brother en ces termes :

> Le progrès dans notre monde sera le progrès vers plus de souffrance... Dans notre monde il n'y aura pas d'autres émotions que la crainte, la rage, le triomphe et l'humiliation... Nous avons coupé les liens entre l'enfant et les parents, entre l'homme et l'homme, entre l'homme et la femme. Mais plus tard il n'y aura ni femme ni ami. Les enfants seront à leur naissance enlevés aux mères. L'instinct sexuel sera extirpé. La procréation sera une formalité annuelle, comme le renouvellement de la carte d'alimentation. Nous abolirons l'orgasme. Nos neurologistes y travaillent actuellement. Il n'y aura plus de loyauté qu'envers le parti. (pp.376-377).

Ce programme politique cauchemardesque met au centre de son projet l'élimination de la famille et de l'érotisme, considérés comme des empêchements majeurs à la réalisation de l'homme unidimensionnel voué à la dévotion envers le Parti, unique référent

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

abstrait qui exige obéissance et soumission, auxquelles se rattache un registre d'émotions caractérisé par la crainte et la rage. Cet aboutissement constitue la conséquence logique d'un modèle de société qui repose sur des postulats totalitaires. La description de cette société laisse une place importante à la sexualité et nous analyserons la conception que Orwell s'en fait dans son roman.

1. Le modèle sexuel dans 1984

Notons tout d'abord que la sexualité est ici envisagée en fonction des critères de classes qui composent la société de 1984, soient la classe du Parti et celle des prolétaires.

Dans le Parti, la sexualité se conçoit comme une fonction tout à fait périphérique mais dangereuse politiquement et soumise à un contrôle social explicite qui en affecte tous les niveaux. Les lois concernant le mariage, la sexualité et la reproduction peuvent se résumer ainsi :

1) Le mariage n'obéit pas à un libre choix entre des individus, mais il est approuvé par un comité chargé du contrôle des unions.
2) Le mariage ne doit comprendre aucun attrait physique entre les partenaires et il peut être refusé advenant la présence d'une quelconque attirance.
3) L'objectif essentiel d'un mariage est la reproduction, seule raison valable de l'union.
4) La relation sexuelle doit être considérée comme un acte dérisoire "légèrement dégoûtant, comme de prendre un lavement".
5) En dehors du mariage, toute relation sexuelle entre membres du Parti est un crime impardonnable. Le célibat pour les deux sexes est obligatoire et la fidélité des femmes au Parti doit être aussi forte que leur chasteté.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

6) L'érotisme est considéré comme un ennemi tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du mariage et il s'agit d'extirper tout plaisir à l'acte sexuel.

7) Les relations affectives entre les individus doivent être contrôlées, en particulier le désir qui est un crime de la pensée.

8) Le divorce n'est pas permis mais la séparation est encouragée lorsque le couple n'a pas d'enfant.

À ces règles de conduite sexuelle s'ajoutent une ségrégation sexuelle poussée ainsi qu'une réduction significative des discriminants sexuels (port de l'uniforme unisexe, absence de maquillage, de bijoux et de parfums). Aussi, les émotions manifestant un intérêt sexuel, l'amitié ou l'amour, sont prohibées en public. Toutes ces règles de conduite sont intériorisées par des méthodes de socialisation qui font appel à des techniques de manipulation de la conscience caractérisées par un encadrement précoce. Dès leur enfance, les individus sont insérés dans des organisations étatiques qui ont pour objectif de transmettre l'idéologie dominante. Les ligues des espions, de la jeunesse, organisent des activités de groupe visant à la participation collective, comme les parades accompagnées de slogans et de musique martiale, aux dépens des relations interpersonnelles. L'éducation sexuelle dans ces mouvements de jeunesse insiste par ailleurs sur la notion de devoir envers le Parti.

Derrière cette image de puritanisme sexuel qui caractérise le Parti, certains indices nous montrent cependant que les membres situés au sommet de la hiérarchie ne suivent pas ces règles de conduite, et qu'il existe des relations sexuelles illicites auxquelles Julia, l'héroïne du roman, fait référence.
De plus, le Parti permet la fréquentation de prostituées qui se recrutent parmi les prolétaires :

> Tacitement, le Parti était même enclin à encourager la prostitution pour laisser une soupape aux instincts qui ne pouvaient être entièrement

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

refoulés. La simple débauche n'avait pas beaucoup d'importance aussi longtemps qu'elle était furtive et sans joie et n'engageait que les femmes d'une classe méprisée et déshéritée. (p.74).

Ces escapades ne sont pas sans risque puisque un membre du Parti, surpris avec une prostituée, peut être condamné à cinq ans de prison. De plus, le Parti n'hésite pas à utiliser la pornographie à bon marché en vue de la diffuser dans le public prolétaire. La production de ce matériel obéit à une division du travail faisant appel à des lignes de clivage sexuel. En effet, les travailleurs de la section pornographie (pornosec) sont des femmes car celles-ci ont un instinct sexuel plus contrôlable. Par contre, "on prétendait que l'instinct sexuel des hommes était moins facile à maîtriser que celui des femmes, ils risquaient beaucoup plus d'être corrompus" (p.187).

Quels sont les retentissements de ce dispositif de sexualité sur l'équilibre psychosexuel des individus membres du Parti ? On peut le définir selon l'expression reichienne, par une misère sexuelle profonde sur laquelle Winston Smith nous donne des indices explicites. Ainsi, réfléchissant sur sa vie sexuelle de couple, Smith nous en définit les carences :

(...) Dès qu'il la touchait, elle semblait reculer et se raidir. L'embrasser était comme embrasser une image de bois articulée (...) C'était la rigidité de ses muscles qui produisait cette impression. Elle restait étendue, les yeux fermés, sans résister ni coopérer, mais en se soumettant. (pp.99-100).

La rigidité corporelle et l'anorgasmie chez la femme s'accompagnent sans doute d'éjaculation précoce chez l'homme ainsi que d'une fréquence peu élevée de relations sexuelles. Le recours aux prostituées comme exutoire sexuel ne semble pas permettre une satisfaction quelconque et, de ces rencontres rapi-

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

des et espacées, Winston Smith ne retire aucun plaisir manifeste. Au contraire, c'est un sentiment de dégoût rattaché au contexte dans lequel elles s'effectuent ainsi qu'à l'absence de sentiments amoureux auxquels le héros aspire qui domine.

À cette frustration continuelle est associée, d'une part, l'utilisation de l'alcool (dénommé gin de la victoire) et, d'autre part, l'expression d'émotions rattachées à la haine qui se concrétise rituellement lors des Minutes de la Haine pendant lesquelles une hystérie collective contre les ennemis du système Big Brother prend place. À ce moment, une hideuse extase faite de frayeur et de rancune, un désir de tuer, de torturer, d'écraser des visages sous un marteau, semblait se répandre dans l'assistance comme un courant électrique et transformer chacun, même contre sa volonté, en un fou vociférant et grimaçant. (p.28).

Cette haine s'accompagne de fantasmes sexuels violents de type sadique qui indiquent le degré de perversion rattaché à la privation sexuelle :

> (...) Winston réussit soudain à transférer sa haine, du visage qui était sur l'écran, à la fille aux cheveux noirs placée derrière lui. De vivaces et splendides hallucinations lui traversèrent rapidement l'esprit. Cette fille, il la fouettait à mort avec une trique de caoutchouc. Il l'attachait nue à un poteau et la criblait de flèches comme un saint Sébastien. Il la violait et au moment de la jouissance, lui coupait la gorge. (p.29).

Ces fantasmes indiquent clairement que dans ce système sexuel, l'imaginaire devient axé sur la violence et l'agressivité, résultantes de la répres-

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

sion affective et érotique qui permet la conformité au Parti et le maintien du contrôle socio-politique.

Parmi le prolétaires, un modèle sexuel différent est en vigueur. Contrairement à la structuration sociale hautement hiérarchisée et spécialisée dans le Parti, la classe prolétaire se fonde sur un travail physique et une activité s'inscrivant dans un contexte marginal et criminel : "voleurs, bandits, prostituées, marchands de drogue, hors-la-loi (p.106)". Le puritanisme sexuel du Parti ne leur est pas imposé. De ce fait, le cadre normatif dans lequel s'inscrivent les relations interpersonnelles et la sexualité est plus souple. Le mariage est plus libre et le divorce autorisé. L'homosexualité n'est pas punie et la consommation de la pornographie tolérée. À cette réduction du contrôle sexuel vient s'ajouter une labilité émotive plus grande qui amène Winston Smith à les considérer comme des humains authentiques : "Ils ne s'étaient pas durcis intérieurement. Ils avaient retenu les émotions primitives qu'il avait, lui, à réapprendre par un effort conscient" (p.235). Dans cette perspective, les prolétaires deviennent les dépositaires du patrimoine émotif de l'espèce humaine : "S'il y a un espoir, écrivait Winston Smith, il réside chez les prolétaires" (p.103). Mentionnons aussi que Orwell esquisse très rapidement les caractéristiques d'un univers carcéral, les camps de travaux forcés, où "il y avait la corruption, le favoritisme et les dissipations de toutes sortes, il y avait l'homosexualité et la prostitution..." (p.393). Caractéristiques des archipels goulags que l'auteur prend sans doute comme référence.

2. La fonction de la répression sexuelle

C'est dans ce cadre sexo-sociologique général que Orwell, par l'intermédiaire de ses personnages, va exposer ses idées politiques sur l'érotisme et la sexualité. L'auteur s'interroge tout d'abord sur la fonction politique de la répression sexuelle. Celle-ci a une signification centrale qui soulève la question du contrôle de la vie privée et intérieure

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

des individus. Elle est en fait l'un des mécanismes essentiels par lequel le système Big Brother maintient son ascendant et oblige les individus à l'obéissance et à l'acceptation des conditions socioéconomiques marquées par les disettes et l'état de guerre :

> Ce qui était important c'est que la privation sexuelle entraînait l'hystérie, laquelle était désirable, car on pouvait la transformer en fièvre guerrière et en dévotion pour les dirigeants. Quand on fait l'amour on brûle son énergie. Après on se sent heureux et on se moque du reste (...) Toutes ces marches et contremarches, ces acclamations, ces drapeaux flottants sont simplement de l'instinct sexuel aigri. Si l'on était heureux intérieurement, pourquoi s'exciterait-on sur Big Brother ? (p.190).

Orwell revient fréquemment sur ce thème central : "Il existe un lien direct entre la chasteté et l'orthodoxie politique" (p.191). Sinon, comment aurait-on pu maintenir au degré voulu chez les membres du Parti la haine et la crédulité folles dont le Parti avait besoin, si l'on n'emmagasinait quelque puissant instinct et ne l'employait comme force motrice ? L'impulsion sexuelle était dangereuse pour le Parti et le Parti l'avait détournée à son profit. Il avait joué le même jeu avec l'instinct paternel. La famille était devenue l'extension de la Police de la Pensée.

En contrôlant la famille au moyen de la délation et de l'espionnage, le Parti était à même d'obtenir des informations sur l'ensemble de la population et donc de maintenir la conformité socio-politique. Pour Orwell, si le Parti tente tellement de contrôler l'ensemble des relations interpersonnelles et l'expression sexuelle, c'est que la sexualité constitue une menace permanente envers le pouvoir dans

© 1986 – Presses de l'Université du Québec
Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

la mesure où elle freine les processus de massification de la société. En effet, pour cet auteur l'érotisme est une force révolutionnaire, tant sur le plan social que personnel, dans la mesure où il bloque les processus d'intervention dans la vie privée et maintient donc les liens interindividuels qui empêchent l'atomisation totale des rapports sociaux. En ce sens, la réappropriation de la sensibilité et de l'affectivité représente l'un des moyens éventuels de fissurer le système Big Brother et de le remettre en question. Dans le roman, l'idylle entre Winston Smith et Julia s'inscrit dans cette optique. Smith, dès le moment où Julia lui avouera son amour, prendra des risques pour la rencontrer. Il est important de noter que Orwell associe clairement ce retour à l'érotisme à un état de nature. La première rencontre érotique entre ses héros prend place dans un contexte bucolique, apparemment à l'abri des écrans de surveillance, dans la chaleur d'un soleil présent et entouré de fleurs. Là, ils fusionneront dans un sentiment de type océanique qui débouchera sur la prise de conscience politique de la portée de leur acte : "C'était pardessus tout ce qu'il désirait entendre. Pas simplement l'amour qui s'adresse à une seule personne, mais l'instinct animal, le désir simple et indifférencié. Là était la force qui mettrait le Parti en pièces..." (p.180). Smith est cependant conscient des contraintes qui pèsent encore sur cette relation :

> Mais on ne pouvait aujourd'hui avoir d'amour ou de plaisir pur. Aucune émotion n'était pure car elle était mêlée de peur et de haine. Leur embrassement avait été une bataille, leur jouissance une victoire. C'était un coup porté au Parti. C'était un acte politique. (p.181).

Ce retour à la vie intime se prolongera ultérieurement dans une chambre censée être à l'abri des télécrans et dans laquelle ils prendront conscience de la fragilité de leur identité personnelle originale. Cet amour ne débouchera pas cependant sur une

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

victoire définitive. Smith, en fin de compte, ne pourra résister au lavage de cerveau et à la torture qui briseront sa volonté et l'amèneront à trahir Julia et à aimer Big Brother. Cette fin tragique semble indiquer les limites que Orwell reconnaît à l'amour en face de la force du pouvoir dont la brutalité rationnelle ne peut accepter un élément qui échappe à son emprise. Le pessimisme dont Orwell fait preuve dénote qu'en dernière instance, l'érotisme n'est pas une force effective dans la lutte pour renverser les systèmes totalitaires.

Il est intéressant de relever les similarités qui marquent les perspectives orwellienne et reichienne de la sexualité. À notre avis, il existe des parallèles frappants entre la pensée de Orwell et celle de Reich. On peut supposer que l'œuvre de Reich, pour qui l'analyse du fascisme et de la répression sexuelle sont des thèmes centraux, a pu influencer Orwell. Cette confluence dans l'analyse des systèmes totalitaires par les deux auteurs peut aussi s'expliquer par les parallèles dans la vie de ces deux témoins, spectateurs engagés dans les luttes de leur époque marquée par la montée des fascismes brun et rouge auxquels ils ont consacré la plus grande partie de leur réflexion.

Les hypothèses reichiennes placent aussi à la base des fascismes la répression sexuelle. Celle-ci crée chez les individus un blocage énergétique qui se concrétise sous la forme d'une peste émotionnelle affectant les institutions sociales. L'emblème de cette peste émotionnelle pour Reich est Modju (contraction de la première syllabe de Mocenigo, assassin de Giordano Bruno et Djugashvili, dit Staline), frère jumeau de Big Brother avec qui il partage les mêmes méthodes et les mêmes objectifs. Les systèmes totalitaires, selon Reich, se caractérisent par des comportements d'ordre sadiquemasochiste. Dadoun (1975) résumant les thèses essentielles de Reich sur le sujet, note :

> Nous trouvons sur le registre du masochisme : humilité intense dans l'accomplissement d'un Devoir compulsionnel, le culte du Sacrifice,

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

l'Annihilation de soi noyé dans la foule face à la gigantesque surhumanité du Chef, l'Obéissance aveugle à l'ordre, l'Ascétisme moral et physique, le tout culminant dans un désir de mort." Sur le registre du sadisme : "la morale et la pratique du Châtiment, le culte de la Force, la Militarisation intense de l'existence et une Hiérarchisation qui préserve toujours des strates inférieures susceptibles d'être piétinées, le culte de la Guerre, la Haine insatiable qui suscite toujours des ennemis implacables qu'il faut anéantir (et qui trouve sa forme la plus dense, la plus frénétique dans l'antisémitisme), le tout culminant dans un désir de destruction. (p.224).

Cette liste constitue un raccourci saisissant des thèmes majeurs du roman de Orwell qui tire les conclusions logiques et implacables que l'on peut dégager de l'analyse des systèmes totalitaires contemporains.

Dans la même perspective, Walter, dans son ouvrage sur les machines totalitaires, dégage à partir d'une analyse transculturelle des sociétés totalitaires leurs points communs que l'on peut résumer ainsi : 1) importance du travail idéologique dès le jardin d'enfants, 2) éducation à la haine, 3) restructuration de la gamme des émotions limitées à l'approbation de la ligne du Parti et la haine du reste, 4) culte de la personnalité et obéissance, 5) destruction de la cellule familiale en la réduisant à la fonction de reproduction, 6) appauvrissement de l'affectivité et réduction de l'érotisme dans le registre des émotions et 7) misère sexuelle profonde. Caractéristiques en tous points conformes à la description socio-politique de 1984.

3. Les exemples contemporains

À partir des exemples tirés des travaux historiques et sociologiques contemporains, il est possible

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

de vérifier la justesse des thèses essentielles de Orwell. Ainsi, en ce qui concerne les tentatives de réorganisation familiale, on note que dans les systèmes totalitaires plusieurs des fonctions familiales sont transférées à des appareils d'état afin de réduire le lien interpersonnel et d'accroître la dimension collective de la vie sociale. Ainsi dans l'Allemagne nazie, une grande partie de l'éducation était sous la responsabilité d'une institution étatique et le temps passé en commun dans la famille était réduit à son minimum. En second lieu, des tentatives expérimentales furent réalisées afin de maintenir la reproduction sans l'insérer dans un cadre familial. La création des Lebensborn (fontaines de vie) où la progéniture des mères célibataires pouvait être élevée par des substituts avait pour objectif explicite de rendre désuet le mariage.

Dans le monde communiste, des tendances semblables sont présentes. À partir d'une critique des rapports familiaux et du mariage, les auteurs marxistes avaient avancé des hypothèses quant à l'importance de l'État dans la socialisation collective des enfants. Ainsi Alexandra Kollontai, reprenant certaines idées de Engels dans L'Origine de la famille, la Propriété Privée et l'État, avait avancé que l'intervention poussée de l'État augmentera la solidarité collective en réduisant l'importance de la famille au profit d'unités plus larges. Dans la Chine maoïste, la même optique est valorisée, celle du démantèlement des structures familiales traditionnelles afin d'accélérer la mise en place des communes populaires. Cette remise en question de la famille s'est accompagnée de tentatives de réduction du lien entre les époux et de la critique du sentiment amoureux, obstacle à la collectivisation planifiée.

Sur le plan érotique, le puritanisme idéologique est de rigueur. Dans le cas de l'Allemagne nazie, l'emphase mise sur la reproduction ne s'accommodait guère des dimensions érotiques ou de séduction entre les partenaires. En URSS, le sentiment amoureux était considéré comme un obstacle majeur à la lutte révolutionnaire. Dans son livre sur la vie sexuelle

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

en URSS, le docteur Shtern (1979) trace un parallèle explicite entre Mille neuf cent quatre vingt-quatre et l'idéologie soviétique :

> Dès la période stalinienne, l'idéologie du régime avait banni le sexe du territoire soviétique (...) Certes l'interdit et le silence qui entourent tout ce qui se rapporte au sexe ne sont pas une invention du régime soviétique (...) Ce qui distingue (les pays) pourtant, c'est l'omniprésence lancinante d'une censure de tous les instants (...) C'est une norme morale imposée d'en haut et qui, à la différence des morales traditionnelles, ne correspond à aucune réalité. C'est enfin une intervention brutale de l'État jusqu'au tréfonds le plus intime de l'existence humaine. Dans le régime totalitaire imaginé par Orwell dans 1984, l'acte sexuel incontrôlé est considéré comme un défi au système ; il est pour moi hors de doute que dans ses tendances profondes, le communisme a toujours recherché cet "état" idéal. (pp.10-11).

Dans la perspective soviétique, la relation sexuelle a pour objectif de satisfaire des besoins biologiques et cela sans qu'elle ne gêne l'activité révolutionnaire. Si même tout juste après la révolution de 1917 on assiste à une libération des mœurs, en particulier en milieu urbain, cette tendance fut ultérieurement remplacée par un resserrement des normes concernant la vie sexuelle afin d'augmenter le sentiment collectiviste. Shtern cite à ce sujet les travaux de Zalkind, un psychologue soviétique qui écrivait :

> Notre point de vue ne peut être que révolutionnaire et prolétarien, strictement pratique. Si telle ou telle manifestation sexuelle concourt à l'isolement d'une personne par rapport à sa classe (...) la prive d'une part de son énergie au travail (...) diminue ses qualités de combattant, il faut y mettre fin. La seule

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

vie sexuelle qui soit tolérable est celle qui concourt à épanouir les sentiments collectivistes.

Cet objectif s'accompagne de règles de comportement qui sont conformes à celles que Orwell a définies : monogamie, fréquence peu élevée de relations sexuelles, choix sexuel sur des critères de classe, droit d'intervention du Parti dans la vie sexuelle de ses membres et interdiction d'aimer un ennemi de classe. Shtern conclut à partir de ces tendances idéologiques à la mise en place d'un cadre de référence caractérisé par la "déérotisation de l'amour, la subordination des pulsions sexuelles aux intérêts économiques et politiques de l'état soviétique, la volonté de contrôle de la liberté intime de chaque individu" (p.60).

Selon ce médecin, les conséquences de ces politiques sur la sexualité des Soviétiques sont notables ! Appauvrissement du registre érotique marqué par l'absence de préliminaires, de jeux érotiques, l'anhédonie, la rareté de l'orgasme féminin et une sexualité masculine de type agressif, une fréquence élevée de dysfonctions sexuelles telles la frigidité et l'impuissance, d'où l'utilisation élevée d'alcool pour réduire les blocages sexuels. Les modèles officiels transmis par les appareils idéologiques d'état sont cependant battus en brèche par le développement de comportements non conformes aux canons étatiques et qui se manifestent par l'augmentation de la fréquence des relations préconjugales et extra-conjugales et la recherche d'une morale et d'une image nouvelle de la sexualité qui se veut réaction à l'uniformisation des comportements et manifestation du "ras de bol" par rapport à la propagande.

En Chine, le puritanisme sexuel n'est pas absent. La pensée maoïste recommande l'abstinence comme une vertu politique permettant le développement du collectivisme aux dépens des plaisirs égoïstes. Considérant le sexe comme une force cosmique chargée

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

de potentialités révolutionnaires, Mao Tsé Toung suggérait que le mariage tardif et l'abstinence orientaient cette force vers le travail et les études. Aussi l'endoctrinement étatique met l'accent sur l'activité utile qui n'est pas étendue au sexe car il est plus "utile de tuer les moustiques que de faire l'amour". La surveillance collective ne permet pas par ailleurs une expression sexuelle remarquable, compte tenu des possibilités de dénonciation. Cependant, cette répression sexuelle ne semble pas clairement affecter la personnalité chinoise. Selon Valensin dans son ouvrage La vie sexuelle en Chine communiste (1977), les retentissements mentaux de l'abstinence ne se caractérisent pas par des névroses, des psychoses ou des perversions notables sur le plan sexuel. De plus, certaines fissures apparaîtraient dans le système chinois : pornographie clandestine, modification du vêtement, prostitution, relations sexuelles amoureuses plus évidentes, ce qui semble indiquer un relâchement dans les mœurs sexuelles par rapport aux standards communistes.

Les régimes totalitaires mettent aussi l'accent sur le registre des émotions rattachées à la haine. En Allemagne nazie, Hitler considérait la haine comme le fondement du système national socialiste, ce qui permit le développement des exactions planifiées par le IIIème Reich envers les populations considérées comme non conformes aux doctrines raciales et envers les individus politiquement déviants. En Chine, l'éducation à la haine est un moyen de rééducation politique. Elle porte le nom d'épreuve et consiste en une humiliation publique par des centaines voire des milliers de personnes qui hurlent en insultant un individu choisi. Selon Walter, en Union Soviétique cette éducation consiste à réduire le registre émotionnel en développant l'approbation pour les politiques du Parti et l'expression de haine pour le reste. Ces formes d'approbation dans ces trois systèmes prennent l'allure du culte de la personnalité envers les dirigeants et une idolâtrie envers leurs actions et leur pensée diffusées à outrance et qui ne souffrent d'aucune critique.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

En dernier lieu, soulignons l'importance de la délation comme mode de socialisation et de contrôle des comportements. Ainsi en Union Soviétique, le contrôle des comportements sociosexuels dans les endroits publics s'accompagne de l'utilisation d'"objectifs", panneaux placés dans le centre de la ville et "comportant les photos de jeunes filles ou de jeunes gens amoraux avec des renseignements sur les coupables et leurs adresses" (Shtern 1979, p.103). Walter note qu'en Chine

> dès qu'une fille ou une femme est compromise et il suffit pour cela qu'elle déjeune sous un arbre, pendant la pause, à 20 mètres du groupe, les sanctions sociales se mettent en route (...) Et ce qui est remarquable, c'est que les sanctions sont de caractère politique et que l'on reproche aux coupables une faute de nature politique, mettant en danger la stabilité du régime et non le bon ordre moral.

En Union Soviétique, le devoir de délation est inséré dans les lois et pour ceux qui ne dénoncent pas tout comportement jugé répréhensible, des peines très lourdes sont prévues. En Chine, l'apprentissage de la délation commence dès le jardin d'enfants par la dénonciation des attitudes des camarades, des parents et des professeurs. Des formules de dénonciation toutes prêtes sont aussi disponibles et les individus arrêtés sont soumis à une rééducation sévère dans les camps prévus à cet effet, tout comme en Union Soviétique. La chambre 101 en ce sens n'est que l'expression d'un système de contrôle généralisé permettant la normalisation des individus qui pourraient diverger d'avec les politiques dominantes. À partir de cette brève analyse de la place de la sexualité dans certains systèmes totalitaires, on peut donc dégager des parallèles saisissants avec les descriptions de Orwell.

Mais qu'en est-il des modèles dans les sociétés qui ne subissent pas un joug totalitaire ? On peut noter à ce sujet une divergence notable par rapport aux descriptions de Orwell. Selon Morin (1983) dans

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

son ouvrage l'Esprit du Temps qui traite des valeurs et des mythes culturels dans les années '60, on assiste à une place de plus en plus reconnue à l'érotisme dans la culture de masse utilisée par le capitalisme contemporain pour la stimulation de la consommation. Ce mouvement de diffusion tendant à érotiser le monde matériel et à associer sexe et consommation se déplace dans les années '70 hors de la sphère publicitaire proprement dite pour affecter les rapports sociaux de façon marquée :

> La libidinalité (...) se déchaîne (onde de choc) dans la revendication illimitée du désir et du plaisir, rejetant toute censure et tout tabou. Elle se répand (onde large) dans la libéralisation des mœurs, la régression des censures érotico-sexuelles dans la vie et dans le spectacle. (Morin, 1983, p.226).

Cette révolution s'est accompagnée d'une explosion notable de la pornographie dont les formes les plus avancées font référence à la violence poussée et explicite dans le traitement des thèmes sexuels qui s'inscrivent nettement dans un contexte sado-masochiste, ainsi que de la visibilité des minorités sexuelles qui, bien que soumises à des formes de répression ou de harassement policiers, n'en revendiquent pas moins leur identité. Notons enfin le développement des études sur la sexualité tant sur le plan psychophysiologique que socio-culturel indiquant qu'elle devient objet de science quadrillée par une volonté de savoir qui fait basculer les interdits traditionnels.

Sur le plan social, les rapports familiaux sont marqués par une crise générale qui se manifeste essentiellement par une augmentation vertigineuse du taux des divorces, et consécutivement du taux des familles monoparentales tandis que le célibat devient une valeur reconnue. Enfin, on assiste à une diffusion très rapide des méthodes contraceptives chimiques ou mécaniques qui s'est accompagnée d'une réduction notable du nombre de naissances dans les

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

pays postindustrialisés.

Ces tendances indiquent clairement que la problématique sexuelle se pose dans une perspective qui s'éloigne des conceptions de Orwell. Cependant, pour certains auteurs cette libéralisation cache en fait une répression sexuelle fondamentale, ce que Marcuse en particulier a noté dans son ouvrage Eros et civilisation à partir de la notion de désublimation répressive, "c'est-à-dire d'une libération de la sexualité dans des modes et sous des formes qui diminuent et affaiblissent l'énergie érotique" (1963, p.12). Cette désublimation, loin d'entraîner une véritable libération, est au contraire un des mécanismes par lequel se poursuit l'introduction des tendances totalitaires dans les différentes sphères d'activité humaine - travail et loisirs -, car elle débouche sur une aliénation effective de la sensibilité, la sexualité, l'imaginaire et la pensée. En ce sens, une véritable libération sexuelle ne serait possible que dans la mesure où des conditions économiques et sociales nouvelles permettraient le développement d'une sexualité non plus centrée sur la génitalité mais diffuse dans toute la personne et renvoyant à un contenu esthétique, de type ludique dont les figures d'Orphée et Narcisse sont les représentations les plus connues au plan mythique. Ainsi donc, les formes de répression sexuelle obéissent à des conditions historiques particulières qui nécessitent une critique constante visant à en débusquer les mécanismes aliénants.

4. Les futurs possibles

Si nous faisons à présent une incursion dans le temps pour observer la société des années 2014, quels modèles familiaux, érotiques et reproductifs pourrions-nous observer ? Dans la sphère des relations interpersonnelles, la tendance essentielle peut être définie ainsi : "Less integrated by family and kinship. People will change mates more frequently. The family will have deteriorated still further and people may have increased emotional problems..." (Cornish, 1977, p.49).

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

La plupart des auteurs s'accordent pour dire que l'organisation familiale va se modifier dans le sens d'une multiplication des modèles possibles de référence (Hunt, 1975 ; Constantine, 1975 ; Orléans et Alii, 1975 ; Bernard, 1975 ; Roy et Roy, 1975 ; Edwards, 1975 ; Toffler, 1970 ; Packard, 1968 ; Hobart, 1963). La famille nucléaire et le mariage monogame feront place à des structures variées comprenant des formes polygamiques sérielles ou concurrentes avec une cohabitation sans obligation de type hétérosexuelle ou homosexuelle. Ces familles pourront s'intégrer à une vie communautaire. On verra par ailleurs l'apparition de familles spécialisées dans l'éducation des enfants auxquelles ceux-ci pourront être confiés. De plus, le statut de célibataire aura un prestige plus élevé au fur et à mesure que les chances économiques s'égaliseront pour les hommes et les femmes. Les valeurs de fidélité, d'exclusivité et de monogamie seront remises en question comme fondements essentiels de la relation de couple dont la trajectoire n'obéira pas à une ligne unique mais variera en fonction des étapes de développement des individus et des contraintes socio-économiques. En ce sens, le développement des principes de responsabilité et d'autonomie rattachés à une conception du monde de type hédonique définira un réseau de relations flexibles et multidimensionnelles où la stabilité sera absente. De ce fait, sans doute que les formes d'éducation et les approches dans les relations d'aide mettront l'accent sur la capacité d'intégrer cette fluidité interpersonnelle à partir du développement d'un principe de non-attachement sans pour cela ignorer la dimension sensible et affective.

Au plan érotique, contrairement à l'abolition de l'orgasme suggérée par Orwell, nous devrions assister au développement d'une technologie et d'une pharmacologie visant à accroître l'intensité du plaisir érotique. Un nouvel univers sensuel sera ainsi créé par l'intensification des capacités de réactions sensorielles qui feront de la réponse sexuelle un état de conscience modifié multidimensionnel. Selon McLuhan (1969) : "L'Avenir prouvera probablement que tout être humain a en lui la capa-

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

cité d'accéder à des plaisirs dépassant les satisfactions sexuelles vers lesquelles il se contente de tendre aujourd'hui" (p.29). Afin de développer ces capacités, on peut s'attendre à voir les techniques et appareils de rétroaction biologique se perfectionner afin d'améliorer les capacités d'apprentissage de la réponse sexuelle. Les développements les plus importants seront sans doute effectués dans le domaine pharmacologique avec la création de drogues non accoutumantes à effets euphoriques et plaisants contrôlés et qui serviront d'aphrodisiaques puissants. Au développement des drogues proprement dites viendront s'ajouter la fabrication d'hormones synthétiques qui pourront influencer directement les processus physiologiques rattachés à la réponse sexuelle. En troisième lieu, on peut aussi supposer que la mise au point de techniques de relaxation profonde s'inspirant des approches méditatives et yogiques qui feront partie des programmes d'éducation serviront de moyens d'apprentissage de la diffusion de la sensualité et de la réduction des tensions. Ces perspectives sont envisagées dans la mesure où la dimension sexuelle sera considérée d'un point de vue permissif et valorisant. On peut aussi supposer qu'au contraire, le contexte social ira vers une répression sexuelle très forte. Dans ce cas, il est probable que des techniques neuropharmacologiques seront utilisées afin de réduire les pulsions sexuelles à leur strict minimum à l'aide de drogues inhibantes.

C'est dans le domaine de la reproduction que les transformations les plus fondamentales seront réalisées avec les innovations rattachées au domaine biotechnologique. On peut noter la mise en marché de moyens contraceptifs masculins et féminins dont l'usage sera généralisé. Des méthodes alternatives de contrôle de naissances plus totalitaires ont, à un moment ou à un autre, été sérieusement proposées et font toujours partie du répertoire des moyens auxquels les gouvernements pourront avoir recours dans les prochaines décades (Berelson, 1969). Trois de ces méthodes méritent d'être brièvement présentées.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

La première traite de la stérilisation obligatoire des hommes ayant déjà eu trois enfants ou plus. D'un point de vue pratique, cette recommandation est tout à fait réalisable puisque l'on peut effectuer rapidement des vasectomies sur un plus grand nombre d'hommes, comme l'ont démontré les "foires" de vasectomies en Inde où plusieurs milliers de personnes subissent volontairement cette stérilisation. Cependant en dernière analyse, ce qui sera scientifiquement disponible, politiquement acceptable, administrativement réalisable, économiquement justifiable et moralement tolérable dépendra de notre perception des conséquences de cette approche.

Une deuxième recommandation, proposée par William Shockley de Stanford, Prix Nobel de physique, traite de la stérilisation temporaire des femmes à l'aide de contraceptifs ayant une durée d'action prédéterminée. La réversibilité de l'effet ne serait octroyée que sur approbation bureaucratique ou gouvernementale. De sérieux problèmes d'ordres politique, administratif ou moral, ainsi que scientifique, restent cependant à résoudre.

La troisième approche est celle qui promet probablement le plus, car elle se rapproche des projets de vaccination auxquels la population se trouve déjà sensibilisée. Nous faisons référence ici aux approches immunologiques qui rendraient stériles l'homme ou la femme jusqu'à la fin de la période d'incubation, ou jusqu'à l'introduction d'un contre-agent. D'après Djerassi (1981), le début du XXIème siècle verra la mise en place d'une méthode de contrôle de la fertilité axée sur l'immunisation.

De plus, on assistera à une manipulation des mécanismes reproductifs. Selon Lejeune (1976) et Packard (1978) on peut s'attendre aux tendances suivantes : 1) développement des banques de sperme et sélection du sperme, 2) triage des mauvais gènes, 3) manipulation des ovules et provocation d'ovulations multiples, 4) techniques du choix du sexe de l'enfant qui créeront des contradictions entre le désir des parents et la préservation de l'équilibre entre les sexes afin de maintenir un

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

"sex ratio balance". On peut s'attendre aussi à la multiplication des fécondations in vitro et des grossesses extra-utérines ainsi qu'à l'utilisation de mères mercenaires qui serviront de nourrices utérines. Les possibilités de clonage humain seront sans doute présentes. Ces tendances indiquent que la dissociation entre la sexualité et la reproduction déjà entamée à partir du XVIIIème siècle ira en s'accroissant. Ces transformations affecteront les conceptions de la maternité et de la paternité et poseront des problèmes au niveau légal et éthique qui demanderont des réajustements juridiques fondamentaux dont on ne peut évaluer précisément les conséquences.

Conclusion

La dystopie Orwellienne représente donc sur le plan sexologique une vision qui pousse à l'extrême les conséquences de la répression sexuelle comme mécanisme de contrôle socio-politique et qui débouche sur une atomisation totale des rapports sociaux et, à la toute fin, l'élimination du lien sexuel comme déterminant d'une capacité de résistance au pouvoir. Cette vision est jusqu'à un certain point celle que sous-tend la conception de la place du sexuel dans certains systèmes politiques totalitaires contemporains. En ce sens, dans 1984 Orwell fait une analyse tragique quant à la place du sexe et du sentiment dans une société parallèle ainsi que des mécanismes possibles de déshumanisation qui se retrouvent tous appliqués à un degré ou à un autre dans les sociétés contemporaines.

Cette œuvre, dans cette mesure, est moins une oeuvre de futurologue qu'un témoignage essentiel sur la barbarie de notre époque, même si elle se prétend à visage humain. Dans le monde occidental, par contre, c'est un modèle différent qui s'est réalisé puisque la sexualité est manipulée à des fins socioéconomiques visant à promouvoir la consommation par le biais de l'érotisme. À cette tendance s'ajoutent l'atomisation des rapports sociaux et l'apparition de modèles alternatifs de vie sexuelle et de groupes

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

familiaux tandis que sur le plan scientifique, la manipulation directe des processus de reproduction constitue une ligne de force essentielle qui ira sans doute en s'amplifiant. Dans cette perspective, au règne d'un Big Brother politique succèdera celui d'une biocratie qui interviendra directement sur les mécanismes essentiels qui ont assuré jusque-là l'une des spécificités de l'espèce humaine. C'est là sans doute l'un des dangers qui guettent cette fin de siècle et qui pourra alors faire apparaître le 1984 de Orwell comme une société encore humaine.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

Big Brother : Mythe et technique

Julien Bauer

Les affiches partout présentes à l'UQAM nous rappellent que Big Brother nous regarde. George Orwell, dans son ouvrage le plus connu, 1984, a abordé de nombreux thèmes qui intéressent la science politique. Citons par exemple les trois grands ensembles en conflit et les alliances changeantes, Oceania, Eurasia et Estasia. Mais c'est le thème de Big Brother qui a fait la célébrité de l'ouvrage et qui retiendra notre attention.

1. La hiérarchie du pouvoir

Big Brother est le successeur des leaders qui ont régné à la tête des sociétés depuis les origines. Le type de leadership, si l'on se réfère à Max Weber, a évolué de monarchique à charismatique, puis démocratique, le leader charismatique pouvant être soit héréditaire soit plébiscité.

Toute société organisée suppose une hiérarchie. Or, hiérarchie n'est pas un terme neutre qui nous indique que nous nous situons dans une série ascendante de pouvoirs et de situations, que nous avons des supérieurs et des subordonnés, mais que les supérieurs sont bons en soi. Hiérarchie ne veut-il pas dire "gouverner" et "sacré" ? Cette sacralisation du pouvoir fait du leader suprême le représentant de Dieu sur terre. Tel était le cas des Pharaons, tel

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

était le cas de l'Empereur du Japon. Tel est encore, du moins symboliquement, le cas de la souveraine britannique. Elizabeth II n'est devenue souveraine qu'après avoir été ointe ; alors et alors seulement est-elle devenue leader de l'ordre politique et chef de l'Église anglicane. Le passage de la sacralisation du pouvoir à la démocratisation du pouvoir s'est fait sous Louis-Philippe, roi par "la Grâce de Dieu et la volonté des Français", la légitimité venant à la fois de la Providence et du peuple.

Les leaders ont su entretenir le culte de la personnalité, le culte de l'individu situé au sommet de la hiérarchie, et donc sacré. La Galerie des Glaces dans le château de Versailles en fournit un bon exemple. De son vivant, Louis XIV y a fait peindre des murales où il apparaît comme le centre du monde, dirigeant ses armées victorieuses et recevant les ambassadeurs étrangers...

Plus près de nous, les sociétés démocratiques libérales ont remis en cause la sacralité du pouvoir. Même si la forme monarchique s'est maintenue dans plusieurs pays, quelques concepts se sont imposés - nation, liberté, justice - à la place des concepts de royauté, d'obéissance, d'ordre. Le pouvoir est passé aux mains de dirigeants élus, d'abord au suffrage censitaire, puis masculin, puis universel, même si le chef d'État était encore issu d'une lignée héréditaire. Des leaders locaux, proches de la population, ont su gagner sa confiance : maires, médecins, instituteurs. Si, lors de la Seconde Guerre Mondiale, les Français ont tenu les lignes de tranchées au prix de pertes effroyables, c'est qu'ils croyaient défendre le droit, la justice et la liberté contre la force, l'arbitraire et la tyrannie ; c'est que si les officiers supérieurs étaient souvent issus des milieux aristocratiques et ne cachaient pas leur mépris pour la vie des soldats, les sous-officiers étaient souvent des instituteurs qui montraient l'exemple en défendant la démocratie.

D'une hiérarchie monarchique on était passé à une hiérarchie démocratique avec sa désacralisation du

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

pouvoir, le caractère transitoire de ses détenteurs, l'éparpillement des pouvoirs. La réaction ne s'est pas fait attendre et a pris la forme du culte de la personnalité.

Les vieux régimes avaient un pouvoir sacralisé dans le but de maintenir le statu quo ; les nouveaux voulaient imposer le changement dans un sens donné et interdire la contestation. Le culte de la personnalité était une resacralisation du pouvoir.

Le culte de la personnalité, et quel plus bel exemple que Big Brother, a une finalité claire : la tête de la hiérarchie est la source de tout pouvoir et de tout bien ; s'opposer au leader est non seulement s'opposer à la société, mais s'opposer à Dieu. Orwell ne manquait pas de modèles : Le Führer Hitler, le petit père des peuples Staline, le Duce Mussolini et dans une moindre mesure le Caudillo Franco. Depuis, la liste s'est allongée : Kim I1-Song de Corée du Nord, le Lider Maximo Castro, l'ayatollah Khomeiny, etc.

Ces leaders ont su utiliser les techniques nouvelles pour développer le culte de la personnalité : radio, cinéma, télévision... À l'époque de Orwell, la télévision n'était pas encore utilisée mais tous les dictateurs connaissaient le pouvoir des autres techniques. Hitler a par exemple remarquablement utilisé la radio pour faire passer son message, celui du chef suprême sauveur de l'Allemagne. Dans Le Triomphe de la Volonté, la cinéaste nazie Leni Riefenstahl utilisait le nouveau médium pour promouvoir le culte de la personnalité : les premières images montraient des nuages noirs, un aigle majestueux ; bientôt l'aigle se transformait en avion, l'avion survolait Nuremberg avant d'atterrir sous un ciel resplendissant ; Hitler descendait de l'avion et prenait possession de sa ville en extase. L'image ne trompait pas : c'était Dieu qui était descendu sur la terre germanique.

2. La personnalisation du pouvoir

Parallèlement au culte de la personnalité, un

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

autre phénomène se développait : la personnalisation du pouvoir. Cette personnalisation du pouvoir, liée à une technique spécifique qui est la télévision, n'a pas retenu, et pour cause, l'attention de Orwell. L'évolution des sociétés démocratiques connaissait plusieurs obstacles. Le premier était la difficulté croissante pour les citoyens à comprendre des problèmes de plus en plus nombreux, complexes et souvent contradictoires ; le second était la baisse du pouvoir mobilisateur des concepts de liberté, justice et démocratie - les Français, croyant à ces concepts, se sont battus avec acharnement en 1914-1918, et, n'y croyant plus ou à peine, ils ont cédé en 1940 - ; le troisième, le besoin toujours plus grand de spectacle da à l'accroissement du temps libre - panem et circences n'est pas un slogan nouveau -. La personnalisation du pouvoir répondait à ces problèmes : elle simplifiait les alternatives, offrait des impressions plutôt qu'une philosophie, un spectacle plutôt qu'une analyse. Roger-Gérard Schwartzenberg n'a-t-il pas donné à un de ses livres le titre d'État-spectacle ? Ce système, la personnalisation du pouvoir, où l'image remplace la politique, est encouragé par le marketing des partis politiques, le sensationnalisme des médias. Il est plus facile de vendre l'image Turner que d'exposer son programme politique ; il est plus facile de vendre l'image de Lévesque que d'expliquer les subtilités de la souveraineté-association. La personnalisation du pouvoir s'est ainsi répandue dans la majorité des démocraties libérales, de Reagan à Mitterand, de Trudeau à Lévesque, de Begin à Thatcher. Le pouvoir non clinquant est extrémement rare, l'anonymat n'étant pas à la mode. Il faut un pays sans histoire, comme la Suisse, pour avoir une présidence rotative, le résultat étant que personne ne connaît le nom du premier magistrat suisse.

On a souvent tendance à confondre culte de la personnalité et personnalisation du pouvoir. Or, Big Brother et personnalisation du pouvoir ne sont pas synonymes. Alors que Big Brother prend le pouvoir suite à une cooptation parmi un cercle fermé, comme le Politburo, ou à un coup d'État, le pouvoir personnalisé est issu des élections. Alors que Big

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

Brother impose son omniprésence, le leader vise à faire accepter sa présence massive, ce qui ne l'empêche pas d'être renvoyé par les électeurs. Churchill était un leader à la forte personnalité qui a symbolisé, en temps d'épreuve, sa nation : son nom, son visage, son cigare étaient célèbres. Il perdit néanmoins les élections de 1945. Alors que Big Brother a un pouvoir absolu, le leader n'a qu'un pouvoir relatif. Big Brother rend illégale et illégitime l'opposition ; le leader doit y faire face. Big Brother contrôle les tribunaux, le leader est sous le contrôle relatif du pouvoir judiciaire. Imagine-t-on un Watergate en Union Soviétique ? Enfin, Big Brother utilise systématiquement les techniques nouvelles, en particulier l'informatique, pour asseoir son pouvoir et contrôler la société alors que dans le système de pouvoir personnalisé, les dirigeants sont tentés d'utiliser ces techniques mais n'en ont pas le monopole. Bref, même si toutes les hiérarchies ont tendance à utiliser les techniques nouvelles à leur profit, Big Brother se distingue par le monopole qu'il s'accorde. Appeler Big Brother tout leader est la meilleure façon d'oublier la différence entre les sociétés démocratiques et les sociétés autoritaires.

3. Le contrôle de la société : mythe et réalité

Big Brother suppose le contrôle de la société grâce à la toute puissance du parti unique, communiste ou nazi ; il manquait, à l'époque de Orwell, les outils techniques aujourd'hui disponibles pour exercer un contrôle absolu. Dans l'Europe occupée par les Nazis, il était possible pour des personnes courageuses de fabriquer de faux papiers. Outre les procédés techniques - papier, encre, cachets, etc. -, la principale difficulté résidait dans la vraisemblance de la fausse identité. La solution consistait à faire naître la personne dans une municipalité dont les registres d'état civil avaient été détruits lors de bombardements, incendies, etc.. Si les papiers étaient bien imités, il devenait extrêmement difficile de prouver que l'identité était fausse. L'ordinateur, s'il avait existé dans les

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

années quarante, aurait permis l'arrestation de dizaines de milliers de détenteurs de faux papiers mais les Big Brothers de Orwell ne possédaient ni ordinateur, ni surveillance électronique. La caméra qui permettait à Big Brother de contrôler ses sujets était déficiente à bien des égards : certaines parties de l'appartement lui échappaient. À l'époque de Orwell, Big Brother ne s'encombrait pas de subtilités : terreur systématique, camps de concentration et d'extermination. De nos jours, grâce aux découvertes techniques mises à sa disposition, Big Brother possède des moyens de contrôle beaucoup plus évolués et il devient ainsi encore plus puissant.

Le pouvoir croissant de Big Brother est un fait accepté par tous ; c'est aussi un mythe qui se nourrit de la crainte qu'il inspire à la société. Le fait de croire à la toute-puissance de Big Brother le rend tout-puissant.

Orwell n'était-il pas justifié de peindre un Big Brother à l'ascension irrésistible ? Quand on observe la situation en Union Soviétique, n'est-on pas porté à donner raison à Orwell ? C'est ici qu'intervient le mythe, le mythe de la toute-puissance de Big Brother qui inhibe toute velléité de révolte. Le même mythe empêchait les esclaves de se révolter contre les maîtres, les serfs contre les féodaux, les minorités ethniques et religieuses opprimées contre les états oppresseurs. Non pas que Big Brother ne possède pas d'énormes moyens mais il ne peut imposer son pouvoir sans un minimum de consentement de la société. Selon François Bourricaud, "si la négociation est l'essence du pouvoir, si le chantage et le bluff s'avèrent son ultime recours, il faut conclure qu'il est de sa nature d'être contentieux et que son histoire n'est rien d'autre qu'une suite de contestations" (Esquisse d'une théorie de l'autorité). Le consentement peut être remplacé par la crainte mais même un régime de terreur ne peut survivre sans quelques traces, minimes, de consentement. Les massacres sont un moyen de tenir une société mais on ne peut massacrer toute la société.

Assad de Syrie a décidé d'écraser la révolte des

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

Frères Musulmans à Hama en 1982 en détruisant la ville et tuant plus de dix mille personnes. Mais qu'aurait-il pu faire si la révolte s'était répandue dans plusieurs villes ? Aurait-il détruit toutes ces villes ? Les Big Brothers qui paraissent les plus forts sont tous amenés, à un degré plus ou moins grand, à négocier avec leurs sujets. Le Big Brother d'Allemagne de l'Est ne manque pas de pouvoirs : parti unique, police secrète, mur de Berlin - qu'on est en train de doubler -, fusillades de ceux qui essaient de passer le mur... Il a néanmoins reconnu la nécessité d'une soupape de sûreté et négocie avec l'Allemagne de l'Ouest un véritable trafic de réfugiés, manière détournée de négocier avec ses sujets. Le Big Brother soviétique semble irrésistible ; les changements apportés depuis Staline sont surtout un raffinement dans la répression : les purges et leurs cortèges d'assassinats ont été remplacés ou complétés par le goulag, les asiles psychiatriques. Cela n'a pas empêché le maintien et le réveil du sentiment religieux et national des minorités, obligeant le pouvoir à des accommodations : les campagnes régulières d'attaques contre la religion sont fortement édulcorées dans les républiques soviétiques asiatiques par crainte d'une réaction hostile de la population. Les violations de la planification sont largement tolérées en Georgie. Même les dissidents, victimes d'une répression dans le plus pur style de Big Brother, se voient quelquefois offrir la possibilité de quitter le pays.

Mais de nos jours, c'est le Big Brother polonais qui fournit le meilleur exemple de la relativité du mythe. Tout devrait lui donner les pleins pouvoirs : parti unique, coup d'État militaire, état d'urgence, arrestations massives. Cette panoplie n'est pas venue à bout des travailleurs polonais. Même si Solidarité est hors-la-loi et l'Église catholique tolérée plus que reconnue, Big Brother est contraint de négocier, au moins partiellement, avec ces représentants de la société.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

4. Les défis à Big Brother

Big Brother négociant avec ses sujets est une contradiction dans les termes. Serait-ce qu'il connaît des difficultés et que sa toute-puissance relève du mythe ? Malgré les apparences, Big Brother relève difficilement certains défis, ce qui le place dans la même catégorie que la bureaucratie, autre mythe que l'on croit tout-puissant.

Tant et aussi longtemps que le système est accepté par la société, que les techniques sont entourées d'un halo mythique de puissance et d'inévitabilité, bureaucratie et culte de la personnalité se développent. Dès que l'on remet en cause le système, que le mythe inattaquable n'est plus perçu que comme l'utilisation de techniques précises, que l'on peut apprendre, comprendre et discuter, les deux mythes sont acculés à la défensive. La bureaucratie n'a pas un pouvoir irrésistible par elle-même ; elle a un pouvoir à l'ombre de l'État. Dès que l'État est remis en question, elle est incapable de se maintenir. La perte de crédibilité de l'État italien a ainsi entraîné une diminution du rôle de la bureaucratie dans ce pays. En Iran, l'écroulement du Shah a entraîné l'écroulement de toutes les institutions ; ce n'est qu'avec l'instauration d'un nouveau Big Brother que la bureaucratie a retrouvé son pouvoir. Elle n'a pas cherché et n'aurait d'ailleurs pas réussi à confisquer le pouvoir : la légitimité de l'État est le mythe indispensable au pouvoir bureaucratique. La toute-puissance de Big Brother est le mythe indispensable à son maintien.

Parmi les défis qui s'attaquent au mythe de Big Brother, nous en avons relevé quatre. D'abord, la non-élimination de la recherche de la liberté partout dans le monde est un défi constant à Big Brother. C'est un mauvais exemple qui remet en cause la sacralité du pouvoir. En effet s'il existe des sociétés libres, c'est que Big Brother n'est pas la seule source de légitimité ; c'est que d'autres systèmes politiques sont possibles. Or le culte de la personnalité ne saurait tolérer l'existence d'autres divinités, même en dehors des limites territo-

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

riales du système. L'attrait de la liberté se manifeste dans les départs des sujets de Big Brother vers les pays libres. Soviétiques, Allemands de l'Est, Vietnamiens, Chiliens, Uruguayens cherchent, quelquefois au péril de leur vie, à gagner les pays libres. On n'observe aucun mouvement en sens inverse. L'attrait de la liberté se manifeste également par l'écoute illégale des radios occidentales. Le fait même que l'URSS dépense tant d'argent pour brouiller les émissions des pays démocratiques est une reconnaissance de leur impact. Les trois puissances de 1984 étaient, selon toute vraisemblance, sous la férule de trois Big Brothers. Dans la réalité, les Big Brothers rencontrent la concurrence des systèmes démocratiques.

Si la liberté existe dans le monde, elle ne fait qu'encourager l'irréductibilité de quelques individus dans le système. Ce ne sont pas forcément des intellectuels comme Smith. En effet, les intellectuels ont une fâcheuse tendance à être les premiers à encenser Big Brother ; ceux qui se sont prostitués à Hitler ou à Staline ne se comptent pas tant ils sont nombreux. Lorsque certains intellectuels se rebiffent contre Big Brother, ils atteignent une notoriété du fait même de leur rôle dans la société et des réseaux de connaissances qu'ils ont tissés avec des collègues étrangers. L'irréductibilité d'un Sakharov est connue en raison de sa notoriété internationale. Celle d'Ida Nudel est déjà moins connue. Celle des professeurs d'hébreu ou des Témoins de Jéhovah est quasiment ignorée. Il est remarquable que l'acharnement de Big Brother et son utilisation de toutes les techniques disponibles dans un but d'asservissement n'arrivent pas à venir à bout de ces irréductibles. Leur résistance est rendue plus facile par l'existence de pays libres. Ceux qui ont échappé au goulag racontent à quel point la conscience qu'ils avaient de l'existence de sociétés libres et de personnes au courant de leurs problèmes les ont aidés dans leur défi à Big Brother.

Retour des choses, les mêmes techniques qui ont assuré la victoire de Big Brother peuvent se retourner contre lui. La personnalisation du pouvoir et le

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

culte de la personnalité peuvent devenir des outils à la disposition de ceux qui luttent contre Big Brother. Le cas de Lech Walesa est probant à cet égard. Le leader de Solidarité est devenu, dans la brève période de succès du mouvement syndical et encore plus après la répression de Big Brother, le symbole du mouvement ouvrier polonais. Des problèmes complexes, des décisions difficiles sont devenus l'arrière-plan d'une personnalité. Les partisans de Solidarité ont vite compris la situation : à l'intérieur ils n'ont cessé de tourner les regards vers Walesa, à l'extérieur ils lui ont remis le Prix Nobel, la rencontre des deux pressions donnant une quasi invincibilité à Walesa. Big Brother peut arrêter des centaines de syndicalistes, il peut terroriser la population mais il ne peut plus toucher à Walesa sans craindre une explosion. Le culte de la personnalité est ainsi devenu la principale arme des adversaires de Big Brother.

Les procédés techniques peuvent également se retourner contre Big Brother. Qui aurait cru que de simples cassettes magnétiques renverseraient le tout-puissant Shah d'Iran ? Un des moyens utilisés par Khomeiny a justement été de diffuser à travers l'Iran des dizaines de milliers de cassettes apportant son message à la population. Prudente, l'Union Soviétique interdit l'usage des machines à photocopier en dehors des bureaux du pouvoir, ce qui n'empêche d'ailleurs pas la diffusion des samizdat. À l'époque de Orwell, un résistant armé en était réduit à attaquer un objectif limité : bureau de la Kommandatur, camion militaire, etc.. Aujourd'hui, le sabotage d'un pylône ou d'une antenne arrête les émissions de télévision et est immédiatement connu de la population. Bien mieux, le sabotage des ordinateurs, que ce soit dans un ministère politique (justice, police, milice...) ou dans un ministère technique (planification, transports...) peut être d'une efficacité redoutable. En d'autres mots, la technique n'est plus au service exclusif de Big Brother, elle peut s'opposer à lui.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

5. Les techniques et le pouvoir

Le mythe de Big Brother utilise le monopole des techniques. Leur développement les rend banales donc moins impressionnantes.

On peut imaginer l'effroi d'un combattant confronté pour la première fois à un tank ; de nos jours, un combattant peut utiliser une petite fusée sol-air. Les risques de dérapage où des individus ou des groupes défient le pouvoir ont donc considérablement augmenté.

Le mythe de Big Brother a aidé Big Brother. Si le Reich doit durer mille ans, pourquoi ne pas s'y résigner ? Si l'Armée Rouge est victorieuse, comment y résister ? Or depuis Orwell, il n'est pas évident que Big Brother ait étendu son empire. Une partie de l'Europe occupée par l'Allemagne nazie est redevenue libérale ; celle devenue démocratie dite populaire n'avait généralement pas de tradition démocratique. Excepté la Tchécoslovaquie, les autres pays de l'Est comme la Pologne ou la Hongrie avaient l'habitude des régimes autoritaires. Nombre de pays du Tiers-Monde qui vivent sous la houlette de leurs Big Brothers respectifs n'avaient pas spécialement goûté à la liberté à l'époque coloniale. Certains pays continuent leurs valses-hésitations : Argentine, Grèce, et d'autres sont revenus à la démocratie soit après la défaite de leurs dirigeants comme le Japon, soit après la mort de Big Brother, comme l'Espagne et le Portugal. Ceux qui sont convaincus que Big Brother est irrésistible devraient se rappeler les reculs qu'il a subis depuis 1948.

Les techniques nouvelles permettent un contrôle plus serré de la population mais si elles ont réussi à inspirer la crainte, elles n'ont pas réussi à imposer le respect.

Utilisant les mêmes techniques, glorifiant le même mythe, des Big Brothers concurrents dans des systèmes différents, loin de s'affaiblir, s'épaulent mutuellement. Ce n'est pas un hasard si Hitler et Staline ont signé un pacte. Ce n'est pas un hasard

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

si le Chili et l'Union Soviétique échangent des prisonniers politiques. Dans les deux cas Big Brother a besoin de son collègue pour justifier son omnipotence dans la société.

Les choses se compliquent lorsque, utilisant les mêmes techniques au service de mythes différents, deux Big Brothers se font concurrence dans le même système. Tel a été le cas en Iran où des techniques de promotion et de répression devenues banales car utilisées par les deux camps, ont été employées par Khomeiny et le Shah. Leur opposition a exposé les points faibles du système. Même si le vocabulaire officiel encense le leader, le traite comme le représentant de Dieu sur terre, la population sait que le leader s'est servi de procédés techniques précis pour atteindre le pouvoir et que, le cas échéant, un autre prétendant au raie de Big Brother pourrait à son tour utiliser ces procédés. La banalisation des techniques n'a pas fini d'inquiéter Big Brother.

La situation se dégrade encore plus lorsque, dans son système, Big Brother voit poindre un mythe concurrent utilisant partiellement les techniques. Le mythe concurrent impose, par sa simple existence, une limite au pouvoir de Big Brother. Les républiques soviétiques asiatiques utilisent leurs mythes nationaux et religieux pour résister au Big Brother de Moscou. Plusieurs de leurs citoyens acquièrent des compétences techniques et les mettent au service de la concurrence à Big Brother. L'importance du mythe est particulièrement remarquable en ce qui concerne les Juifs d'Union Soviétique : soixante ans d'endoctrinement visant à supprimer toute conscience juive n'ont pas empêché le maintien puis le développement du mythe religieux et national juif. Malgré des conditions difficiles et apparemment insurmontables, les Juifs d'URSS ont obtenu la libération de plus de deux cent cinquante milles des leurs. Plus qu'un Big Brother concurrent, un mythe concurrent expose les limites au pouvoir de Big Brother.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

6. Le futur de Big Brother

Quel futur peut-on prévoir pour Big Brother ? En 2014, Big Brother sera toujours présent mais il ne sera pas seul. Ses opposants internes, les contestataires, auront besoin de courage, de connaissances techniques, de mythes nouveaux ou renouvelés. Le courage est un élément indispensable car sans lui, nul n'oserait remettre en cause la toute-puissance de Big Brother. L'emploi des procédés les plus ignobles, jusqu'à faire perdre la raison aux opposants, n'est pas venu à bout du prodigieux courage de quelques individus. Mais s'ils veulent accroître leurs chances, les contestataires ne devront pas se contenter d'actes courageux, ils devront augmenter l'efficacité de leurs actions en utilisant les techniques contre Big Brother. Ils devront donc atteindre un haut niveau de compétence technique. Ce n'est qu'avec cette compétence qu'ils pourront établir de fausses cartes d'identité électroniques, qu'ils pourront modifier ou saboter les décisions. Pour justifier leur courage et fournir un cadre à leur combat technique, les contestataires auront recours à des mythes nouveaux ou renouvelés. Ces mythes ne manquent pas : Dieu, nation, peuple et Église contre Big Brother, son État et son Parti.

Big Brother devra consacrer une part croissante de son énergie à surveiller ses sujets ainsi que l'apparition ou la réapparition de mythes concurrents. Aux prises avec des problèmes difficiles - et quel problème plus difficile qu'une société ou des groupes au sein de cette société qui réclament un minimum de liberté -, est-il trop optimiste d'espérer que Big Brother ne se contentera pas de nous regarder mais qu'il sera atteint de strabisme ?

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

L’univers juridique de 1984

Maryse Grandbois, René Laperrière et Claude Thomasset

> Non seulement tout réel méfait, mais toute excentricité, quelque bénigne qu’elle soit, tout changement d’habitude, toute particularité nerveuse qui pourrait être le symptôme d’une lutte intérieure, sont détectés à coup sûr. Il (un membre du Parti) n’a dans aucune direction, la liberté de choisir. D’autre part, ses actes ne sont pas déterminés par des lois, ou du moins par des lois claires. Les pensées et actions qui lorsqu’elles sont surprises, entraînent une mort certaine, ne sont pas formellement défendues et les éternelles épurations, les arrestations, tortures, emprisonnements et vaporisations ne sont pas infligés comme punitions pour des crimes réellement commis. Ce sont simplement des moyens d’anéantir des gens qui pourraient peut-être, à un moment quelconque, dévier. (note 1).

Ce paragraphe emprunté au "livre" de Goldstein résume l’univers juridique du roman de George Orwell, 1984, où il n’y a pas de lois claires et où l’on est puni pour des crimes que l’on n’a pas réellement commis, de façon à prévenir toute potentialité de déviance et donc d’opposition. Cet univers juridique est dominé par l’omniprésence des contrôles exercés par le Parti sur tous les détails de la vie quotidienne des prolétaires et des membres du Parti.

© 1986 – Presses de l’Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d’adaptation réservés

Même si le but du roman n'est pas de dresser un tableau des règles de droit qui s'appliquent en Océania, il est possible de dégager, à partir des descriptions minutieuses des conditions de vie du "héros" Winston Smith, certains éléments qui pourraient dans notre société occidentale être qualifiés de juridiques. Il faut être prudent avec cette qualification, car un système juridique n'existe pas en soi, mais dépend du type de société à laquelle il appartient. Mais dans la mesure où George Orwell n'a pas explicitement qualifié ce qui appartient au "droit" dans la "société océanienne", il s'avère nécessaire de repérer des éléments qui pourraient être classifiés dans les grandes catégories juridiques connues dans les systèmes juridiques occidentaux.

Une fois ce repérage réalisé, il faudra dégager les caractéristiques de ce système juridique. S'agit-il vraiment d'un système juridique ou au contraire ne se trouve-t-on pas confronté à l'apparition d'une société sans droit, où le pouvoir s'exerce de façon absolue ? Quelle conception du droit transparaît alors de l'univers de 1984 ?

1. Les éléments de droit dans le roman

À la lumière de notre droit, les éléments juridiques du roman de Orwell peuvent être classifiés en trois catégories : le droit criminel, le droit civil et le droit administratif. Il faut noter que ces catégories font appel à une conception du rôle de l'État et traduisent la place de l'État dans une société donnée.

1.1 Le droit criminel

On peut distinguer dans l'univers de 1984 les éléments qui se rattachent au droit criminel : la définition des crimes, la détection des crimes, et la sanction des crimes.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

a) la définition des crimes

Il n'y a pas de code criminel et les crimes ne sont pas clairement définis, ce qui permet de faire peser sur les individus la responsabilité de discerner ce qui est permis et ce qui ne l'est pas : Orwell qualifie cette capacité "d'arrêt du crime". Cependant, le roman identifie deux crimes principaux : le "crime par la pensée" et le "facecrime".

Le crime par la pensée est "le crime fondamental qui contient tous les autres". En achetant un cahier pour écrire ses pensées et en y transcrivant "À bas Big Brother", Winston Smith pense commettre un crime par la pensée. Ampleforth en laissant le mot "god" dans une rime, alors qu'il ne pouvait pas trouver le son équivalent dans un autre mot, a commis un crime par la pensée. En disant "À bas Big Brother" dans son sommeil, Parsons commet un crime par la pensée, car il est très grave de ne pas aimer Big Brother. Même le désir peut être un crime par la pensée. Notamment "l'acte sexuel accompli avec succès est un acte de rébellion".

Le crime par la pensée n'est pas défini. Parsons le dit lui-même : "le crime par la pensée est une terrible chose (...) Il est insidieux. Il s'empare de vous sans que vous le sachiez". Ce qui semble caractériser le crime par la pensée c'est qu'il représente une manifestation d'hostilité ou de non-conformité à l'égard du système de pensée imposé par le Parti.

Le facecrime permet de réprimer toute manifestation extérieure de non-conformité au modèle de comportement qui est imposé par le Parti.

> En tout cas, porter sur son visage une expression non appropriée (paraître incrédule quand une victoire était annoncée par exemple) était en soi une offense punissable. Il y avait même en novlangue un mot pour désigner cette offense. On l'appelait facecrime.

D'autres infractions aux règles de comportement

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

officielles existent. Mais elles ne sont que mentionnées ou suggérées ici et là dans le roman. Par exemple, "être pris avec une prostituée pouvait signifier cinq ans de travaux forcés" ; "se trouver éloigné, même pour un instant de la foule bruyante de la randonnée, lui donnait l'impression de mal agir". Ainsi, il est interdit de jurer, de tenir un journal, de se déplacer sans autorisation, de se soustraire à la surveillance ou au couvrefeu, de tenter d'échapper aux multiples obligations imposées par le Parti comme faire sa gymnastique quotidienne, participer aux manifestations de haine ou de patriotisme ou travailler bénévolement pour le Parti.

La criminalité publique, dirigée contre l'État ou la population, semble en voie de disparition parce qu'il devient pratiquement impossible de s'y livrer : on se sert du meurtre, du sabotage et de la trahison pour accabler les révolutionnaires déchus, ou on suggère aux opposants de les commettre pour mieux les prendre au piège d'une Fraternité fictive.

b) La détection des crimes

Les moyens de détection des crimes sont très sophistiqués. Le roman décrit l'omniprésence de l'écoute électronique et de l'observation visuelle continues qui peuvent être réalisées grâce au télécran, cet appareil bi-directionnel qui permet de surprendre la moindre conversation et le moindre geste susceptibles de trahir une pensée rétive et donc criminelle.

Les contrôles policiers font aussi partie de cet arsenal, et les moindres déplacements sont assujettis à des contrôles d'identité et de validité des autorisations de déplacements. Une Police de la Pensée est mise en place pour les "crimes par la pensée".

La délation est un moyen généralisé de détection des crimes. La délation peut venir de n'importe qui : voisins, compagnons de travail, enfants, conjoints, etc.. On ne vérifie ni la crédibilité des délateurs, ni l'authenticité des faits reprochés.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

Enfin, des pièges sont tendus pour tromper les individus les plus rebelles. La Fraternité, Goldstein, le livre de Goldstein, sont des éléments de ce traquenard conçu pour confondre les esprits tournés vers un autre monde, passé ou à venir.

c) La répression des crimes

Les personnes soupçonnées de "crime par la pensée" ou de tout autre crime sont généralement arrêtées la nuit. Winston et Julia sont arrêtés, frappés et transportés brutalement par des "hommes solides, en uniforme noir, chaussés de bottes et munis de matraques".

Les personnes arrêtées sont torturées de manière à ce qu'elles confessent leur crime. La torture utilise les moyens les plus brutaux et pernicieux pour anéantir la volonté et la pensée des prisonniers du Parti. Nous assistons à la douloureuse transformation de Winston Smith qui finit par reconnaître que deux et deux font cinq et par vouloir infliger à Julia le supplice dont on le menace.

Les procès ne sont pas nécessaires, car la plupart du temps les personnes arrêtées sont "vaporisées". Avec leur suppression physique disparaît aussi toute trace de leur existence. L'histoire est réécrite pour effacer toute mention qui aurait pu être faite à leur sujet.

Il existe un double régime de répression : un régime pour les criminels ordinaires et un régime pour les prisonniers du Parti. Les criminels ordinaires semblent subir un régime pénitentiaire et disciplinaire moins rigoureux que les prisonniers du Parti, même s'ils se trouvent aussi dans les camps de travaux forcés. Les criminels ordinaires peuvent y occuper des postes de responsabilité alors que les prisonniers du Parti y font les besognes rebutantes. Les procès sont peu fréquents sauf pour les contre-révolutionnaires qui ont subi des procès publics au début du régime du Parti.

O'Brien explique magistralement à Winston la

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

stratégie conçue par le Parti pour détruire les esprits rebelles. "Il nous est intolérable qu'une pensée erronée puisse exister quelque part dans le monde, quelque secrète et impuissante qu'elle puisse être. Nous ne pouvons permettre un tel écart, même à celui qui est sur le point de mourir (...) Nous, nous rendons le cerveau parfait avant de le faire éclater".

De façon à ne pas créer de héros ou de martyr, le Parti mutile le cerveau des prisonniers du Parti par des techniques de conditionnement qui sont une synthèse des méthodes pavloviennes et psychiatriques. Pour aller jusqu'au bout de ce processus de lavage de cerveau, on permet au prisonnier du Parti ainsi anéanti de revenir à la vie publique de façon à ce que sa réhabilitation serve les intérêts du Parti. La suppression physique qui suivra cette réhabilitation passera alors inaperçue.

D'autres sanctions sont prévues pour les prisonniers de guerre. Ceux-ci sont pendus publiquement de façon à ce que leur mort provoque une manifestation de patriotisme.

1.2 Le droit civil

Les éléments juridiques qui se rattachent au droit civil sont peu nombreux. On constate que Winston Smith peut acheter des objets chez un antiquaire dans les quartiers habités par les prolétaires. Il a donc de l'argent et il peut donc conclure des achats. Ce sont des contrats. De la même façon, les produits rares se vendent en dehors du réseau officiel de distribution des biens (lacets, lames de rasoir, etc.).

Par ailleurs, les relations familiales (hommes-femmes, parents-enfants) subsistent. Le mariage et la famille sont des institutions contrôlées par le Parti. Le Parti n'autorise que les mariages qui ont pour seul but de faire naître des enfants pour le service du Parti.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

Compte tenu du rôle du Parti dans le contrôle de ces institutions, on pourrait aisément classer ces éléments dans le droit administratif. Le droit civil a donc une place très limitée dans l'univers juridique de 1984, comparativement au droit criminel et au droit administratif.

1.3 Le droit administratif

Le Parti contrôle tout : le travail, le logement, la distribution des denrées alimentaires et des vêtements, les loisirs, l'éducation. Cependant, il existe deux systèmes de contrôle différents selon que l'on appartienne à la classe des prolétaires ou à celle des membres du Parti. Ceux-ci sont par ailleurs divisés en deux groupes : les membres du Parti extérieur et les membres du Parti intérieur. Pour ces derniers, un régime de faveur et de privilèges leur permet de profiter de conditions de vie très confortables et d'un régime de contrôle plus souple.

En ce qui concerne les membres du Parti extérieur, ils sont assujettis à des contrôles administratifs constants : leur horaire quotidien est déterminé par le Parti, aussi bien dans leur vie privée (heure du lever, gymnastique obligatoire, couvre-feu, etc.) que dans leur vie de travail (durée de la journée et de la semaine qui peut être allongée selon les besoins du Parti, repas dans les cantines, etc.) et leur vie de loisirs (soirées occupées à des activités communautaires, sorties collectives, manifestations, etc.).

Les enfants sont formés par les écoles et les activités encadrées par le Parti. Les parents n'interviennent plus dans l'éducation de leurs enfants. "La famille en fait était devenue une extension de la Police de la Pensée. C'était un stratagème grâce auquel tous, nuit et jour, étaient entourés d'espions qui les connaissaient intimement".

L'orchestration de ces contrôles administratifs se fait à travers les quatre ministères-clefs : le

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

ministère de l'Abondance, le ministère de la Vérité, le ministère de l'Amour et le ministère de la Paix. Une planification économique semble exister car on parle de plan triennal et d'objectifs de production réalisés et à réaliser.

L'archivage des informations et la mise à jour des archives constituent une fonction administrative importante à l'intérieur du ministère de la Vérité. Ce dernier a aussi pour fonction de s'occuper des divertissements, de l'information (dont font partie les archives), de l'éducation et des beaux-arts. Le ministère de l'Amour veille au respect de la loi et de l'ordre. Le ministère de l'Abondance est responsable des affaires économiques (dont le plan triennal) et le ministère de la Paix s'occupe de la guerre.

Le droit administratif constitue l'assise sur laquelle s'appuie le droit criminel. Toute infraction aux règles de comportement édictées par le Parti est sanctionnée comme acte de rébellion. On peut d'ailleurs constater que les règles de comportement imposées sont proches de celles qui prévalent dans nos milieux pénitentiaires.

Comment caractériser cet univers juridique que nous venons de tracer ?

2. Les caractéristiques du système juridique de 1984

Constatons d'abord la prédominance du droit criminel dans l'univers juridique de 1984. Il est la sanction du non-respect des règles de comportement édictées par le Parti que l'on a qualifiées de droit administratif. L'interrelation nécessaire entre ces deux secteurs du droit résulte de la conception qui prévaut dans le roman et de l'utilisation qui est faite du droit à des fins de contrôle social.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

2.1 La conception du pouvoir

Nous la trouvons magistralement exposéepar O'Brien lors de la "rééducation" de Winston Smith :

> Le Parti recherche le pouvoir pour le pouvoir, exclusivement pour le pouvoir. Le bien des autres ne l'intéresse pas. Il ne recherche ni la richesse, ni le luxe, ni une longue vie, ni le bonheur. Il ne recherche que le pouvoir - Le pur pouvoir (...) Le pouvoir n'est pas un moyen, il est une fin. On n'établit pas une dictature pour sauvegarder une révolution. On fait une révolution pour établir une dictature. La persécution a pour objet la persécution. La torture a pour objet la torture. Le pouvoir a pour objet le pouvoir (...) Nous sommes les prêtres du pouvoir. Dieu c'est le Pouvoir. Vous devez réaliser que le pouvoir est collectif (...) Le second point que vous devez comprendre est que le pouvoir est le pouvoir sur d'autres êtres humains. Sur les corps mais surtout sur les esprits (...) Le réel pouvoir, le pouvoir pour lequel nous devons lutter jour et nuit, est le pouvoir, non sur les choses, mais sur les hommes (...) Le pouvoir est d'infliger des souffrances et des humiliations (...) Quand nous serons tout-puissants, nous n'aurons plus besoin de science. Il n'y aura aucune distinction entre la beauté et la laideur. Il n'y aura ni curiosité ni joie de vivre. Tous les plaisirs de l'émulation seront détruits. Mais il y aura l'ivresse toujours croissante du pouvoir, qui s'affinera de plus en plus (...) Si vous désirez une image de l'avenir, imaginez une botte piétinant un visage humain... éternellement.

Ce "pur pouvoir" est donc absolu et n'a d'autre fin que lui-même. Comme il s'agit d'un pouvoir absolu, il implique une obéissance totale de ceux qu'il domine. Pour obtenir cette obéissance totale, le Parti doit exercer un contrôle total sur chaque individu. Pour ce faire, on crée des classes socia-

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

les hiérarchisées et relativement étanches, on prend en charge l'éducation et le conditionnement des enfants, on organise et contrôle la vie sociale jusque dans ses moindres détails. Et surtout on fait peser sur chaque individu une menace de mort constante en raison de la répression généralisée. On retrouve donc l'enchevêtrement du droit criminel et du droit administratif.

2.2 La structuration et le contrôle de la société par le droit

La société océanienne est divisée en trois classes hiérarchisées auxquelles s'appliquent des règles de comportement différentes traduisant un droit de classe. À la base se trouvent les prolétaires. Ceux-ci ne sont pas considérés comme des êtres humains. Ils occupent les emplois les plus ingrats et vivent dans des conditions misérables sous la menace constante des rats et des bombardements. Malgré ces conditions de vie pénibles, ils semblent avoir plus de liberté et la sanction de leur déviance semble moins radicale que pour les membres du Parti. La raison de cette différence d'attitude vient du fait que les prolétaires sont incapables de se révolter et ne sont donc pas une menace au pouvoir du Parti intérieur.

Au-dessus du prolétariat se trouvent les membres du Parti extérieur. Cette classe est menaçante pour le Parti car elle comprend des individus qui ont encore la capacité de penser et donc de s'opposer au pouvoir du Parti. C'est cette classe qui fait l'objet du contrôle le plus systématique de façon à annihiler toute possibilité de révolte ou d'opposition.

Ce contrôle est exercé par les membres du Parti intérieur qui se situent au sommet de la pyramide et qui constituent une oligarchie bénéficiant de privilèges pour maintenir ce contrôle et les lois et les règles de comportement ne sont pas claires de façon à faire régner l'incertitude et la crainte constante de mal agir. Cette crainte est entretenue grâce aux

© 1986 – Presses de l'Université du Québec
Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

sanctions excessives qui sont rattachées à toute infraction aux règles de comportement commise par les membres du Parti extérieur. Les individus s'auto-répriment de façon à ne pas enfreindre les règles du Parti. C'est "l'arrêt du crime" en novlangue. La criminalisation des actes des membres du Parti extérieur conduit au conformisme et au conditionnement des esprits, éléments nécessaires au maintien de la hiérarchie et du pouvoir absolu.

2.3 La survivance du droit en régime totalitaire

Nous pouvons maintenant nous demander si toutes ces règles de comportement sont des règles de droit. Dans la mesure où ces règles sont édictées par un pouvoir constitué et sont assorties de sanctions pour en faire respecter l'application, elles possèdent des caractéristiques que l'on reconnaît généralement à la règle de droit.

Cependant dans l'univers juridique de 1984, les règles qui sont imposées viennent directement du sommet, du Parti intérieur. Elles s'adressent à chaque membre du Parti extérieur qui les reçoit du télécran. Les sanctions ne sont écrites nulle part, mais chacun sait la peine qu'il encourt s'il enfreint ces règles. Car la propagande diffusée par le télécran et la littérature officielle rapportent ce qui est arrivé à ceux qui n'ont pas respecté ces règles. Il n'y a donc qu'une relation unilatérale descendante entre le sommet et la base : celle-ci ne participe pas à l'élaboration de la règle. Cette règle n'en est pas moins une règle de droit.

Mais cette règle de droit est empreinte de la conception totalitaire du pouvoir : "tu dois". Le Parti intérieur veut dépasser ce commandement pour qu'il devienne "tu es". À partir du moment où les êtres sont transformés dans leur pensée et leur comportement de façon à être incapables d'une réflexion autonome, la règle de droit n'a plus de raison d'être. Les individus ont alors totalement intériorisé les règles de comportement et toute déviance est impossible. Les membres du Parti intérieur ont

© 1986 – Presses de l'Université du Québec
Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

alors sous leur domination l'ensemble des membres de toutes les classes sans la médiation du droit.

Par contre, dans la phase transitoire où se situe le roman, le droit criminel et le droit administratif jouent un rôle essentiel dans le processus de répression et de conditionnement des membres du Parti extérieur de façon à ce qu'ils deviennent des êtres conformes au modèle esquissé par O'Brien. "Aucun de ceux que nous amenons ici ne se dresse plus jamais contre nous. Tous sont entièrement lavés". La règle de droit est alors remplacée par des règles de comportement qui s'apparentent à la fois aux règles monastiques et à la discipline militaire.

3. L'utilisation du droit à des fins de contrôle social

Dans le roman 1984, le Parti dispose de multiples moyens pour assurer la soumission des masses et même des membres du Parti : la concentration de la propriété dans l'oligarchie du Parti intérieur, la distribution des pouvoirs de commandement dans la hiérarchie du Parti, la fixation autoritaire des conditions de vie (consommation, logement) et de travail (y compris les loisirs), la militarisation et l'appauvrissement généré par des guerres incessantes, et enfin la surveillance et la répression généralisées.

À ces moyens s'ajoutent des procédés de contrôle des consciences individuelles et de l'opinion publique visant à prévenir toute velléité et toute possibilité de contestation de la domination exercée par le Parti. Le droit sert en partie de support à la mise en œuvre de ce contrôle, mais l'Océania n'est pas pour autant un État de droit. À cet égard, dans le Québec de 1984, le droit joue un rôle de médiation beaucoup plus direct dans la structuration du pouvoir et dans l'organisation des contraintes.

Par ailleurs, depuis une quarantaine d'années l'État a connu un développement considérable de ses activités qui s'est traduit par l'établissement d'un

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

contrôle administratif sans précédent. Ce contrôle s'établit au nom du droit et par le droit : le droit du pouvoir et du parti au pouvoir. Bien que l'organisation administrative diffère entre l'Océania et le Québec de 1984, les fonctions de contrôle exercées par l'administration publique se ressemblent. Le principe de légalité ne sert ici qu'à justifier le non-droit produit par l'administration.

Mais la propriété, la puissance publique et le quadrillage administratif ne suffisent pas à assurer la permanence du pouvoir. Dans le roman 1984, l'essentiel du contrôle social passe par la manipulation et le conditionnement de l'opinion publique. Et tant que les cerveaux ne seront pas totalement asservis au pouvoir et rendus incapables de le contester, il faudra maintenir la répression violente de toute opposition et même de toute velléité de non-conformisme ou d'autonomie. La répression apparaît ainsi comme une condition préalable et indispensable à l'exercice du pouvoir, jusqu'à ce qu'elle puisse être remplacée par des formes plus intégrées d'oppression.

3.1 Le droit de la répression en 1984

> Ce qu'il allait commencer, c'était son journal. Ce n'était pas illégal (rien n'était illégal, puisqu'il n'y avait plus de lois) mais s'il était découvert, il serait, sans aucun doute, puni de mort ou de vingt-cinq ans au moins de travaux forcés dans un camp.

Dans le roman 1984, différents moyens de contrôle social sont mis en œuvre par le biais de règles. La criminalisation, la surveillance constante, la suppression des déviants ont toutes une double fonction, l'une immédiate, l'autre différée, idéologique. Certaines règles concernent l'application des sanctions. Celles-ci nous semblent toujours disproportionnées, eu égard à la gravité des "crimes" commis. De plus, tout châtiment devient inéluctable

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

("le crime de penser est la mort"), peu importent les circonstances. Ainsi par exemple, si Winston Smith enfreint volontairement des règles, il n'en va pas de même pour Parsons, Syme et Ampleforth, qui apparaissent plutôt comme des victimes arbitrairement choisies. Les vaporisations qu'on leur fait subir constituent un mécanisme de contrôle social, comme les procès publics et les exécutions.

On peut affirmer qu'aujourd'hui la surveillance policière dispose de moyens électroniques comparables à ceux de la Police de la Pensée. Mais dans notre système judiciaire, l'arrestation et la condamnation ne sont cependant pas inévitables. Dans notre société, seul un petit nombre d'infractions conduit au tribunal. Bien que les accusations ne soient pas de la même nature que dans 1984, elles se font discrétionnaires. De plus en plus les accusations portées par le ministère public apparaissent sélectionnées. Et très souvent, ces accusations ne sont pas toutes portées an même moment. Le bras de la justice devient une épée de Damoclès ! Par exemple, les accusations contre Claire Lortie pour faux et usage de faux portées cinq mois après leur commission. Les crimes étant imprescriptibles, la Couronne peut porter des accusations en tout temps. Par ailleurs, certaines arrestations se font tout aussi arbitraires que dans le roman (par exemple sous la Loi des mesures de guerre en 1970) et les bavures policières comme celle de Rock Forest deviennent les conséquences d'un pouvoir policier sûr de lui.

Comme les arrestations et les condamnations qui n'ont rien d'inéluctable dans notre système judiciaire, les sanctions peuvent varier pour une même offense. Les juges disposent d'une grande discrétion dans l'application des peines. Ils peuvent imposer des sentences suspendues, des sentences exemplaires, les peines minimales ou maximales prévues par le Code criminel, cela selon leur appréciation des circonstances.

Le Canada est un des pays où les tribunaux sont les plus sévères. Parmi les provinces canadiennes,

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

c'est au Québec que les tribunaux imposent les plus longues sentences d'emprisonnement. Par exemple, une personne accusée de faux et d'usage de faux purge une peine deux fois plus longue que la moyenne nationale (Szabo, 1970) (note 2). La disparité des sentences constitue une caractéristique de notre système judiciaire. Cette disparité n'est pas due au hasard. Par exemple, ce sont les vols à main armée, "crime des plus dépourvus" (note 3), qui enregistrent le plus grand nombre de plaidoyers de culpabilité et de peines d'emprisonnement.

Si la torture sous diverses formes peut être utilisée à l'occasion par l'appareil répressif canadien pour soutirer des informations aux détenus ou pour briser leur résistance et les démoraliser, elle n'atteint pas ici l'ampleur que lui donnent les régimes qui en ont fait une méthode de gouvernement. Les méthodes de torture employées aujourd'hui dans le monde ressemblent à s'y méprendre à celles du ministère de l'Amour. Entre 1975 et 1978, trente mille personnes ont été vaporisées en Argentine (note 4). Selon le Rapport sur la torture de Amnistie Internationale, les prisonniers d'opinion subissent les mêmes cœrcitions que Winston Smith. Ils sont systématiquement isolés, tenus à l'écart, épuisés physiquement, menacés. À force de privations, leur perception devient entièrement monopolisée par l'interrogateur. Après des "indulgences occasionnelles", des périodes de rémission, ils font face de nouveau à des "démonstrations de toute-puissance" (Aministie Internationale, 1977). Ce qui fait peur, c'est que nos gouvernements et nos entreprises continuent à entretenir des rapports étroits et profitables avec des régimes qui emploient de telles méthodes pour se maintenir au pouvoir.

Autant dans leurs méthodes que dans leurs objectifs, les pouvoirs totalitaires se ressemblent : il ne s'agit pas simplement de faire parler ou trahir, mais de remodeler, rendre conforme, orthodoxe.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

3.2 La contrainte juridique en 1984

a) propriété et pouvoir

Les formes juridiques qu'empruntent les pouvoirs contemporains pour asseoir et maintenir leur domination sur l'ensemble de la société ne sont pas nées d'hier. Elles servent de fondement structurel et idéologique à l'exercice du pouvoir étatique et privé, à partir des concepts de la souveraineté et de la propriété. Si en Océania le Parti intérieur s'est accaparé l'ensemble des pouvoirs économiques et politiques, ceux-ci demeurent distincts dans le Québec de 1984 mais étroitement imbriqués et inter-dépendants.

Sur le plan budgétaire, l'État dépend largement pour le financement de ses multiples activités, des puissances du capital international, alors que celles-ci n'assument pratiquement plus de mise de fonds ni de risque lorsqu'elles empruntent les ponts d'or érigés à leur intention par les lois pour "créer des emplois" au pays.

b) les formes ordinaires de l'oppression

Il subsiste donc une certaine distribution de pouvoirs entre "partenaires" distincts dans le secteur privé de l'économie. Le droit et son application sont alors ajustés par les appareils d'État et les entreprises dans le sens des impératifs économiques et politiques de l'heure, ce qui se traduit par une multiplication et un resserrement des contraintes juridiques pour assurer le maintien de l'oppression, surtout en période de crise et de restructuration : par exemple, les contrôles des salaires, de l'immigration, le gel du salaire minimum, les coupures dans l'indemnisation des accidentés du travail et dans les services de santé.

Alors que dans le roman 1984 les prolétaires se voient complètement exclus de la sphère du droit, libres "comme des animaux", dans notre société les classes populaires voient leur existence encerclée, saturée par le droit. La Loi de l'assurance chômage,

© 1986 – Presses de l'Université du Québec
Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

la Loi de l'aide sociale, les lois du travail prennent le relais du code criminel pour empêcher toute velléité de déviance.

Dans le secteur public, la tentation totalitaire est plus forte car l'État contrôle tous les leviers du pouvoir en cumulant la propriété publique et la souveraineté nationale. Nous l'avons éprouvée au Québec lors des dernières négociations des conditions de travail des salariés émargeant aux budgets de 1'État, avec l'adoption de la série noire des lois 68, 70, 72, 105 et 111 de juin 1982 à février 1983. Dans le roman 1984, le totalitarisme a gagné toute la structure socio-économique, et la société entière est assujettie désormais au pouvoir et au droit du Parti unique.

Le droit, cette forme de l'État, est ainsi fait qu'il ne peut que servir les intérêts des groupes dominants. Il veille de haut à l'inégalité des échanges et à la reproduction des rapports sociaux. Il régit les relations commerciales et il protège la propriété privée et la propriété d'État contre toute atteinte. Il sert aussi des impératifs de contrôle et de régulation sociale en contribuant directement à l'organisation et à la mise en oeuvre de la répression. L'ensemble des lois prescrit quand et comment les contraintes doivent être mises en mouvement. Quand les formes ordinaires de contrainte ne leur apparaissent pas suffisantes, les gouvernements peuvent toujours en créer de nouvelles. Le droit leur trace peu de bornes qu'il ne peuvent étendre eux-mêmes. En fait, aucune déclaration universelle des droits de l'homme, aucune charte des droits de la personne ne protège de façon absolument certaine contre l'arbitraire et la discrimination, ni même contre la torture.

3.3 Le contrôle de l'administration publique

En Océania, les juridictions se partagent entre quatre ministères soient ceux de la Vérité, de l'Abondance, de l'Amour et de la Paix. Ces ministères exercent leur juridiction de façon autonome et

© 1986 – Presses de l'Université du Québec
Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

constituent des édifices bureaucratiques fortement hiérarchisés. Ils emploient un grand nombre de fonctionnaires comme Smith, dont la plupart effectuent des tâches de falsification soixante heures par semaine. Comme de multiples règles remplacent les anciennes lois, les ministères se chargent de veiller à la cohérence de ces règles.

Au Québec et au Canada en 1984, l'administration publique détient les mêmes pouvoirs de droit. De nombreux ministères exercent des juridictions parallèles ou concurrentes. La plupart de ces ministères administrent des bureaux régionaux déconcentrés. A ces ministères s'ajoute un nombre toujours croissant d'institutions étatiques. Ces institutions détiennent à leur tour des pouvoirs réglementaires et quasi-judiciaires. Au sujet de ces contrôles administratifs, un sondage Gallup rendu public récemment révèle qu'une majorité de Canadiens pense que "Orwell avait vu juste" (note 5). 58% des personnes interrogées croient que le droit à la vie privée devient une illusion parce que l'État possède les moyens de tout savoir sur chacun des citoyens et citoyennes.

Depuis vingt ans, l'État quadrille le territoire de son dispositif institutionnel. Ce quadrillage induit une transformation de l'espace et un contrôle administratif sans précédent. En multipliant les institutions et en les distribuant dans l'espace, l'État contrôle de plus en plus de sphères de l'activité.

À titre d'illustration, ce phénomène est particulièrement visible dans le domaine de l'aménagement de l'espace. Les recherches en sciences sociales, particulièrement depuis les années '70, ont mis en lumière le caractère hautement stratégique de l'espace. Comme l'espace est porteur de rapports sociaux, toute action de l'État sur l'espace implique une modification ou une restructuration de ces rapports sociaux. Ainsi traité, l'espace se transforme en un instrument de régulation privilégié où l'ordre spatial, concourant directement à la reproduction de l'ordre social, en est simultanément

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

la matérialisation (Loshak, 1979). L'espace devient à la fois le support du contrôle social et le garant de son efficacité.

L'État l'a bien compris. Aux découpages maintenant traditionnels du Québec en villes, comtés et districts judiciaires, le gouvernement ajoute des régions, des sous-régions et des zones (note 6). Viendront plus tard les zones agricoles (note 7) et les municipalités régionales de comté (note 8).

Le quadrillage s'étend aussi aux espaces de loisirs. Le gouvernement redélimite les parcs provinciaux (note 9), crée des réserves écologiques (note 10), des zones d'exploitation contrôlée et des réserves fauniques (note 11), des arrondissements naturels et historiques (note 12). Parallèlement à ce régime, le gouvernement aménage des parcs nationaux (note 13) et des réserves de la faune (note 14). Ces terres publiques se répartissent dans toutes les régions québécoises comme autant d'enclaves administratives. Bien qu'il ne s'agisse pas des terres les plus fertiles ou les plus densément peuplées, les gouvernements possèdent aujourd'hui près de 93% du territoire du Québec. Et ils détiennent de tels pouvoirs d'expropriation que la propriété privée peut devenir illusoire.

Rien de tout cela n'est bien totalitaire en soi. Mais le droit qui régit les rapports entre les usagers et l'administration se révèle particulièrement assujetti aux décisions de l'administration publique. Par le biais de quelques lois-cadres, on délègue à des ministres et à des organismes publics le pouvoir d'adopter des règlements et de les appliquer. Dans plusieurs cas ces organismes détiennent aussi des pouvoirs quasi-judiciaires, c'est-à-dire le pouvoir de trancher des litiges et de reconnaître des droits individuels ou collectifs, comme le font par exemple la Commission de protection du territoire agricole et la Commission nationale de l'aménagement. En pareil cas, la loi-cadre ne conserve qu'une valeur indicative, car l'organisme détenant un important pouvoir discrétionnaire détient celui de faire du droit.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

Il arrive même de plus en plus souvent que les tribunaux de droit commun perdent leur droit de regard traditionnel sur les actes de cette administration publique. Ou que celle-ci, nonobstant les décisions des tribunaux censurant certaines de ses pratiques, les perpétue en contournant l'interdit par de nouvelles directives ou en faisant adopter des modifications réglementaires ou même législatives en sens opposé.

En dépit de cela, le droit continue de fonder l'action administrative mais l'administration s'affranchit de quelques représentations universelles. Le droit n'est plus érigé en absolu. Il prend une figure davantage instrumentaire, directement associée à des politiques étatiques, comme règle du jeu, comme enjeu et élément stratégique. On assiste à une prolifération de ce que les Américains nomment le "Soft Law", le "droit assourdi" (Rigaud, 1982), soit une montée des formes peu juridiques de régulation sociale.

Ces formes peu juridiques sont produites par une administration publique devenue omniprésente et toute-puissante. Le règlement supplante la loi et les directives se multiplient. On assiste ainsi à l'établissement progressif d'un droit parallèle sous le seul contrôle de l'administration publique.

Les grandes institutions publiques administrent donc leurs propres règles procédurales et leurs propres formes de contrôle. Dans l'exercice de leurs fonctions, elles adoptent des règlements et des directives pour régir l'activité de leurs bureaux régionaux. Et le droit qu'elles créent, ces institutions le sanctionnent aussi. De ce fait, l'administration publique se crée une sorte d'autonomie qui lui permet souvent d'échapper à toute forme de contrôle parlementaire ou judiciaire.

3.4 Le contrôle de l'opinion publique et de la culture

Dans une société où n'existent ni droit, ni

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

contrainte, du moins en théorie, c'est l'opinion publique qui devient le seul arbitre des comportements. (Steinhoff, 1976).

Dans le roman 1984, l'essentiel du contrôle social passe par l'assujettissement et le conditionnement de l'opinion publique, et même de l'opinion de tous les individus susceptibles de développer une autonomie de pensée face au Parti.

Dans le Québec de 1984, l'opinion publique semble à première vue prise en considération par les gouvernements. Plusieurs institutions font appel à la participation du public pour associer des individus et des groupes à la prise de décisions. Implantés il y a vingt ans lors des premières expériences du territoire du B.A.E.Q., ces mécanismes se sont généralisés dans le secteur des affaires sociales (C.L.S.C., aide juridique) et de l'aménagement (Loi sur l'aménagement et l'urbanisme). Avec la création des comités consultatifs et le recours de plus en plus fréquent aux sondages, la participation est devenue un mode de gouvernement.

Ces procédés se substituent ponctuellement à l'application de procédures plus formelles et véritablement consultatives. Bien que la Loi oblige souvent des organismes à consulter la population, ces organismes ne se trouvent pas liés par les résultats de cette opération. Ils conservent leur pouvoir discrétionnaire. Le faible pouvoir des participant(e)s et leur absence totale de contrôle les amènent souvent à travailler sur des projets dont ils/elles ignorent la véritable teneur ou portée. Et ce processus de consultation est souvent très exigeant pour les participant(e)s, lesquel(le)s se retrouvent au mieux comme des travailleurs/euses non payé(e)s par l'organisme. En fait, la participation a pour principal objectif de faire consentir la population aux choix sociaux préalablement faits par l'État. Elle permet à l'État de transformer l'opposition en consensus et induit "une mobilisation des participant(e)s en faveur de l'organisation" (God-

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

bout, 1983). En cela, la consultation participe à un véritable processus de conditionnement de l'opinion publique.

Par ailleurs, les gouvernements disposent de larges pouvoirs de dépenser et les utilisent pour tenter d'influencer l'opinion publique sur une plus large échelle. Par exemple, lors de conflits de travail dans le secteur public, des budgets sont toujours disponibles pour inonder les médias de propagande payée à même les fonds publics. Parallèlement, les gouvernements tentent d'infléchir de plus en plus l'évolution culturelle dans un sens qui leur soit favorable. Ils le font par la création d'organismes et le financement d'activités à un point tel que le secteur culturel dans son ensemble voit s'aggraver une situation de dépendance envers les fonds contrôlés par 1'État.

Ainsi le droit régissant la culture sert à faire fonctionner des institutions raffermissant le contrôle de l'État sur l'opinion publique et les représentations idéologiques. C'est le cas des musées, de l'Institut du cinéma, de la Commission des biens culturels. C'est aussi le cas des lois relatives à l'éducation et à l'instruction publique. La programmation et l'évaluation scolaires imposées et administrées par le ministère de l'Éducation servent à former les enfants, à les sélectionner et à reproduire le conformisme et le statu quo.

Mais l'opinion publique se forme en grande partie par les diffuseurs d'information, soit les entreprises publiques et privées de télévision, de radio, de revues et de journaux. Des lois encadrent rigoureusement la production et la diffusion de l'information par ces médias : la Loi sur la radiodiffusion (note 15), la Loi sur la radio (note 16), la Loi sur la presse (note 17), la Loi sur les journaux et autres publications (note 18) pour ne nommer que celles-là. Et une multitude de règlements provinciaux et fédéraux dictent des marches à suivre, des contenus de programmation. Définis comme services publics, les médias peuvent être mobilisés en tout temps par l'État. Par exemple, jusqu'à récemment les

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

gouvernements ne payaient pas de temps publicitaire à la radio pour diffuser leurs messages.

Le droit à l'information ne fait pas partie des droits démocratiques reconnus. Plus encore, l'accès à l'information tend à devenir de plus en plus difficile, particulièrement pour les groupes syndicaux et populaires. C'est ce qui ressort une fois de plus des États généraux populaires sur les communications tenus à Montréal en janvier 1984 (note 19). Insatisfaits de la couverture des nouvelles qui les concernent, les syndicats et groupes populaires réclament un plus grand accès à l'information : médias, banques de données, aides diverses de l'État aux médias communautaires et alternatifs. Ces groupes réclament aussi un droit de réplique dans les médias traditionnels. Les États généraux dénoncent les nouvelles politiques fédérales et provinciales jugées centralisatrices et orientées vers le "profit des intérêts privés des fabricants de matériel d'information" (note 20).

Dans le Québec de 1984, les individus et les groupes peuvent en principe s'exprimer librement. La critique à l'égard des institutions et des personnes n'est pas interdite, mais elle doit suivre des voies de droit. Autrement la liberté d'expression est rapidement sanctionnée. Si le droit criminel et le droit civil encadrent la diffamation, l'outrage au tribunal sert à punir le refus d'obéir aux injonctions de cour limitant la liberté d'expression ou de diffusion des idées (exemple : "Les Fées ont soif"). Il arrive même que des injonctions dictent à certaines personnes des paroles ou des gestes (exemples : les dirigeants syndicaux sont périodiquement contraints d'ordonner la cessation d'une grève ou d'un piquet par télex et par annonce dans les quotidiens).

Les groupes qui manipulent l'opinion et orientent la culture, en œuvrant dans la structure étatique ou en l'influençant de l'extérieur, détiennent de puissants leviers pour maintenir leur emprise sur la majorité et se réclamer de celle-ci pour faire triompher leur point de vue et faire accepter leur

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

domination à l'ensemble de la population sous la justification du règne de la majorité en démocratie.

4. Les fonctions idéologiques et symboliques du droit

En plus d'opérer une structuration des rapports sociaux et d'être utilisé à des fins de contrôle social, le droit remplit dans notre société d'importantes fonctions idéologiques et symboliques, en ce qu'il sert de justification à l'exercice du pouvoir et tend à accréditer l'idée que les normes et institutions juridiques sont conformes à un idéal de justice ou s'en rapprochent. Nous examinerons ces fonctions sous deux aspects particulièrement révélateurs : le principe de légalité et le langage juridique.

4.1 Le principe de légalité

Les juristes et les gouvernants de notre pays invoquent le principe de légalité (ou "rule of law") pour affirmer la légitimité de gouvernements démocratiquement élus, l'existence d'un État et d'une société civile régis par le droit, et l'égalité des citoyens et citoyennes devant la loi. Dans cet État de droit idéalisé, les distinctions de classes et les privilèges n'existent pas, et la discrimination est combattue partout où elle se manifeste, y compris dans les lois. L'application administrative des normes édictées par le pouvoir est censée respecter la légalité et est soumise à la surveillance d'un appareil judiciaire qui veille jalousement au maintien de son image d'impartialité et d'apparence de justice. Dans ce système, le discours juridique a pour fonction la légitimisation de l'ordre établi et d'une organisation sociale basée sur l'autorité de la loi et des institutions juridiques, plutôt que sur celle d'individus ou d'élites exerçant le pouvoir.

À l'évidence, cette vision légaliste d'une "société juste" cache une réalité basée sur la domination

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

et l'exploitation des classes populaires et des autres peuples par des oligarchies qui se sont approprié les principaux moyens de production et la plus grande part de richesse collective. Cette réalité fait irruption dans le droit par la création de catégories et de secteurs juridiques particuliers établissant des distinctions selon les classes de citoyens : par exemple, le droit des corporations et le droit social appartiennent à des univers juridiques étrangers. Cette situation se manifeste quotidiennement par l'application différenciée des lois selon l'appartenance de classe : l'exercice de la discrétion de poursuivre et les disparités de sentences en droit criminel en constituent des illustrations.

La classe dirigeante du roman de Orwell ne ressent nul besoin de légitimer l'exercice de son pouvoir par un édifice juridique compliqué obéissant à des principes transcendants. Les divisions de classes, la hiérarchie, les privilèges, l'esclavage, la répression et la guerre, en somme "l'ordre établi", ne se justifient pas par le droit ni par la religion ni par la morale, mais par la force uniquement, sans médiation ni occultation. Le totalitarisme se maintient grâce à l'annihilation de toute pensée, de tout sentiment, et même de tout instinct oppositionnels. Le conformisme idéologique absolu requis pour assurer la permanence de la structure hiérarchique en place et l'acceptation des contradictions flagrantes entre la réalité empirique et le discours sont imposés, non pas par un système de justifications mais par l'application de la violence brutale menant à la destruction physique ou psychique des déviants. À long terme, on compte arriver au même résultat par une réduction systématique de la pensée critique, en privant celle-ci de tout véhicule conceptuel et de toute possibilité d'expression par le langage.

4.2 Le langage juridique et le novlangue

À cet égard, il est révélateur d'analyser le langage juridique en rapport avec les objectifs et

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

l'opérationnalisation de la langue officielle de 1984, le "novlangue". Si le novlangue a pour but principal de rendre impossible tout autre mode de pensée que la pensée officielle, le langage juridique emprunte la même voie sans aller aussi loin en enfermant dans des catégories abstraites les réalités sociales afin de les réinterpréter dans un sens correspondant aux intérêts du pouvoir. Le traitement juridique d'un problème n'en supprime pas les autres dimensions, mais les subordonne souvent au point de les rendre insignifiantes ou méconnaissables, à la recherche d'une hypothétique sanction judiciaire ou administrative.

Dans le même sens, l'inflation normative et institutionnelle consécutive aux interventions croissantes de l'État dans d'innombrables champs d'activités économiques, culturelles et sociales, se traduit par une extension du domaine du langage qui contribue à opérer une réduction du domaine de la pensée non-juridique autonome. En outre, si le novlangue vise à effacer le passé en supprimant le vocabulaire de "l'ancilangue", le droit pour sa part effectue une traduction idéologique du passé en privilégiant, dans les solutions jurisprudentielles, l'aspect juridique de problèmes complexes, et en créant des normes et institutions qui laissent peu de traces des luttes sociales dont elle sont issues.

L'argument d'autorité est très puissant en droit. "La loi, c'est la loi" ! Comme le novlangue, le langage juridique ne tolère pas la contradiction, et cherche à rendre une hérésie impensable, ou inexprimable, en empêchant la formulation en termes juridiques d'une analyse utilisant des catégories étrangères au droit existant. Dans un langage où le terme "personne" peut aussi bien représenter un individu qu'une corporation multinationale, et où le mot "propriété" recouvre autant les biens de consommation essentiels à la survie que les empires financiers construits sur l'exploitation des ressources humaines et naturelles, la formulation juridique d'analyses reposant sur des concepts étrangers au droit, tels les classes sociales, les moyens de production, la domination, l'exploitation, ou même

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

la discrimination et le sexisme, se heurtent aux barrières d'un langage derrière lequel se retranche le pouvoir. D'où l'isolement du droit - et des juristes - et la difficulté de cet univers juridique à intégrer la réflexion, la critique et les remises en question en d'autres termes que ceux qui sont justement conçus et utilisés pour maintenir la structure hiérarchique de domination.

Cependant, le langage juridique ne va pas aussi loin que le novlangue dans l'abstraction des réalités extérieures. En l'absence d'une signification juridique spécifique, un terme sera interprété d'après le sens ordinaire des mots, par référence aux dictionnaires généraux, ce qui n'empêche pas telle interprétation d'être teintée par le système de valeurs du juge. De plus, les réalités politiques ou sociales referont surface dans les décisions judiciaires à l'occasion de cas tellement patents qu'une solution faisant abstraction de ces dimensions pour se baser uniquement sur des considérations juridiques apparaîtrait abusive et injuste, et discréditerait le pouvoir judiciaire.

Le novlangue est conçu pour imposer à ses usagers la bonne attitude mentale. Il en est ainsi du langage juridique, qui recourt à un vocabulaire proposant des modèles de fonctionnement ou de comportement : la justice, la légalité, l'équité, la bonne conscience, l'homme raisonnable, le bon père de famille. D'autres termes servent au contraire à définir des comportements déviants et à culpabiliser leurs auteurs, particulièrement en droit criminel, par la définition sélective des crimes (exemple : le vol) et de leurs éléments constitutifs (exemple : la mens rea ou état d'esprit blâmable), et aussi en droit civil (exemples : la faute, la mauvaise foi). Entre les deux, une série d'expressions définissent de façon impérative et fonctionnelle les comportements désirables : à titre d'illustrations, les lois spéciales et les injonctions ordonnant aux dirigeants syndicaux de "prendre les moyens appropriés" pour faire cesser une grève. L'imprécision des termes utilisés fait alors peser une menace de répression qui ne sera écartée que si la personne visée fait preuve

© 1986 – Presses de l'Université du Québec
Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

d'une attitude et d'un comportement désirables, ou plutôt considérés tels a posteriori par le juge ayant à se prononcer éventuellement sur la transgression de cette norme de conduite.

Dans la même veine, le novlangue est structuré dans le dessein de réduire la moralité à la dichotomie du bien et du mal (par exemple, les concepts de "crimesex" et "biensex"), ou pour maintenir des ambivalences. Le droit, dans certains secteurs de répression et de contrôle, affiche les mêmes tendances. En droit criminel, l'accusé est coupable ou non coupable, et c'est dans l'imposition de la sentence que seront faites les nuances par l'exercice de la discrétion accordée au juge. Pour accentuer la répression, certaines lois odieuses enlèveront cette discrétion au juge : ainsi la Loi assurant la reprise des services dans les collèges et écoles du secteur public (projet de loi 111) adoptée en 1983 (un an trop tôt) par l'Assemblée nationale du Québec, interdit aux arbitres de diminuer les sentences de congédiement (article 9) ou de perte d'ancienneté (article 12) imposées sommairement aux grévistes récalcitrants.

Le parallélisme entre le langage juridique et le novlangue se retrouve au niveau des techniques linguistiques utilisées pour opérationnaliser les objectifs qu'on vient de décrire.

Le novlangue établit des classes étanches de mots qui rappellent l'hermétisme du jargon et l'incapacité d'utiliser la langue ordinaire en droit. Le novlangue procède à la destruction de mots ou à la réduction de leur sens pour supprimer les idées multiples qu'ils pourraient évoquer : le droit pour sa part dépouille le vocabulaire de ses dimensions philosophiques, sociales, culturelles ou éthiques, par des définitions et énoncés étroitement techniques et par des interprétations littérales ou unilatérales.

Si le novlangue recourt systématiquement à l'euphémisme ou au mépris, le langage juridique en fait un dosage plus subtil. Les lois, et particulièrement

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

les chartes, utilisent généreusement l'euphémisme : témoin cet énoncé de la Charte québécoise des droits et libertés de la personne (note 20) dans son article 46 :

> Quiconque travaille a droit, conformément à la loi, à des conditions de travail justes et raisonnables,

comme si de nos jours un salaire minimum de 4.00 $ l'heure, peu importe le nombre d'heures travaillées par semaine, était raisonnable ; ou encore cet article de la même Charte à l'effet que :

> Toute personne dans le besoin a droit, pour elle et sa famille, à des mesures d'assistance financière et à des mesures sociales, prévues par la loi, susceptibles de lui assurer un niveau de vie décent,

comme si 149 $ par mois pouvaient assurer en 1984 un niveau de vie décent à une assistée sociale de moins de trente ans réduite au chômage !

Soulignons enfin, pour clore la comparaison, que le recours en novlangue aux abréviations peut trouver un parallèle dans l'utilisation de numéros pour incorporer certaines compagnies, et que l'élocution martelée et monotone caractéristique du novlangue évoque toutes ces solennités de langage dont s'entoure les tribunaux dans les rituels de la lecture des actes d'accusation et du prononcé des décisions et des sentences.

Conclusion

Ce tour d'horizon de divers aspects de notre droit fait apparaître certaines ressemblances avec le monde dépeint par Orwell et confirme certaines tendances à évoluer dans la même direction. Il faut

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

maintenant replacer ces données en perspective, tenter un bilan sur l'état de notre droit et évaluer les possibilités de réalisation de la vision de Orwell à travers le droit.

En décembre 1948, au moment où George Orwell terminait la rédaction de son roman 1984, l'Assemblée générale des Nations-Unies adoptait la Déclaration universelle des droits de l'homme. Ces deux textes inspirés des mêmes traumatismes de la guerre et des conditions dont elle était issue, proposaient des visions radicalement différentes du présent et de l'avenir : une déclaration largement idéaliste dont se dégage une croyance en l'amélioration de l'espèce humaine, fondée sur les valeurs de dignité humaine, d'égalité de droits, de liberté, de justice et de paix (note 21) et un roman plutôt pessimiste et très angoissant qui évoque le spectre du totalitarisme, de la guerre permanente et de l'appauvrissement généralisé et qui constitue à ce titre une saisissante mise en garde.

Le roman de Orwell nous interpelle clairement : le droit peut-il constituer un rempart contre la dictature ? Des nuances s'imposent. Malgré l'existence fréquente de constitutions et de déclarations de droits, de très nombreux pays vivent encore sous des régimes totalitaires, qu'ils se réclament de diverses idéologies (communisme, racisme, religion) ou de la pure violence (dictatures militaires). Les "garanties" inscrites dans les droits nationaux ne peuvent être garantes des libertés que dans la mesure où les pouvoirs publics et privés utilisent leur plus ou moins grande marge de manœuvre pour les limiter ou pour les violer.

La mise en place, selon des normes juridiques, d'institutions et d'organismes administratifs ou judiciaires jouissant d'une relative autonomie au sein de la structure de pouvoir peut-elle constituer un contrepoids efficace aux tentatives totalitaires ? Qu'il soit permis d'en douter, dans la mesure où ces appareils fonctionnent davantage sous le principe d'autorité et pour la préservation du statu quo et des privilèges (y compris les leurs) que d'après

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

la notion de service public ou l'idée de justice. En fait, plusieurs pays de démocratie libérale sont passés du jour au lendemain avec toutes leurs institutions juridiques intactes sous régime totalitaire (citons seulement l'Uruguay, réputée naguère comme terre d'asile en Amérique latine).

Et pour ceux et celles qui s'imagineraient que nous sommes à l'abri des méthodes décrites dans 1984, l'actualité nous rapportait le 18 janvier 1984 qu'une poursuite en dommages a été intentée par neuf citoyens canadiens qui prétendent avoir été victimes, à la fin des années '50 d'expériences psychiatriques de lavage de cerveau effectuées à l'hôpital Allan Memorial de Montréal pour le compte de la C.I.A. américaine. Il sera révélateur de vérifier jusqu'où les plaignants pourront utiliser le système de droit (notamment la loi d'accès à l'information gouvernementale) et les tribunaux pour combattre ces formes de totalitarisme et de secret.

Dans tous les pays, l'exercice du pouvoir politique et policier donne lieu à des violations des droits humains dans l'impunité. Et sauf une défaite ou une rupture de régime (comme en Argentine), rarement les principaux responsables de ces atrocités sont traduits devant les tribunaux et risquent une condamnation : et cette mise en scène, lorsqu'elle a lieu, se fait davantage sur le mode du marchandage et de la justification politique que sur celui de la recherche de la justice à l'égard des victimes et de la société en général (cf. les procès de Nuremberg).

Si l'on tente d'évaluer quelle a été, dans les quarante dernières années, la contribution spécifique du droit à la justice sociale, on est bien obligé de constater que les libertés et les droits humains fondamentaux n'ont été respectés que dans les pays où la vigilance des citoyens et citoyennes s'est maintenue constamment à l'égard de ceux qui exercent le pouvoir, et quand les conditions socioéconomiques le permettaient. Et même, on peut considérer que le degré de liberté et de démocratie atteint dans les pays impérialistes du centre, comme

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

le Canada, repose en grande partie sur l'exportation des méthodes de contrainte vers les pays de la périphérie acculés au pillage de leurs ressources, à la sur-exploitation de leur main-d'œuvre, à la faim et au dénuement de leur population, et aux états de guerre endémique résultant des luttes d'influences des impérialistes. Et l'on doit constater maintenant que les progrès accomplis dans la période de développement des années '50 à '70 régressent avec la crise économique profonde des économies occidentales durant la dernière décennie. À ce compte, les libertés seraient-elles un luxe des pays riches ?

En fait, bien des éléments d'une évolution rapide vers l'autoritarisme dénoncé par Orwell sont en place avec le développement d'États et d'entreprises multinationales fortement centralisés et détenant une puissance considérable et des pouvoirs de vie et de mort sur l'ensemble des populations de la planète. Le droit a contribué largement à créer, à réunir et à consolider les conditions matérielles, institutionnelles et idéologiques permettant de basculer dans le cauchemar Orwell. La puissance de l'État, des militaires, du complexe militaro-industriel, de la police, l'accroissement des moyens de surveillance et de pénétration dans la vie des gens, de propagande et de conditionnement des esprits, l'aggravation des écarts entre l'opulence et la pauvreté, la dépendance économique et culturelle accrue des citoyens et citoyennes à l'égard des organismes d'État, l'affaiblissement du syndicalisme et des groupes populaires autonomes, toute cette évolution s'opère dans un cadre juridique et grâce à la contribution de juristes.

Souhaitons que les juristes, et tous ceux et celles qui se préoccupent du droit et des droits, développent suffisamment d'autonomie, de conscience sociale et de volonté politique pour empêcher notre société de sombrer dans le totalitarisme et de faire du droit une institution de façade dissimulant la banalisation de la violence derrière un discours sur la justice.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

La religion dans 1984

Yvon Desrosiers

"Big Brother vous regarde" (1984)

"Sous l'œil de Dieu" (O Canada, 2e couplet)

"Au contact de l'absolu, la conscience meurt" (Merleau Ponty)

Il y a quelques millénaires, le pharaon égyptien dressait une pyramide pour garder le passé, assurer l'avenir et continuer éternellement le présent. Dans 1984, au pays d'Océania, la pyramide du Ministère de la Vérité travaille continuellement à changer le passé, à modifier l'histoire pour rendre en quelque sorte le présent éternel. Si la pyramide égyptienne avait une signification religieuse, on imagine que la pyramide orwellienne peut aussi en avoir une. On reviendra sur une autre pyramide, celle du Parti.

1. Une religion

Une première lecture fait suffisamment voir la thèse orwellienne qu'on pourrait formuler ainsi avec Régis Debray : "les sociétés où l'athéisme scientifique s'érige en doctrine suent la religiosité par tous leurs pores" (1981, p.20). Henri Desroches s'est abondamment exprimé sur les "religions séculières" ou "religions de contrebande". La caricature

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

de Orwell est lourde : Big Brother est infaillible, tout-puissant, invisible, immortel (presque éternel, car on ne sait quand il est né). Mieux encore, il est comme le Dieu des théistes : on n'est pas assuré qu'il existe. Quant à Océania, on est là encore en pleine imagerie religieuse : ce pays possède les attributs d'un royaume des cieux, à savoir l'amour, la vérité, la paix et l'abondance. La pratique religieuse ne manque pas : on retrouve la célébration quotidienne et hebdomadaire de la Haine et un grand sacrifice rituel (aux deux ans). Faut-il mentionner enfin que la "confession" de Winston Smith inclut, comme un de ses crimes, l'aveu qu'il était religieux, et que par ailleurs les prolétaires pourraient, s'ils en avaient le goût, s'adonner à la dévotion religieuse ?

Voilà, en omettant bien des détails, ce que révèle la première cueillette des indices religieux évidents contenus dans le roman de Orwell. Cette recherche doit cependant se poursuivre si on veut considérer l'œuvre de façon plus large, au-delà des indices relevés.

2. Deux formes de sacré

Une interprétation d'ensemble de l'œuvre, quant à la signification religieuse, peut être ainsi proposée : on est en présence de deux formes opposées de sacré (ou hiérophanies) : l'une véhiculée par Smith, alias Orwell, prend comme centre la personne ou le privé, valorisant le sentiment, la nature (au sens d'instinct et aussi de nature-campagne, fleurs, etc.), la nostalgie du passé (l'enfance), la rêverie,... ; l'autre véhiculée par l'Angsoc prend comme base le collectif et elle s'exprime dans le Parti, Big Brother et toutes les institutions et pratiques qu'on retrouve dans Océania. An niveau du roman, la sacralité du collectif triomphe, mais au niveau du lecteur, celle du privé l'emporte : héros vaincu, Smith-Orwell a accompli sa mission de sauveur (dans La Presse du 31 déc. 1983, la section Plus titrait ainsi un article : "1984 ; Orwell a erré, merci M. Orwell". Il appartient aux analystes politicologues

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

ou sociologues de critiquer cette évaluation...). Au total, on est donc en présence de deux idéologies à caractère religieux : le privé en opposition au collectif.

3. Désacralisation ou déplacements du sacré ?

Précisons notre interprétation "religiologique". Quelques brefs rappels nous semblent nécessaires pour le bénéfice du lecteur moins familier. Depuis un siècle environ, la réflexion scientifique est à la recherche d'un concept central pouvant articuler les théories concernant la religion. Pour l'instant, l'idée du sacré semble permettre une certaine systématisation de la thématique ; cette idée serait préférable à celles d'infini, d'absolu, de divin ou autres. La religion est définie comme la dialectique du sacré et du profane, ces deux concepts étant vus comme opposés et complémentaires. L'homme religieux est celui qui vit le monde et l'existence comme structurés par ces deux pales. L'expérience du sacré n'est pas faite, évidemment, de façon directe, mais à travers des symboles qui varient au cours de l'histoire, symboles qui peuvent être le ciel, l'animal, la terre, le soleil, dans les religions dites "de la nature", tandis que dans les religions dites "de l'homme", on retrouve l'intériorité, l'amour, la personne, l'histoire, etc.. L'histoire des religions est ainsi vue par M. Eliade (1965) comme une suite d'iconoclasmes (on détruit les anciens symboles) et d'idolâtries (on continue à vénérer des symboles vides de sens).

On peut ainsi affirmer que la religion est un système de symboles visant le sacré. Dans une approche scientifique, est-il besoin de le dire, on ne présume pas, on ne postule pas que le sacré (dans les figures diverses) existe en soi ou réellement. Le croyant, lui, affirme l'existence de certaines réalités, et la science religieuse reçoit avec respect et même empathie les croyances religieuses pour essayer de les comprendre et les interpréter. Quand le "primitif" affirme qu'à l'origine, il n'y avait qu'un grand serpent à plumes, le sceptique

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

peut sourire, mais le chercheur, s'il veut comprendre ce qui est dit, doit recevoir cette affirmation avec attention pour en fournir une version critique. Ce discours en vaut bien d'autres.

L'esprit occidental est habitué à formuler le problème religieux dans la perspective théiste et parle d'athéisme ou de polythéisme ou encore de déisme. Il faudra apprendre à dé-théologiser ou dé-diviniser la problématique du religieux. Un phénoménologue de la religion, Van der Leeuw (1955), croit pouvoir affirmer que "Dieu est un tard venu dans l'histoire des religions". On sait par ailleurs que même le terme "religion" est assez tardif dans l'histoire de la pensée. On n'arrive pas, par exemple, à mettre tout le monde d'accord quant à savoir si le bouddhisme est une religion, ou un humanisme, ou une pédagogie. Certains chrétiens vont jusqu'à affirmer que toute religion est magie et idolâtrie et que le judéo-christianisme est une foi et non une religion.

Si on veut reconnaître une place centrale dans la problématique religieuse au concept de sacré, on comprendra que deux grandes théories s'opposent quand il s'agit de comprendre les changements caractérisant l'homme contemporain. D'un côté on peut parler de désacralisation, expression qui va évidemment plus loin que celles de sécularisation ou de déconfessionnalisation, pour désigner non seulement la désaffection face aux croyances et aux pratiques religieuses, mais bien au-delà la disparition du sentiment ou de l'expérience qui donne naissance à ces croyances et pratiques. Par contre, on peut proposer d'interpréter les changements mentionnés en termes de déplacements du sacré : celui-ci aurait, partiellement du moins, déserté le champ des religions pour se retrouver, par exemple, dans les domaines de l'éthique (on parlera de valeurs sacrées), ou du politique, ou encore de l'art, pour ne pas mentionner l'amour humain ou le goût de la nature, etc.. On aurait tendance à voir dans le sacré l'objet d'un "besoin" ou d'une expérience naturelle ou nécessaire à l'être humain. La théorie des déplacements du sacré va nous servir, on le

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

devine, de grille de lecture pour le roman 1984.

4. La religion comme production imaginaire

Le sacré, on l'a dit, est toujours expérimenté à travers un symbole. Parlons un instant de celui-ci. Le symbole est généralement défini comme un objet concret qui, par un rapport naturel, renvoie à une réalité absente ou non accessible ; il représente ce qui échappe à la perception. Durkheim soulignait que la représentation n'est pas une copie inerte de la réalité, mais une image chargée d'affectivité et de dynamisme. L'univers des images fournies par la sensation constitue l'imaginaire de chaque personne et d'une collectivité. Par l'action de l'imaginaire - entendre ici non la "folle du logis", "maîtresse d'erreur et d'illusion" (Descartes), mais une fonction de l'intelligence -, l'image est transformée en symbole qui permet de viser l'objet absent, qu'il s'agisse de la mort, de Dieu, ou de toute réalité insaisissable (Durand, 1964). Une anthropologie de l'imaginaire est indispensable pour comprendre les créations humaines que sont l'art, la science et aussi bien la religion.

La religion peut donc être vue comme un système de symboles qui s'organisent en récits que sont les mythes et en gestes que sont les rituels. Depuis la grande entreprise de démythisation opérée par les philosophes grecs, créateurs du "logos", de la pensée claire, "logique", l'Occident avait coutume de voir le mythe comme une fable ou fabulation, produit d'une pensée infantile, "pré-logique" (Lévy-Bruhl), mais il a été revalorisé comme d'ailleurs la pensée sauvage (Lévi-Strauss) ; "le propos du mythe, écrit Bultman, n'est pas de proposer une image objective du monde, mais d'exprimer la manière dont l'homme se comprend dans le monde". On sait maintenant que les Grecs ont eux aussi créé un mythe, celui de la confiance absolue en la raison, en la possibilité d'expliquer rationnellement le monde. Depuis lors, la critique des sciences a montré les limites de la pensée objective. Le mythe cherche à dire l'indicible, à rendre acceptable l'insupporta-

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

ble de la condition humaine : la mort, l'incomplétude sexuelle, etc.. Techniquement, le mythe se définit comme un récit mettant en scène des figures divines ou semi-divines et racontant l'origine du monde (et de la culture) et la perte, suite à une faute/chute, d'un paradis ou âge d'or originel.

La recherche du Temps primordial est poursuivie dans les rites. Les rituels sont des jeux symboliques dans lesquels masques, jeux, danses, processions, initiations, etc., visent à transposer les mythes dans les gestes, à les faire passer par le corps et à faire échapper l'être humain à une existence ressentie comme superficielle, "profane", pour le faire entrer dans le monde sacré vu comme dangereux (d'où les interdits), mais aussi fascinant et attirant par sa plénitude (Cazeneuve, 1958 et 1971).

La fête, en particulier, permet par la transgression des interdits d'entrer en communion avec le sacré. Certaines religions de nature plus apollinienne soulignent davantage la distance "infinie" entre l'être humain et l'Autre, et insistent sur le respect du sacré ; d'autres plus dyonisiaques mettent l'accent sur la nature "divine" de l'homme et invitent à la fusion avec le sacré et le monde surhumain. Les institutions religieuses, est-il besoin de le dire, ont été plutôt méfiantes à l'égard des mysticismes. Les musulmans ont brûlé Hal-Hallaj qui se disait Dieu et l'Église catholique a tenu Maître Eckart et Teilhard de Chardin en suspicion de panthéisme.

Disons en résumé qu'il y a religion quand des symboles visant le sacré donnent naissance à des mythes et des rites. Voyons comment cette grille de lecture jette un certain éclairage sur le roman de Orwell.

5. La structure religieuse d'Océania

Le symbole central est évidemment la figure quasi-divine de Big Brother (le frère, qui est encore un grand frère cependant !), sauveur et gar-

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

dien de la Révolution, acte de naissance de la société nouvelle dont les origines se perdent dans le passé. Si on veut se rappeler que le symbole est un opérateur d'union, on comprendra que son opposé, le "diabole", soit un opérateur de division ; c'est le rôle joué par l'ennemi de la Révolution, le chef de la Fraternité secrète (présumée existante), Emmanuel ("Dieu avec nous"), Goldstein (le veau d'or ?). Big Brother symbolise la collectivité, forme sacrée ou fondement sacré du monde nouveau, mais aussi le Parti ("le Parti est inaltérable comme le ciel") et la Révolution puisque le propre des symboles est de s'"emboîter" les uns dans les autres, de renvoyer l'un à l'autre ; ces trois éléments sont interchangeables.

Le récit mythique qui s'articule à partir de ce fondement sacré (la collectivité) est assez clair. Il est raconté en long et en large, en deux versions opposées et complémentaires : dans "le livre" (la Bible) de la Fraternité que lit Winston Smith dans son "sanctuaire inviolable" et dans l'explication orale que lui donne O'Brien lors du lavage de cerveau (pur-impur, concept moralo-religieux fondamental) de Winston Smith. La fin des temps est arrivée, une "vie nouvelle et heureuse" est commencée, l'histoire peut être arrêtée : le Ministère de la Vérité travaille constamment à effacer les traces du passé qui ne seraient pas conformes au présent immuable et parfait. On se rappellera qu'un mythe est archéologique (il dit l'"archè", le commencement) autant qu'eschatologique (il dit l'"eschaton", la fin) (Eliade).

Autrefois, le monde était dans le malheur, la misère et la haine ; maintenant on est dans l'amour, la vérité, l'abondance et la paix. Plus d'inégalité : on vit dans l'"Égalité absolue", la Fraternité véritable et la Liberté totale. Même la mort est vaincue, puisque l'individu se fusionnant au Parti devient immortel (dixit O'Brien). On a ici une version nouvelle du Grand Inquisiteur dans Les frères Karamazov de Dostoïevski : O'Brien et ses pareils constituent une secte qui, selon ses dires, s'adonne au mal pour assurer le bonheur de l'humani-

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

té, laquelle ayant à choisir entre deux objectifs contradictoires, la liberté et le bonheur, voit celui-ci assuré par les bons soins de cette secte : l'image finale est celle d'une botte écrasant éternellement un visage humain incarnant la tête du serpent de la Genèse. Avec la torture, on a anticipé sur les pratiques rituelles ; on y reviendra.

On retrouve ici encore la Pyramide magique : on a au sommet la figure de Big Brother, puis le Parti intérieur, au-dessous le Parti extérieur et enfin, à la base, les prolétaires, des animaux libres de s'adonner à la loterie, à la sexualité, à la pornographie et à l'alcoolisme.

Le système théorique est évidemment complété par la "doublepensée" et le "novlangue" qui en permet le fonctionnement. On est ici en plein mysticisme caractérisé par la fusion des contraires : le Mal est le Bien, le Mensonge est la Vérité, la Misère est l'Abondance et la Guerre est la Paix. Le projet de fixer définitivement le langage a un précédent assez fameux : Confucius opinait que si on pouvait définir clairement tous les mots, on obtiendrait la fin de toutes les divisions et de toutes les guerres. D'autres éléments du mythe océanien pourraient être relevés, mais ce qu'on a mentionné suffit sans doute et on peut passer au second élément de toute religion : les rites.

Un parfait ensemble rituel opérationnalise et réalise ce grand mythe. Des éléments sont plus clairs, telles les cérémonies quotidiennes de la Haine réactualisant les sentiments d'aversion pour le Mal et d'adoration-vénération ("elle priait") pour la figure du Sauveur. Une "semaine sainte" de la Haine est aussi organisée et un grand sacrifice rituel aux deux ans prévoit, par la tuerie d'ennemis, la destruction symbolique des adversaires. Tous les éléments de la vie - gin, cigarettes et résidences de la Victoire – rappellent et surtout refont le lien, la communion, avec la grande Réalité Sacrée. Le sacrifice de la sexualité y est promu : comme dans les meilleures traditions religieuses, la chasteté partielle ou totale est survalorisée. Le

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

conditionnement physique représente en quelque sorte l'abandon de son corps au service du Parti. La discipline du Parti constitue un "grand jeu" pour les enfants.

L'élément le plus "spectaculaire" réalisant le lien sacrévie quotidienne réside dans le système des télécrans : perpétuellement on est vu et entendu du Tout-puissant : Adam et Eve, au Paradis biblique étaient en présence de Yaveh. Comme dans la Jérusalem céleste de l'Apocalypse de Saint Jean, il n'y a plus de ténèbres : on est dans la lumière : "nous nous rencontrerons là où il n'y a plus de ténèbres", avait dit O'Brien.

Il faut mentionner un dernier élément capital de la vie rituelle d'Océania, celui de la guerre perpétuelle. Plusieurs auteurs ont montré le rapport de la guerre et de la violence au sacré. Selon Caillois (1961), la guerre est une grande fête orgiaque dans laquelle on détruit les frontières, les biens et les personnes pour ensuite permettre un recommencement, selon le vieux schéma : ordre (usé)-désordre-ordre (renouvelé). Pareillement, Girard (1972) propose de voir la violence comme fondatrice et créatrice d'un lien sacré entre ceux qui s'associent pour déposer leur violence sur une victime. Selon ces modèles, le rituel de, la violence est passager et à refaire ; dans Océania il est permanent, assurant la continuité du lien sacré, le seul élément changeant devenant le pays ennemi avec lequel on est en guerre.

Le mythe et le rituel donnant un caractère sacré à l'univers d'Océania, ils entraînent évidemment des règles de conduite, des valeurs ou si l'on veut une éthique qui participent, en en découlant, au caractère sacré de ce mythe et de ce rituel. On peut en voir des exemples dans les comportements prescrits aux membres du Parti concernant le sentiment, la sexualité et le travail.

Terminons avec une remarque sur la place de l'imaginaire. On ne peut s'empêcher de remarquer que si la religion est une production imaginaire, le

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

système religieux d'Océania est comme porté à la limite et ne laisse aucune place à l'imagination. Même les rêves sont suspects. On ne voit aucune place laissée à la fantaisie ni à la vie artistique en général. Winston Smith observe, par exemple, qu'il n'a "jamais entendu chanter seul et spontanément un membre du Parti". On est entré dans le règne absolu de la rationalité.

6. L'univers religieux de Winston Smith

Si nous avons pu présenter brièvement les grandes lignes de la structure religieuse du monde océanien, on comprendra que nous soyions encore plus brefs pour l'univers du "dernier homme" que le romancier oppose au système. Winston Smith représente ce héros sous son aspect plus rationnel, tandis que Julia, sa compagne pour des instants fugitifs, constitue le double féminin et le volet plus instinctif du même héros.

La réalité sacrée fondamentale du couple est à l'opposé de la collectivité, de la vie privée, de l'intimité, et de l'individualité et Winston Smith va la loger dans les "quelques centimètres cubes de son cerveau", tandis que pour Julia, ce sera les quelques instants de vie sexuelle ("j'adore cela") qu'elle peut voler au système.

Le mythe, ou les croyances du héros orwellien, est formulé ainsi par la victime résistant jusqu'au bout à son bourreau "guérisseur" : il y a dans l'univers un principe que vous n'abattrez jamais, l'esprit de l'homme. Cet esprit en quête de la vérité (historique surtout) trouve la preuve de son identité et de sa stabilité indestructible dans la mémoire du passé. Notons que la différence entre la vérité et le mensonge n'est pas importante pour Julia. Alors que le travail de Smith consiste justement à jeter dans le "trou de mémoire" toutes les traces du passé, le même personnage cherche à en garder intérieurement la conviction et le souvenir. À propos du "trou de mémoire", faut-il rappeler le souvenir de Hubert Aquin, auteur d'un roman portant justement ce

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

titre ?

Le récit mythique que se raconte Winston Smith met en scène le passé, la "période ancestrale" : les humains, même aussi malheureux peut-être que présentement, étaient encore libres et pouvaient s'adonner à une vie naturelle et instinctuelle, à la passion amoureuse, au plaisir sexuel ; pour eux la famille avait un sens. Smith évoque ses origines personnelles, sa mère, sa sœur et son enfance. La mort constitue encore une expérience importante pour lui ; même si elle lui paraît effrayante, il ne cherche pas, comme pour le système, à y échapper.

Le héros rêve d'un Pays Doré ; il se laisse aller à des rêveries. Ses rêves sont importants et deux de ceux-ci anticipent des rencontres déterminantes dans le récit : celle d'une belle femme aux cheveux noirs qui, d'un geste désinvolte, jette ses vêtements, renversant du coup le système entier ; il rêve aussi à un homme au regard intelligent et amical avec qui il voudra se lier lorsqu'il le rencontrera. Il s'agit évidemment de O'Brien. Mais ses pressentiments se réalisent en sens inverse : la belle femme qui, au premier abord lui paraît ennemie, s'avèrera une alliée amoureuse tandis que le présumé ami intelligent deviendra son ennemi et tortionnaire.

Les rituels vécus par le héros pour retrouver le temps d'"auparavant", sa quête d'objets anciens, un presse-papier antique et un journal dans lequel il commencera à raconter le récit du passé pour le laisser en souvenir au monde à venir, sa recherche d'un "sanctuaire inviolable" pour vivre des rencontres amoureuses, ses randonnées à la campagne où il cueille des fleurs, le contact renouvelé avec une nature oubliée, tous ces gestes vont constituer des transgressions des interdits posés par le système. Dans une même ligne, il entreprendra une démarche devant lui permettre de s'enrôler dans l'action politique subversive aux côtés de la Fraternité opposée à Big Brother. À travers tous ces gestes, il a retrouvé quelque chose comme la condition humaine, "un sentiment de fragilité et de permanence". Il retombera évidemment dans les mains du système.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

7. Aujourd'hui et demain ? La botte piétine toujours le visage humain

L'éradication du sacré, domestique ou sauvage, institué ou instituant, signifierait (par impossible) l'éradication de tout groupe organisé. *(R.* Debray).

On nous demande dans quelle mesure les conceptions orwelliennes se sont réalisées ; la réponse nous semble aller de soi : les deux formes de sacralité caricaturées dans 1984 cœxistent sûrement encore aujourd'hui et le triomphe de l'une ou l'autre ne sera sans doute jamais assuré. Les religions institutionnelles traditionnelles (v.g. l'Islam) connaissent des renouveaux imprévus, même au plan politique, en même temps que des mouvements et groupes religieux nouveaux (pour certains milieux, comme l'univers québécois) apparaissent de plus en plus nombreux et il est difficile d'imaginer que la situation puisse changer notablement dans les prochaines décades.

Si on accepte l'axiome durkheimien à l'effet que la société est un phénomène religieux (axiome aussi vrai sinon plus que l'inverse, à savoir que la religion est un phénomène social), on peut penser que la religion, au sens le plus large de "religion séculière" autant que de "religion civile" (Bellah), se développera comme varieront les sociétés. Plus celles-ci seront pluralistes, plus les formes religieuses varieront. En fait, Orwell avait "prévu" une société "duale" puisque au-delà de la pyramide du Parti, il faisait place à une classe de prolétaires ; selon certains, une société composée d'une minorité toute-puissante et contrôlante de super-technocrates devrait entretenir une majorité de plus en plus sous-développée s'adonnant sans doute elle aussi à des "dévotions".

Au moins un indice remarquable confirme les vues de Orwell, à savoir le développement du "novlangue". Tout système totalitaire appelle une langue totalitaire. Un ouvrage collectif récent de l'Académie des sciences de l'U.R.S.S. (La langue dans la société

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

socialiste évoluée, Moscou, 1982) déclarait officiellement : "La grande tache des "mass media", dans la société socialiste, est de développer et de perfectionner, dans la direction voulue, la conscience de chacun de ses membres" (p.75). La langue soviétique est orientée par les spécialistes soviétiques du langage de façon à amener le citoyen à réaliser que "sa place optimale est d'être une infime cellule au sein de l'organisme social" (A.N. Vassilieva : Discours journalistique et publiciste, Moscou, 1982). Dans les "logocraties", le pouvoir est au bout de la langue. Cette politique linguistique russe est axée sur une "différenciation fonctionnelle" de la langue à divers niveaux : sphères de langage, volume et contenu de chaque sphère d'information et différenciation territoriale (selon le nombre d'habitants d'une république, le vocabulaire sera plus riche) ; cette dernière particularité seule n'avait pas été prévue par Orwell. Au terme d'une analyse de la portée politique du langage, un auteur croit pouvoir affirmer que "le novlangue (est ainsi devenu) langue officielle d'un tiers de l'humanité" (Le Monde hebdomadaire, 29 déc. 1983).

Au total, le complexe de Constantin liant Guerre, Territoire et Dogme joue non seulement dans l'Occident chrétien mais dans le monde entier. On ne voit comment il ne cesserait de jouer toujours.

Une prévision finale, pas tellement audacieuse, consisterait à penser que si la domestication des énergies naturelles amène un déchaînement des énergies religieuses, en même temps que la mondialisation des objets résulte en individualisation/privatisation exacerbée des sujets, alors une montée continuelle des tensions est à venir aboutissant à l'apocalypse d'un zéro final : la mort de Dieu, de l'homme et de la collectivité se jouant en même temps sous forme permanente ou instantanée.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

Esprol et Sexpoir : le salut dans Mille neuf cent quatre-vingt-quatre

Guy Ménard

uqam 15-3-1984 - ancianalyse religiologique (cipost anciarel) 4447 desrosiers *y. y* antésoumis doubleplusintéressante quoique grandement incomprenable novlanguement pcq ref nonêtres (eg "éliade", "caillois") inconcepts (eg "sacré", "symbole") affirmations frisant inrarement crimepensée (eg b.b. équiv "mythe") -- néanmoins qq ref récupérables angsoc eg ref anciphilosophe bonpensant descartes r. ap anciconcept "imagination" ("folle du logis") -- impér récrire antéclassement -- idem pour cipostdocument ancianalyse anthroporel ap inconcept "salut" -- nb entrées esprol et sexpoir introuvables dictionnaire novlangue -- malcotées ou syntaxerreur -- rectifier

L'essai présenté par Yvon Desrosiers, dans la mouvance duquel celui-ci entend de quelque manière se situer (note 1), illustre avec assez de conviction, me semble-t-il, la possibilité, la pertinence et la fécondité d'une lecture qu'on peut appeler religiologique d'un roman comme celui de Orwell. Une telle lecture - Desrosiers le laisse entrevoir - s'inscrit elle-même dans le déjà ancien projet d'une science de la religion ("Religions-wissenschaft" ou "anthropologie religieuse") dont on aurait en quelque sorte élargi l'objet de manière à considérer

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

non seulement la diversité des phénomènes "religieux" au sens "commun" du terme mais également d'autres phénomènes socio-culturels lisibles comme systèmes de symboles visant ce que le langage (lui-même symbolique) tente de nommer en utilisant des catégories comme celles de "transcendance", d'"ultime", d'"absolu" ou, peut-être plus volontiers encore, de "sacré". La religion, écrivait dans une perspective proche l'anthropologue Rémi Savard (1973), devient "cette instance où la fonction symbolique se prend pour objet du discours et cherche à fonder dans l'absolu la culture qu'elle soustend". En ce sens, force est sans doute de reconnaître que les "objets religiologiques" les plus significatifs sont peut-être de moins en moins "religieux" au sens traditionnel du terme, obligeant le regard religiologique à scruter la diversité des productions de la culture. Savard conclut ainsi :

> Pour retrouver aujourd'hui le discours religieux, on aurait tort de chercher du côté des institutions dites religieuses, qui me sont toujours apparues comme des organes spécialisés de 1'État affichant à titre de raison sociale d'anciens discours religieux décantés par l'écriture et sur lesquels se pratique une herméneutique de plus en plus essoufflée.

Entreprise dans cette perspective, la lecture de 1984 que propose Y. Desrosiers permet non seulement d'y repérer les traces d'une religiosité pour ainsi dire à fleur de texte, mais également la trame sans doute moins spontanément apparente d'une double sacralité : l'une traversant de part en part la pyramide océanienne, de caractère public, social, collectiviste et totalitaire ; l'autre filigranant la quête hérétique, privée, du "héros" solitaire Winston Smith et du couple - à la fois primordial et fatal - qu'il forme un moment avec Julia. L'analyse religiologique fait ressortir les mythes sur lesquels se fondent l'une et l'autre, relève les règles et les valeurs qui les guident, détecte les ritualités dans lesquelles elles s'incarnent.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

Un des "problèmes" que risque de rencontrer une telle analyse réside probablement dans le fait que plusieurs des concepts et des lignes de force qu'elle privilégie ainsi que des objets auxquels elle s'intéresse sont loin d'être la "propriété privée" de la religiologie, si l'on peut dire, quoi qu'il en soit des efforts de cette dernière pour préciser ses propres découpages épistémologiques. On sait, par exemple, la place importante qu'occupent depuis longtemps déjà les mythes et les rites dans l'appareillage théorique et conceptuel de l'anthropologie ou de la psychanalyse. Mais tout semble en outre se passer comme si d'importants courants des sciences humaines à l'heure actuelle (en sociologie, en communications, en écologie, etc.) hésitaient de moins en moins à hanter des parages "religieux" que le rationalisme d'une certaine époque avait snobés avec quelque hauteur. On y verra possiblement la marque féconde d'une certaine "crise" des sciences humaines, d'où surgiraient à la fois une saine critique de ce rationalisme et un impérieux besoin de traverses interdisciplinaires ne craignant pas de transgresser - voire à l'occasion, de brouiller - quelques frontières (celles du monde de 1984 avaient, après tout, les pourtours assez mouvants...). Telle sera en tout cas la "permissivité" dont s'autoriseront ces pages. Celles-ci n'ont pas le projet de reprendre ou de critiquer l'analyse religiologique déjà fort riche proposé par Desrosiers (à laquelle elles se permettront cependant de faire référence au passage). Elles se proposent plutôt d'explorer, dans l'horizon d'une anthropologie religiologique, une dramatique particulière de 1984 centrée sur la question du salut.

1. Pistes sotériologiques

Peter Berger, socio-religiologue américain (1971) soutient – en suivant M. Weber - que si toutes les "religions" offrent à leurs adeptes une "vision", une "explication" du monde (une "théodicée") qui, selon l'expression de Savard, fonde celui-ci dans l'absolu, toutes en revanche ne leur offrent pas nécessairement de salut (ou de "rédemption"), tout

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

au moins au sens personnel (et notamment chrétien) du terme. À l'inverse, le grand phénoménologue de la religion Van der Leeuw (1955), se référant à une conceptualisation différente, a pour sa part tendance à considérer toute entreprise religieuse comme étant par essence "porteuse de salut". Cette "question du salut" (donnons-lui son épithète technique et savante de sotériologique), qu'elle soit ou non cœxtensive à celle de la "religion", me paraît en tout état de cause hanter le 1984 de Orwell (mais n'est-ce pas également celle qui se profile à l'horizon d'une entreprise comme celle de cette publication, où des "scientifiques" se penchent sur une œuvre dans le but de la comprendre certes, mais également afin de discerner dans quelle mesure ses sombres prophéties peuvent s'être déjà réalisées et surtout, peut-être, à quelles conditions leur menace pourrait être conjurée ? "Peut-on se sauver de 1984, et comment ?" En ce sens-là, on pourrait déjà être tenté de parler d'un certain rôle sotériologique des intellectuels dans la culture. Tout au moins à leurs yeux...).

1984 pose dramatiquement - désespérément même, pourrait-on dire - la question du salut (il en pose d'autres, cela va de soi. Disons-le une fois pour toutes : cette lecture, inévitablement réductrice, reste infiniment partielle). Desrosiers propose d'y voir, sous les traits de Winston Smith, une sorte de héros-sauveur, quelque part entre Prométhée et le roseau de Pascal. Même détruit, Smith "sauverait", si l'on peut dire, la face de la dignité humaine.

Il se pourrait cependant que cette lecture, malgré le tragique qu'elle conserve, soit encore un peu "optimiste". Smith, à la fin, ne fait pas "semblant" : "IL AIMAIT BIG BROTHER". En majuscules dans le texte. Avec lui, et sans espoir, il semble bien que le "dernier homme" soit irrémédiablement disparu. Orwell ne laisse même pas ouverte la porte du martyr. Le témoignage a besoin de témoins. Or le Système les vaporise systématiquement.

Orwell, aux alentours de la salle 101, a un moment jonglé avec la grande affirmation de la

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

christologie chrétienne (note 2) : seul un corps pourrait peut-être s'échanger pour un autre et, en détournant sur soi la violence de la souffrance, sauver l'autre de l'écrasement de la botte. Encore faudrait-il cependant pour cela que la victime soit innocente au point que l'Autre lui-même puisse se reconnaître en elle et l'arracher de ce fait à l'échec de la mort. Or Smith n'est qu'humain, trop humain. Son geste est exactement l'inverse : il détourne, in extremis, sur un autre visage la violence insoutenable qui menace le sien et trahit, ce faisant, son ultime prétention à la sainteté : Saint Pierre sans Christ et sans pardon. Judas, en quelque sorte. Nous sommes - Orwell semble bien se rapprocher de Sartre ici - sur un plan où il y a seulement des hommes. Seuls, sans excuse. Et le dernier vient de disparaître. La piste sotériologique de Smith coupe court.

S'il y a quelque espoir de salut inscrit par Orwell dans 1984, il faut le chercher ailleurs.

On pourrait, de fait, l'entrevoir le long de deux pistes distinctes mais possiblement convergentes : la première prendrait naissance autour de la sexualité et de sa puissance de séduction ; la seconde est évoquée en clair par Smith lui-même qui la situe du côté des "prolétaires". L'une et l'autre pourraient se rejoindre quelque part, "à l'ombre de Dionysos".

2. Sexpoir

J'imagine que les orwellologues - le terme est peu élégant, même en novlangue ! - ont scruté à la loupe la sexualité de 1984. Desrosiers lui assigne une place non négligeable parmi les rituels de cette sacralité privée et délinquante du couple Smith-Julia ; il souligne également qu'à l'instar de bien des traditions religieuses, le "sacrifice de la sexualité" est promu et survalorisé par la religion d'État océanienne ("Nous abolirons l'orgasme !" - comme le souligne d'ailleurs un article précédent). On pourrait, me semble-t-il, lui accorder une importance

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

beaucoup plus considérable encore dans l'articulation du ou des mythes sotériologiques qui traversent 1984.

Orwell, contemporain de Reich - et du Dr Kinsey ! (1984 paraît la même année que le célèbre Rapport) -, appartient à une époque qui, selon les termes de Foucault (1976), commence à lier le sexe, la révélation de sa vérité, l'annonce d'un autre jour et la promesse d'une certaine félicité ; sexe sur lequel le lyrisme et la religiosité qui avaient longtemps accompagné le projet révolutionnaire se seraient, dans les sociétés occidentales et industrielles, largement reportés. Avec l'écroulement des valeurs sociales traditionnelles (Dieu, travail, famille, patrie...), suggère en ce sens l'essayiste américain Edmund White (1980), la sexualité serait devenue le principal "mode de transcendance" de notre époque, la seule véritable pierre de touche de son authenticité. Le grand "prêche sexuel" qui, toujours selon Foucault, a parcouru nos sociétés depuis quelques dizaines d'années avec ses théologiens subtils et ses voix populaires, aurait-il donc trouvé en Orwell l'un de ses discrets mais influents prophètes ? Celui-ci, notamment à travers le personnage de Julia (qui, toute intellectuelle qu'elle ne soit pas, semble avoir fort bien saisi le "système" !), se livre en tout cas à une très classique analyse du puritanisme sexuel de 1'Angsoc ("la privation sexuelle entraînait l'hystérie, laquelle était désirable, car on pouvait la transformer en fièvre guerrière ou en dévotion pour les dirigeants", ceux d'Océania ressemblant étrangement, à cet égard, aux hiérarchies d'autres grandes institutions sexuellement "répressives" comme l'Armée - ou l'Église catholique...). S'il semble bien, à cette lecture, que la "ferveur religieuse" qui agite la société océanienne ait ainsi sa source dans la répression/ canalisation des pulsions libidinales, leur restitution à elles-mêmes pourrait dès lors se lire, selon l'expression suggérée par Desrosiers, comme un "déplacement du sacré" sur la piste duquel Julia, ici, nous servirait d'Ariane.

Julia, elle, prend le contre-pied du Système.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

C’est-à-dire, elle prend son pied... Insouciante des espèces de missiles Cruise estasiens ou eurasiens - allez savoir ! - qui pleuvent de temps en temps sur la ville, elle "cruise"... Et - Orwell prend la peine de le souligner - "elle adore ça" ! Sexualité "pure", pourrait-on dire, "baladeuse et nomade", affranchie des contraintes de la morale conjugale océanienne (elles ressemblent à d’autres qu’on a bien connues !) mais également des codes d’un certain romantisme amoureux. Julia, spontanément, n’a rien d’Yseult ou de Juliette. Sa pratique sexuelle ressemblerait davantage, à vrai dire, à celle que certains fantasmes de la culture prêtent au monde gai contemporain (note 3). Mais elle a également, sous la plume de Orwell, toutes les marques d’une sexualité résistante, subversive : dans le Londres océanien comme dans l’Espagne franquiste (Orwell, on le sait, y a combattu pendant la guerre civile) ou l’Iran des ayatollahs, faire l’amour était un acte politique. Mais plus encore peut-être : dans un système où le désir est un "crime par la pensée", l’acte sexuel "gratuit" devient protestation hérétique, zone adventice de libération, et peut-être même déjà rituel proleptique (note 4) de salut.

Smith, bien qu’il finisse par se laisser prendre - au moins jusqu’à un certain point -, demeure tout de même sceptique et se fait l’écho du "oui mais" qui inévitablement surgit : cette délinquance ponctuelle, jouissive et "privée" de sa maîtresse n’est-elle pas, quelque part, la meilleure caution du système, la plus sûre garantie de sa survie ?

3. Une vieille histoire de mort

Une "psychosexanalyse" un peu approfondie de la société océanienne et des principaux protagonistes de 1984 constituerait certes un fort utile préalable à cette lecture plus religiologique. On imagine assez volontiers, par exemple, qu’elle ne manquerait pas d’indices d’une sérieuse fixation sadique-anale (les w.c. étaient les endroits les plus surveillés par les télécrans du Parti ; et ceux qui semblaient fonctionner le mieux dans le système avaient tous de

© 1986 – Presses de l’Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d’adaptation réservés

bizarres têtes de scarabées, - insectes coprophages) (note 5). Le système (dans lequel l'acte sexuel était toujours au moins "légèrement dégoûtant") n'a en tout cas pas manqué de déteindre sur Winston Smith dont la propre sexualité n'est pas particulièrement claire. Smith, écartelé entre le sadisme (paranoïaque ?) de ses premiers flashes sur Julia (il voulait la fouetter) et le masochisme de sa relation à O'Brien (dont l'intimité semble bien le faire jouir) ; Smith, excité par les mots "crus" de sa comparse, troublé à la vue du jeune garde bardé de cuir, campé comme un centerfold de hard-porn S/M ; Smith qui a moins envie d'"être aimé" que de - j'allais dire "faire chier" ! - corrompre le système (il hait la pureté et aimerait donner la syphilis au Parti entier...).

Traces, pourrait-on dire, d'une vieille et complexe dramatique œdipienne sur la piste de laquelle Orwell - il faudrait pouvoir s'y attarder - multiplie allègrement les signes, à commencer bien sûr par ceux des rêves. Comme toujours, elle conduit à un mur derrière lequel il y a... Hm, hm. La royauté d'Oedipe-Smith n'est à vrai dire pas particulièrement limpide non plus. S'il semble avoir depuis longtemps "éliminé" sa mère et sa sœur (comme quoi ce n'est pas l'Angsoc qui a inventé l'hostilité des fils envers leurs géniteurs !), qui Smith poursuit-il donc à travers sa troublante attirance pour O'Brien jusqu'à l'aveuglante lumière de la salle 101 ?

4. Sexe/Séduction/Salut

Et pourtant. Tout semble se passer comme si, malgré tout - et sans psychanalyse ! -, Smith vivait comme un choc sa rencontre amoureuse avec Julia. Mais plus précisément encore que de "choc", d'amour ou de coup de foudre, et plus structurellement même que de sexe, c'est peut-être de séduction qu'il faudrait ici parler, notamment au sens des remarquables analyses qu'en propose Baudrillard (1979, 1983). Séduction : irruption de l'événement pur, imprévu ; vertige qui fait vaciller le sujet sur sa

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

base, le détourne de sa route, le projette hors de soi, le conduit à l'ex-stase. Baudrillard parle de la séduction comme d'une "seconde naissance" qui rachète l'autre - l'œdipienne -, celle qui engendre toujours une inévitable histoire de meurtre, d'inceste, d'aveuglement. De mort. Séduction : "Événement sans précédent, qui marque non pas une histoire mais un destin et qui, parce que sans précédent, nous libère de cette genèse - et de cette histoire". Séduction - sans précédent - de Julia, d'un regard qui drague, d'un geste (note 6) ("elle rejette dédaigneusement ses vêtements") qui, d'un coup semble anéantir (et, en un sens, anéantit de fait) toute une culture - Big Brother included. Devenue liaison amoureuse, la séduction de Julia a d'ailleurs sur Smith des effets quasi thaumaturgiques : Smith a meilleur mine, il boit beaucoup moins, son ulcère est presque guéri ; il retrouve non seulement, comme le vieux roi David, 1'"ardeur de sa jeunesse", mais cela même qui semble radicalement absent du monde horriblement ennuyeux de 1984 : le goût de vivre.

Ambiguïté, pourtant, de la séduction : Smith, quelque part, n'est-il pas également séduit par O'Brien ? Et n'est-ce pas d'ailleurs ce qui semble l'arracher au salut un moment entrevu, le conduire à sa perte ? Et par ailleurs, n'est-ce pas dans les termes mêmes de la séduction que s'exprime, par la bouche de O'Brien, la "raison ultime" du système : séduction du Pouvoir. Desrosiers, avec à-propos, souligne la parenté qui unit Big Brother et ses sbires aux Torquemadas et autres grands - ou petits - inquisiteurs de l'Histoire, ceux qui, tels ce prince de Citadelle, ont vu l'angoisse de leurs semblables et on décidé de les "guérir" (note 7). C'est en tout cas la "vérité" que Smith semble attendre. Orwell, ici encore, joue avec l'idée. Ce n'est cependant pas exactement, pas finalement ce que son Grand Inquisiteur finit par suggérer. Celui-ci, en effet, avoue qu'il se fiche éperdument du bonheur des hommes. Il parle bien plutôt de l'ivresse du Pouvoir, délire, extase, tourbillon de derviches (on est tenté, en l'écoutant, de reprendre le mot de Lacan à propos de Thérèse d'Avila sur son

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

monument funéraire : "Vous voyez bien, elle jouit !"). À moins qu'il faille déceler ici une brèche paradoxale dans le règne absolu de la doublepensée et qu'en avouant la pure séduction du Pouvoir, au-delà de toutes les rationalisations idéologiques, O'Brien révèle, en clair, la vérité de toutes les inquisitions ?

Évidemment, dans le système de l'Angsoc, seul O'Brien et une poignée de janissaires du Parti intérieur ont accès à cette séduction-là. En revanche, si toutes les manœuvres du système - du télécran à la salle 101 - parviennent bien au bout de quarante ans à détruire Winston Smith, elles échouent totalement à réaliser ce "miracle" qu'un simple regard furtif de Julia a d'un seul coup réussi : le séduire.

Mince consolation ?

5. Esprol

Examinons cette conviction que Smith confie à son journal et qu'il récite comme un mantra : "S'il y a de l'espoir, il réside chez les prolétaires".

Il serait assurément tentant de lire dans ce refrain lancinant de Orwell-Smith une trace de cette vieille "religiosité" (pour reprendre le terme de Foucault) si longtemps rattachée au "prolétariat révolutionnaire", avatar sécularisé du messianisme judéo-chrétien, porteur de l'Histoire et par conséquent du "salut". "Lyrisme" tenace dont on sait à quel point il a par exemple marqué l'intelligentsia québécoise "de gauche", en particulier dans ces "Radical Seventies" qui appelaient - entre autres choses - à "se convertir à la classe ouvrière". Smith, petit-bourgeois moyen qui a lui-même longtemps ignoré/méprisé - "comme tout le monde" - ce prolétariat sans qualité (qui écoute des chansons insipides, lit des Harlequin, achète de la porno cheap et des billets d'interloto...), hésite - avec le Livre - à croire qu'on puisse vraiment en attendre un renversement du système. Il se laisse en

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

revanche peu à peu fasciner par la fellinienne et exotique séduction de ces "masses" qui chantent, pleurent, baisent, exhibent leurs lourdes hanches en étendant sur la corde leurs gougounes en phentex. Qui sont "restées humaines".

Mais le personnage le plus intéressant ici demeure sans contredit celui de Julia qui, en dépit de son appartenance formelle au Parti (extérieur, il est vrai), demeure une "manuelle" et paraît à maints égards beaucoup plus proche du prolétariat océanien (1'ancitypologie poulantzienne l'aurait vraisemblablement rangée dans la - nouvelle - petite bourgeoisie à polarisation - nettement - prolétarienne. Au "moyen âge", elle aurait sans doute été lower middle). Mais on pourrait également voir Julia selon un autre découpage, comme produit typique de ces nouvelles générations nées devant le télécran (comme on dit : devant la télévision...) et qui, comme les prolétaires du reste, n'ont pas la moindre velléité de "changer le monde" (la longue ceinture "de chasteté" que porte Julia autour de la taille préfigurerait-elle aussi la quincaillerie punk du "no future" ?). Cette génération semble en cela se démarquer nettement de celle que Smith représente, - et en tout cas de Smith lui-même qui, malgré sa fascination prolétarienne continue d'être hanté par la logique d'une rationalité dont la substance est identique à celle sur laquelle se fonde l'Angsoc (comme disait Heidegger : le renversement d'une proposition métaphysique demeure une proposition métaphysique...). Smith a en effet vitalement besoin d'établir la preuve que le système est faux puisque la vérité est autre. À ce jeu-là, cependant, le système est imbattable : Smith sera détruit.

Julia, "prolétaire intérieure", échappe largement pour sa part (Smith - envieux ? - s'en rend d'ailleurs compte) au piège - ou à la séduction - de cette rationalité dominante. Contrairement à Smith, elle ne cherche pas vraiment à comprendre "pourquoi" (au-delà d'intuitions par ailleurs fort justes sur ce qui la concerne viscéralement), ni surtout à "changer" le système, mais essentiellement à savoir comment s'y débrouiller, y survivre (on peut d'ail-

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

leurs penser que c'est sa liaison avec Smith qui l'a pour ainsi dire perdue. Il est peut-être dangereux de fréquenter de trop près la conscience malheureuse de la petite-bourgeoisie inquiète...).

Julia pourrait à vrai dire illustrer de manière frappante les analyses que propose Michel de Certeau (1980) sur les milles et une formes subreptices et microbiennes que prend la créativité dispersée, tactique et bricoleuse des groupes ou des individus pris dans les "filets de la Surveillance" et qui, de quelque manière, "résistent" ainsi à cette microphysique insinuante du Pouvoir si minutieusement décrite par Foucault (1975) et dont Océania serait en quelque sorte l'image-limite. Pratiques silencieuses des "usagers", anonymement consommatrices, et de ce fait sans doute le plus souvent négligées (voire ignorées ou méprisées) par l'"Analyse" qui, obnubilée par la critique des productions du Pouvoir (e.g., les contenus de la propagande océanienne), échoue totalement à déceler les résistances du quant-à-soi des masses, pour employer une expression chère au Dr Ferron (une des principales difficultés de Julia consiste à ne pas pouffer de rire pendant les deux minutes de la Haine. Il serait étonnant que, sur l'ensemble de la population océanienne, elle soit la seule. Sauf que la résistance de ce quant-à-soi ne s'organise pas en association - ou en fraternité ! - de protection des consommateurs et n'accède pas de ce fait à la légitime visibilité de l'Analyse) (note 8).

Julia ne rêve pas de changer le système. Elle se contente de l'accepter comme un tout en le haïssant. Elle joue dedans, avec. Elle "pique" (de la bouffe, des quarts d'heure d'intimité), camoufle et ruse ("quand on respectait les petites règles, on pouvait briser les grandes") ; elle braconne, détourne le système à son profit. Elle "fait des coups". Julia, figure de la métis, évoque irrésistiblement Ulysse (n'est-ce pas d'ailleurs à l'œil d'un monstrueux cyclope qu'elle tente d'échapper elle aussi ?).

"Il faut hurler avec les loups", dit-elle encore. Julia, il faut le reconnaître, n'est pas une héroïne

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

"morale", une sainte modèle au sens chrétien, marxiste, ou simplement petit-bourgeois du terme. Elle est "égoïste", pense essentiellement à elle-même. Elle se paie la traite avec le thé qu'elle a chipé d'une cargaison récemment arrivée, butin d'une vague conquête océanienne qui a de faire des millions de victimes dont elle se fiche, en un sens, complètement. Julia n'aurait pas boycotté Cadbury ou les laitues de Californie. Elle ne comprend pas que Smith fasse tant de chichi pour trois individus qu'il ne connaît même pas et dont il a à peine entrevu la photo sur un bout de journal jauni.

Julia, c'est un fait, ne scorerait pas très haut sur l'échelle de Kohlberg. Son attitude illustre en revanche merveilleusement, me semble-t-il, ce que M. Maffesoli (1982) appelle l'"immoralisme éthique" des masses (et son pendant plus "idéologique" : leur "conservatisme prospectif"), aux antipodes de toutes les morales du devoir-être au nom desquelles, ajoute le sociologue, finissent toujours par s'installer les tyrannies les plus totalitaires, y compris sous leurs formes "douces" de la technostructure occidentale contemporaine (note 9).

6. L'ombre de Dionysos

L'analyse maffesolienne (dont il y a sans doute lieu de signaler, en passant, les affinités religiologiques) relie cet immoralisme éthique à la vieille figure mythologique de Dionysos, dont elle pressent le "retour" dans bien des lieux de la culture actuelle, notamment sous la forme de cet orgiasme qui, s'il peut paraître anomique à bien des égards, permettrait néanmoins de régénérer en profondeur la société ; orgiasme comme facteur de cette socialité organique de l'être-ensemble que Maffesoli oppose à la fois à l'individualisme exacerbé (prométhéen ?) de notre modernité et son corrélat rationnel (et apollinien ?) qu'est le social "mécanique" (note 10), l'un et l'autre culminant ensemble dans la toute-puissance (jupitérienne et totalitaire) de l'État.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

les indices d'une telle "guerre des dieux". Le duel par trop inégal auquel il convie le système (sur le "terrain" et avec les "armes" de ce dernier) conduit fatalement à la destruction. Cette démesure-là ne pardonne pas. Au jeu d'Apollon, dieu de la Raison et de la Lumière (Smith, qui en espérait tout, est cruellement floué par l'une et l'autre), Prométhée est toujours écrasé par Zeus (en ce sens, les sombres conclusions de Desrosiers paraissent assez réalistes : Smith, n'est pas tant le "dernier homme" que le "dernier individu", écrasé par la rationalité du social poussée à son paroxysme totalitaire. La raison - deux et deux font quatre - que Smith voulait jouer contre le Système aura finalement raison de lui). À l'opposé, l'immoralisme éthique de Julia, à la fois dans ses pratiques consommatrices et dans sa gestion de la sexualité (c'est son aventure amoureuse et presque conjugale qui lui sera fatale), apparaît bien comme une dimension de cette socialité dionysiaque anéantie par l'Angsoc dans le Parti, mais dont le prolétariat ("comme les générations d'auparavant") semble avoir gardé la mémoire : "Ces gens n'essayaient pas de changer l'histoire (...) Ce qui importait, c'était les relations individuelles, (...) un geste absolument inefficace, un baiser, une larme, un mot dit à un mourant (...)".

S'il y a quelque espoir de salut dans 1984, il pourrait bien de fait résider du côté de cette socialité dionysiaque dont le prolétariat et le sexe pourraient ici servir de figures. Il se peut cependant que pour l'y entrevoir, une certaine conversion soit finalement nécessaire. Et qu'elle n'aille pas de soi ! "Les prolétaires, écrivait Orwell, s'adonnaient passionnément à la loterie (...) Pour des millions d'entre eux, c'était la principale, voire la seule raison de vivre". Il est peut-être significatif que ce passage de 1984 ait été abondamment cité par la critique - de droite ou de gauche, toutes tendances pour une fois confondues - pour "expliquer" avec un douloureux soupir la récente "folie" de la 6/49. Et s'il s'agissait précisément là d'un rite de cette socialité dionysiaque où se renoue le lien symbolique de toute société, mais dans lequel tant d'intellectuels (qui eux - c'est

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

bien connu - n'achètent pas de billets !) continueraient de ne voir qu'une stérile et pathétique "aliénation" ?

Esprol et sexpoir ? Peut-être. Mais à condition de voir qu'un tel "salut" a peu en commun avec une quelconque fin - progressiste ou catastrophiste - de l'Histoire. À l'opposé des saluts "économiques" (chrétiens, marxistes, ou simplement petits-bourgeois) qui fonctionnent toujours "sur le lendemain" et qui, de ce fait, sont toujours prêts à sacrifier chaque génération à la suivante, le salut dionysiaque s'épuise dans la dépense - ou dans la jouissance - du présent (mais celui qui "contrôle" le présent ne contrôle-t-il pas le passé ? Et celui qui contrôle le passé ne contrôle-t-il pas aussi l'avenir ?).

À condition aussi de voir que ce "salut" demeure essentiellement tragique (cette chose des temps anciens) et qu'il n'a pas grand-chose à voir non plus avec quelque grand soir qui chante ou quelque vallée de larmes asséchée en éden. Mélange de cruauté et de tendresse, de beauté et d'absurde, d'amour et de mort (Dionysos est dieu de l'un et de l'autre). Viendrait à l'esprit l'indescriptible ivresse d'un carnaval de Rio sur fond de meurtres, de dictature militaire et d'insoutenables favellas. Dionysos, souligne encore Maffesoli, n'abolit pas la mort. Il la conjure en l'intégrant à dose homéopathique.

Postscript

Il y a tout de même une "figure sotériologique" qu'on aurait pu voir surgir de ce monde de 1984. Orwell a même failli la dessiner sous les traits grotesques de Parsons. Mais sans doute le caractère britannique (et un peu dépressif ?) de son humour l'en a-t-il retenu. C'est dommage. Elle aurait pu ressembler à ce brave soldat Chveïk dont Jaroslav Hasek fait (bien malgré lui !) le symbole de la résistance victorieuse du petit peuple tchèque ; Chveïk qui, par l'inconscience aussi désarmante qu'intempestive de son zèle, désagrège pour ainsi

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

dire à lui tout seul l'empire austro-hongrois. Chveïk aurait vu, lui, les crottes de mouches sur les posters de Big Brother, comme il les voyait sur les portraits de l'empereur François-Joseph. D'emblée, et avec la sincérité la plus absolue de son quant-à-soi, il se serait empressé de "déclarer avec obéissance" qu'il aimait Big Brother et qu'il était prêt à donner sa vie pour lui. Chveïk aurait noyé ses bourreaux sous les torrents de ses bonnes intentions. Son insoutenable candeur aurait fini par faire sauter les plombs du système.

M. Orwell n'avait hélas pas l'humour slave. Concédons-lui tout de même de nous avoir laissé une ultime raison d'espérer : Syme, le fort-en-thème trop intelligent dont le Parti s'est hâté de vaporiser l'ambition (ce sont des choses qui arrivent dans les institutions), prévoyait que l'édition définitive du dictionnaire novlangue ne serait pas complétée avant 2050, laissant encore d'ici là aux mots une petite chance de s'évader, de jouer, d'évoquer l'autre. Le salut, en fin de compte, pourrait bien être d'abord un effet de langage. M. Orwell, qui nous en offre un bien mince espoir, nous laisse tout de même - ce n'est pas rien – soixante-six ans de grâce.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

Orwell : plus "sociologue" que "futurologue"

Jacques Lazure

On est souvent porté à se demander si George Orwell, dans son roman 1984, a bien anticipé l'avenir, s'il a vraiment fait montre d'un pouvoir "prophétique" extraordinaire. Les sociétés actuelles, du moins l'une ou l'autre d'entre elles, correspondent-elles à l'Océania qu'il a dépeinte dans son roman ?

Cette question, tout en comportant un certain intérêt, ne m'apparaît pas capitale. Évidemment, aucune société présente ne reproduit fidèlement l'ensemble des traits qui caractérisent l'Océania de Orwell décrite il y a trente-cinq ans. De ce point de vue, son anticipation de 1984 demeure fantaisiste et caricaturale. Encore qu'il faille reconnaître et louanger dans son œuvre un grand nombre d'observations dont la valeur "prédictive" s'est avérée exacte. À titre d'exemples, ne mentionnons que les suivantes : l'Océania efface de ses registres les noms de ceux qu'elle condamne (pp.33-34) - qu'on pense à ce qui s'est passé en Argentine ces dernières années - ; l'Océania impute la folie à ceux qui ne se conforment pas à sa pensée et à ses directives : "Vous êtes dérangé mentalement", dit O'Brien au héros du roman Winston Smith (p.348) - l'URSS ne fait pas mieux avec ses centres psychiatriques de détention - ; 1'Océania organise des loteries qui font les délices des "prolétaires" et dont c'est "la principale, sinon la seule raison de vivre" (p.125)

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

- on se croirait vraiment au Québec - ; enfin, 1'Océania surveille par télécrans les agissements des personnes aux toilettes (p.155) - c'est un procédé avec lequel on commence à être familier dans notre société -.

1. Problématique culturelle

Mais même si Orwell se signale par un certain pouvoir "visionnaire", là n'est pas sa contribution la plus éclatante. Ce qui apparaît à la fois étonnant et admirable chez Orwell, c'est l'importance qu'il attribue à la problématique culturelle dans son approche de l'Océania ; c'est la valorisation qu'il en fait de concepts et de dimensions analytiques auxquels la sociologie de son temps, et jusqu'à il y a une quinzaine d'années, n'était pas tellement ouverte et sensible. En ce sens, l'on découvre chez Orwell une sagacité et une subtilité d'analyse qui anticipent nettement sur celles de la sociologie officielle et qui rendent son œuvre de plus en plus actuelle.

En effet jusqu'en 1970 environ, à part quelques exceptions notables, la sociologie académique fluctuait entre deux pôles. Ou bien elle se voulait critique et contestataire, et alors elle mettait de l'avant une approche plus proprement économique, pour ne pas dire économiciste, doublée parfois d'une analyse politique centrée sur le pouvoir de l'État et sur ses relations avec l'infrastructure économique. Tout passait par l'économie capitaliste et ses "rapports sociaux de production" divisés en classes sociales, et à travers lesquels on examinait et évaluait tout le reste. Si l'on parlait de "culture" et d'"idéologie", c'était d'une manière secondaire et dérivée, et dans la mesure où la "reproduction" se fondait sur la "production" et la prolongeait. François Bourricaud (1980) a bien décrit, par exemple, l'envoûtement des "intellectuels" de France, entre 1945 et 1970, pour cette approche marxiste qui, à l'époque, suffisait à en faire des penseurs de gauche. À ce propos, le 1984 de Orwell, s'il avait été officiellement sociologue, aurait sûrement

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

passé dans le temps comme l'œuvre d'un sociologue de droite, non seulement pour sa condamnation en filigrane du totalitarisme soviétique, mais aussi pour son approche culturelle dans son analyse de l'Océania.

Ou bien la sociologie se présentait comme culturelle - c'était son autre pale -, en insistant sur les valeurs et sur les normes institutionnalisées d'une société, et alors elle affichait peu de sens critique et d'esprit révolutionnaire. L'accent se trouvait mis sur la cœxistence d'éléments culturels et sociaux dissonants ou conflictuels - ceux, par exemple, de la société traditionnelle et de la société moderne, de la Gemeinschaft et de la Gesellschaft, etc. -, sur la présence de nouvelles valeurs et de nouvelles normes provoquées par la modernisation de la société engendrant des perturbations et des changements sociaux et nécessitant un effort spécial d'adaptation et d'intégration en vue d'assurer un fonctionnement équilibré et harmonieux de l'ensemble social. Ainsi, bien des sociologues américains et britanniques, sous l'inspiration du structuro-fonctionnalisme de Talcott Parsons, ont valorisé cette approche culturelle "irénique" dénuée de toute remise en question fondamentale de la société, même si souvent elle se voulait "progressive" par ailleurs (Black, 1961).

Qu'en 1949 une analyse de la société adoptât nettement la problématique culturelle tout en faisant montre d'une puissante visée critique de transformation sociale fut là un événement rare sinon exceptionnel. Et il fallait en plus que ce fût l'œuvre d'un "profane" non sociologue et que cela se produisît dans un roman ! C'est exactement à ce point et pour ces raisons que le 1984 de Orwell revêt à mes yeux une importance capitale et constitue un document perspicace, original et puissant, d'une valeur tout à fait "prophétique". Avant la plupart des sociologues, Orwell le romancier a fait œuvre sociologique à la fois dans une perspective culturelle et critique. Il a su démontrer et démasquer les divers mécanismes culturels qui font qu'une société devient invivable et indigne des personnes

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

humaines qui la composent.

Je ne m'attarderai pas à faire voir l'esprit essentiellement critique de Orwell dans son 1984. Il est obvie et, du reste, pratiquement personne ne le met en doute. Je m'attacherai plutôt à démontrer en quoi l'approche ou la problématique de Orwell est proprement culturelle, plutôt que politique ou économique, dans son analyse de 1'Océania. Tant le contenu même des thèmes développés que la façon de les traiter, ainsi que l'importance qu'on leur accorde concourent à ce que 1984 soit une analyse spécifiquement culturelle d'une société totalitaire.

2. La pensée d'Océania

Tout au long de son roman, Orwell insiste sur le problème de la pensée tel qu'il se vit au cœur de l'Océania. Or, selon les catégories officielles de maints sociologues, la pensée comme telle ne relève pas directement de la structure économique ou du pouvoir politique ; elle appartient plutôt à la superstructure "idéologique" ou au domaine de la culture. Pourtant, Orwell en fait son cheval de bataille selon la double dimension présente à tout acte de penser : celle de son rapport avec son objet et celle du processus même qui définit cette activité intime d'un sujet.

Du point de vue de l'objet de la pensée, Orwell pose crûment le problème épistémologique de la réalité d'un monde extérieur distinct de la pensée. En Océania, la réalité ne subsiste pas par elle-même ; elle n'existe que dans l'esprit humain. Et pas, d'ailleurs, dans n'importe quel esprit ! Mais avant tout dans l'esprit du Parti qui lui, est collectif, immortel et infaillible :

Mais je vous dis, Winston, que la réalité n'est pas extérieure. La réalité existe dans l'esprit humain et nulle part ailleurs. Pas dans l'esprit d'un individu, qui peut se tromper et, en tout cas, périt bientôt. Elle n'existe que dans l'esprit du Parti, qui est collectif et immortel. Ce que le Parti tient

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

pour vrai est la vérité. Il est impossible de voir la réalité si on ne regarde avec les yeux du Parti. Voilà le fait que vous devez rapprendre, Winston. (p.352).

Mais au yeux de Winston Smith, cela ne tenait pas debout :

> L'évidence , le sens commun, la vérité devraient être défendus. Les truismes sont vrais. Il fallait s'appuyer dessus. Le monde matériel existe, ses lois ne changent pas. Les pierres sont dures, l'eau humide, et les objets qu'on laisse tomber se dirigent vers le centre de la terre (...) La liberté, c'est la liberté de dire que deux et deux font quatre. Lorsque cela est accordé, le reste suit. (p.119).

Par rapport à l'acte même du sujet pensant et à son processus, Orwell souligne qu'en Océania, le crime le plus grave est celui de penser. "Le crime de penser n'entraîne pas le mort. Le crime de penser est la mort" (p.45). D'autre part, le mécanisme de la "doublepensée" est absolument essentiel à la réalisation du socialisme anglais (ou de l'"Angsoc") qui régit les rapports de l'Océania :

> La doublepensée est le pouvoir de garder à l'esprit simultanément deux croyances contradictoires, et de les accepter toutes deux (...) La doublepensée se place au cœur même de l'Angsoc, puisque l'acte essentiel du Parti est d'employer la duperie consciente, tout en retenant la fermeté d'intention qui va de pair avec l'honnêteté véritable. Dire des mensonges délibérés tout en y croyant sincèrement, oublier tous les faits devenus gênants puis, lorsque c'est nécessaire, les tirer de l'oubli pour seulement le laps de temps utile, nier l'existence d'une réalité objective alors qu'on tient compte de la réalité qu'on nie, tout cela est d'une indispensable nécessité. (pp.303-304 ; les soulignés sont de nous).

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

Par la "doublepensée", l'Océania se met en état continuel de maîtriser son propre destin et celui de ses citoyens, qu'ils soient membres du Parti ou simples prolétaires. À notre avis, la "doublepensée" de l'Océania est le concept principal du roman de Orwell ; c'est le gond sur lequel pivote toute son analyse et qui devient par le fait même essentiellement d'ordre culturel.

3. La langue

Au demeurant, ce n'est pas seulement la pensée qui est mise en cause en Océania, c'est aussi - et inévitablement - son prolongement naturel et son instrument nécessaire, c'est-à-dire la langue même. Le "novlangue" est la langue officielle de l'Océania qui doit supplanter toute autre langue vers l'an 2050. Le véritable but du "novlangue" est de "diminuer le domaine de la pensée" (p.423), voire de "rendre impossible tout autre mode de pensée" (p.42-2) que celui préconisé par l'Océania. Le "novlangue" y parviendra, entre autres en réduisant au minimum le vocabulaire et en attribuant aux mots un sens rigidement défini par le Parti :

> Ne voyez-vous pas que le véritable but du novlangue est de restreindre les limites de la pensée ? À la fin, nous rendrons littéralement impossible le crime par la pensée car il n'y aura plus de mots pour l'exprimer. Tous les concepts nécessaires seront exprimés chacun exactement par un seul mot dont le sens sera rigoureusement délimité. Toutes les significations subsidiaires seront supprimées et oubliées. (p.79).

De la sorte, le "novlangue" s'exprimant dans le cadre de la "doublepensée" en arrivera à créer partout une orthodoxie parfaite ou le règne de la non-pensée. "L'orthodoxie, c'est l'inconscience." (P.81).

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

4. Le temps

En Océania, le temps lui-même et sa perception sont soumis à un contrôle sévère de la part du Parti. En premier lieu, le temps est réduit à un éternel présent : "Rien n'existe qu'un présent *éter*nel dans lequel le Parti a toujours raison" (p.221). Cette éternité du présent suppose à son tour la mutabilité du passé, c'est-à-dire la possibilité pour le Parti de tripoter dedans à volonté, de le falsifier à son gré et même de le radier complètement des documents et de la mémoire des hommes comme s'il n'avait jamais existé. "La mutabilité du passé est le principe de base de l'Angsoc" (p.302) (...) "le passé est ce que le Parti veut qu'il soit" (p.303) ; "par le moyen de la doublepensée (...) le Parti a pu et, pour autant que nous le sachions, pourra, pendant des milliers d'années, arrêter le cours de l'histoire" (p.304). C'était là, aux yeux de Winston, l'acte le plus effroyable de tous. "Que le Parti puisse étendre le bras vers le passé et dire d'un événement : cela ne fut jamais, c'était bien plus terrifiant que la simple torture ou la mort" (p.54).

Le vieux prolo à qui Winston s'adresse dans l'espoir de l'entendre reconstituer le passé n'y parvient pas. Il se perd dans les détails inutiles ; il est incapable de présenter une vision générale du passé (pp.127-135). Et pour cause ! Par exemple, "il était tout à fait improbable qu'il existât, quelque part dans l'Océania, un exemplaire de livre imprimé avant 1960" (p.141). De la Révolution et des années qui la précédèrent, on ne sait presque rien :

> Tous les documents ont été détruits ou falsifiés, tous les livres récrits, tous les tableaux repeints. Toutes les statues, les rues, les édifices, ont changé de nom, toutes les dates ont été modifiées. Et le processus continue tous les jours, à chaque minute. (p.221).

Dans cette perspective, une emprise aussi complè-

© 1986 – Presses de l'Université du Québec
Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

te sur le passé ne peut pas ne pas impliquer une domination du futur. "Celui qui a le contrôle du passé, disait le slogan du Parti, a le contrôle du futur. Celui qui a le contrôle du présent a le contrôle du passé" (p.54). Le présent, le passé, le futur sont donc confondus dans une forme unidimensionnelle de temps soumise aux aléas et à l'arbitraire de ceux qui règnent sur l'Océania.

L'analyse de Orwell ne souligne pas seulement la dimension intellectuelle de l'"Angsoc". Elle rejoint aussi à différents niveaux les profondeurs de l'affectivité, des sentiments et des instincts. Nous sommes loin, à ce moment, du type d'analyse, encore bien fréquent en sociologie, d'où sont évacués les désirs et la subjectivité, et où les structures impersonnelles, "neutres" et "objectives", donc non-culturelles, constituent les seuls paramètres de la vérité sociologique. Orwell, au contraire, insiste énormément sur l'importance du subjectif et du passionnel comme révélateurs, au sens de Lourau (1970), du vrai visage d'une société.

5. L'amour

Au niveau de l'amour d'abord, Orwell, montre d'une part que le Parti attache une grande signification à l'amour comme menace potentiellement la plus forte pour l'unité sociale de l'Océania. D'autre part, il présente l'amour comme une des valeurs auxquelles tiennent le plus des gens qui, à l'instar de Winston et de Julia, veulent se libérer du Parti. Cela est manifeste dans le dialogue qui s'institue entre Winston et Julia d'un côté, et O'Brien de l'autre, perçu par les deux premiers comme un membre influent d'une organisation secrète qui veut détruire le Parti. O'Brien demande à Winston et à Julia s'ils sont prêts à donner leur vie pour son organisation secrète, à tuer, à commettre des actes de sabotage, à trahir leur pays, à perpétrer toutes sortes de crimes plus odieux les uns que les autres, à perdre leur identité, à se suicider : ils répondent que oui. Mais lorsque O'Brien leur demande finalement s'ils sont prêts à se séparer et à ne jamais se

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

revoir, leur réponse est : NON (pp. 245-246). Ils proclament par là que l'amour est, à leurs yeux, une valeur absolue, transcendante à la société et au Parti, et qu'on ne saurait le sacrifier, serait-ce pour combattre le Parti.

D'ailleurs, pour Winston et Julia, s'aimer représente à lui tout seul l'acte par excellence de contestation et de répudiation du Parti. En s'aimant véritablement, ils se trouvent ipso facto à en refuser la domination, du plus profond d'eux-mêmes. "Se confesser n'est pas trahir, dit Winston à Julia. Ce que l'on dit ou fait ne compte pas. Seuls les sentiments comptent. S'ils peuvent m'amener à cesser de t'aimer, là sera la vrai trahison" (p.237).

6. La sexualité

Orwell porte aussi son analyse au niveau de la sexualité et de l'érotisme. Car il est convaincu qu'une critique du totalitarisme ne peut esquiver la question proprement culturelle de la sexualité et de l'érotisme ainsi que de la liberté qui y est prégnante. Les régimes autoritaires et fortement hiérarchisés, encore plus les régimes totalitaires, ont en effet souvent tendance à réprimer la sexualité et l'érotisme.

En Océania, "la seule fin du mariage qui fat admise était de faire naître des enfants pour le service du Parti" (p.98). Voilà pourquoi le but du Parti était "d'enlever tout plaisir à l'acte sexuel" (p.98). L'érotisme devenait l'ennemi à abattre dans le mariage ou en dehors du mariage. Dans ce contexte, la rigidité et la frigidité caractérisaient les femmes du Parti. "Les femmes du parti étaient toutes semblables. La chasteté était aussi profondément enracinée chez elles que la fidélité au Parti" (p.101).

L'"Angsoc" établissait donc des rapports très étroits entre la sexualité et le politique, rapports que Wilhelm Reich avait déjà soulignés, il est vrai, mais auxquels la sociologie officielle restait

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

encore peu sensibilisée jusqu'à ces quinze dernières années. Pour l'Océania, "il y avait un lien direct entre la chasteté et l'orthodoxie politique" (p.191). Pour Winston et Julia, faire l'amour devenait alors un geste éminemment politique. "Leur embrassement avait été une bataille, leur jouissance une victoire. C'était un coup porté au Parti. C'était un acte politique" (p.181).

La mainmise du Parti voulait s'exercer au-delà même des manifestations extérieures de sexualité, d'érotisme et d'amour. Elle entendait rejoindre l'impulsion naturelle, l'instinct sexuel lui-même, pour le refouler le plus possible et en faire dévier les énergies vers les objectifs propres au Parti :

> Ce n'était pas seulement parce que l'instinct sexuel se créait un monde à lui hors du contrôle du Parti, qu'il devait, si possible, être détruit. Ce qui était plus important, c'est que la privation sexuelle entraînait l'hystérie, laquelle était désirable, car on pouvait la transformer en fièvre guerrière et en dévotion pour les dirigeants. (p.190).

7. Les désirs et les instincts

Nous atteignons là le troisième niveau affectif - le plus profond - où se situe l'action répressive du Parti. Elle descend jusqu'au tréfonds de l'être, jusqu'aux sources mêmes de la vie, c'est-à-dire là où pullulent les désirs les plus intimes, où émergent les impulsions et les émotions les plus primitives, où se déclenchent les instincts les plus naturels et les plus "sauvages".

Rien de surprenant, dès lors, qu'à lui seul "le désir était un crime de la pensée" (p.101) aux yeux du Parti. Celui-ci, pensait Winston, "avait commis le crime de persuader que les impulsions naturelles, les sentiments naturels étaient sans valeur, alors qu'il dérobait en même temps à l'individu tout pouvoir sur le monde matériel" (pp.234-235). Winston lui-même valorise grandement les émotions primiti-

© 1986 – Presses de l'Université du Québec
Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

ves. Ce qu'il apprécie par-dessus tout chez Julia, c'est non seulement "l'amour qui s'adresse à une seule personne, mais l'instinct animal, le désir simple et indifférencié. Là était la force qui mettrait le Parti en pièces" (pp.180-181). C'est pour cela que Winston hait la pureté, la bonté, toutes ces vertus "artificielles" dont sont affublés hypocritement les membres du Parti. "Je ne voudrais d'aucune vertu nulle part. Je voudrais que tous soient corrompus jusqu'à la mœlle" (p.180).

Le Parti ne l'entend pas de la même oreille. "On exige d'un membre du Parti, non seulement qu'il ait des opinions convenables, mais des instincts convenables (...) On attend d'un membre du Parti qu'il n'éprouve aucune émotion d'ordre privé et que son enthousiasme ne se relâche jamais" (p.300). D'ailleurs, cette éducation répressive du Parti doit se faire dès le bas âge. Il s'agit de créer la dissension, l'espionnage dans la famille, de rendre les enfants complètement fidèles et voués au Parti. "On poussait systématiquement les enfants contre leurs parents (...) La famille, en fait, était devenue une extension de la Police de la Pensée" (p.191).

8. Les prolétaires

D'autre part, si Winston sent le besoin de se minimiser personnellement et de déprécier les fonctionnaires du Parti par rapport aux prolétaires, c'est parce que eux "avaient retenu les émotions primitives qu'il avait, lui à réapprendre par un effort conscient (...) Les prolétaires sont des êtres humains, dit Winston. Nous ne sommes pas des humains" (p.235).

Mais la pensée du Parti au sujet des prolétaires est bien différente de celle de Winston. Aux yeux du Parti, les prolétaires ne sont pas la classe au pouvoir, ni le moteur du changement ou de l'Histoire. Ils ne sont pas définis principalement en des termes économiques ou dans une perspective de libération du joug capitaliste. Le Parti les perçoit nettement selon des dimensions proprement culturel-

© 1986 – Presses de l'Université du Québec
Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

les. "Les prolétaires ne sont pas des êtres humains" (p.80), affirme Syme, un bureaucrate du Parti. Pis encore, ils sont des êtres inférieurs, pas loin des animaux. "Le Parti enseignait que les prolétaires étaient des inférieurs naturels, qui devaient être tenus en état de dépendance, comme les animaux, par l'application de quelques règles simples" (p.105).

En fait, "il n'y a rien à craindre des prolétaires" (p.298). Ils sont condamnés à travailler, procréer et mourir (boulot, dodo, tombeau), "non seulement sans ressentir aucune tentation de se révolter, mais sans avoir le pouvoir de comprendre que le monde pourrait être autre que ce qu'il est" (p.298). C'est pourquoi le Parti peut octroyer aux masses "la liberté intellectuelle, car elles n'ont pas d'intelligence" (p.299). "Comme l'exprimait le slogan du Parti : les prolétaires et les animaux sont libres" (p.107). On peut donc les nourrir constamment - "proléaliment", dit le "novlangue" (p. 431) - par des journaux stupides qui ne traitaient presque entièrement que de sport, de crime et d'astrologie" (p.76), par des loteries régulières - "c'était leur plaisir, leur folie, leur calmant, leur stimulant intellectuel" (p.125) -, par des petits romans à l'eau de rose, par "des films juteux de sexualité" (p.67) que leur déversait la sous-section "Pornosec" du ministère de la Vérité.

On le voit bien, au terme de cette présentation des thèmes majeurs qui composent la trame de 1984, l'analyse de Orwell est toute centrée sur une problématique à la fois culturelle et critique. La pensée, la langue, le temps, les sentiments, la sexualité, les instincts, la famille, l'éducation, les prolétaires et le Parti occupent dans le roman une place prépondérante et y sont analysés selon une approche proprement culturelle. Même la guerre, autre thème capital, y est perçue davantage comme un moyen "de maintenir intacte la structure de la société" (p.283) que comme une nécessité "de faire ou d'empêcher des conquêtes de territoires" (p.283). "La guerre est une affaire purement intérieure" (p.282). Ce qui importe, c'est que l'état de guerre existe dans la pensée et dans le cœur des habitants

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

d'Océania et qu'il leur soit acceptable psychologiquement et collectivement, en fomentant chez eux une haine perpétuelle de l'autre, de l'étranger, qui devient par le fait même l'ennemi (pp. 272-273).

9. Gradation dans la sujétion

En définitive, rien ne peut mieux résumer l'approche de Orwell et l'importance respective qu'il attache aux principales composantes de la vie en Océania, que de souligner les étapes que toute personne doit parcourir pour devenir un être totalement à la merci du Parti et de Big Brother. Ces étapes constituent une gradation allant de l'extérieur à l'intérieur des humains, du plus visible et du plus matériel jusqu'à ce qu'il y a de plus intime et de plus secret au fond même de leur pensée et de leur cœur. Dans un premier temps, il faut évidemment obéir extérieurement au Parti. Toutefois, cela ne suffit pas et reste bien imparfait. Car on peut toujours cacher "un esprit hérétique sous un masque de conformité" (p.394). Il faut aller plus loin et en arriver à se soumettre en esprit. Bien plus, il faut pousser la subtilité jusqu'à se soumettre sans jamais pouvoir ressentir ne serait-ce que le moindre sursaut instinctuel d'évidence et de refus du mensonge flagrant. C'est à ce moment-là que la soumission de l'esprit est vraiment totale : quand l'esprit peut même contrôler et stopper ses poussées instinctives de vérité. Ce pouvoir s'appelle en novlangue "arrêtducrime" (pp.300-301).

Mais on doit encore pénétrer plus creux. Il est toujours possible de soumettre pleinement son esprit au Parti, tout en haïssant ce dernier de toutes ses forces. C'est là que l'ultime changement doit s'opérer : il faut parvenir à aimer le Parti et Big Brother. O'Brien dit à Winston : "Vous le (Big Brother) haïssez. Bon. Le moment est donc venu pour vous de franchir le dernier pas. Il faut que vous aimiez Big Brother. Lui obéir n'est pas suffisant. Vous devez l'aimer'." (p.396). La boucle est complètement bouclée : le Parti et Big Brother peuvent de la sorte s'insérer jusqu'au plus profond de l'être, même si Julia croyait qu'ils ne le pouvaient pas (p.237). La

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

gradation s'établit donc ainsi : de la contrainte extérieure qui commande l'obéissance visible et matérielle, on passe au lessivage du cerveau jusque dans son instinct de vérité, pour aboutir au lessivage du cœur et de ses désirs, impulsions et instincts les plus profonds.

10. L'originalité de Orwell

Nous sommes bien loin, alors, de l'approche froide, aseptisée, formalisante, "acritique", purement rationnelle et démesurément mathématisante du positivisme et de ses nouvelles formes. Comme de l'approche critique, passionnée, mais trop exclusivement économique du matérialisme de Marx, ou de l'approche structuraliste, ahistorique et désincarnée de certains de ses disciples. Sur le plan épistémologique, Orwell dans son 1984 démontre, dès 1949, la possibilité et l'efficacité d'une troisième voie d'accès à la connaissance sociale : celle d'une analyse culturelle critique. Sur le plan du contenu de son œuvre, il remet en cause, longtemps avant la plupart des sociologues, le schéma traditionnel droite-gauche, en examinant la dictature et le totalitarisme dans un contexte d'universalité qui déborde amplement la dichotomie classique "capitalisme-socialisme". C'est précisément pour toutes ces raisons que le roman de Orwell présente un caractère vraiment original. Encore aujourd'hui, il conserve toujours sa couleur d'actualité, en tant que témoin anticipateur d'une approche que la sociologie utilise de plus en plus et en tant qu'analyse précoce d'un type de société dont on connaît de mieux en mieux les limites contraignantes et les effets néfastes.

Finalement, par sa critique dévastatrice de l'appareil d'État et de ses tentacules bureaucratiques, le roman de Orwell s'est trouvé à préfigurer les tendances et orientations propres aux nouveaux mouvements sociaux apparus récemment dans les sociétés fortement industrialisées du monde occidental (Melucci, 1978 ; Maheu, 1983). Dans les deux cas, on est en présence de la même lutte contre les appa-

© 1986 – Presses de l'Université du Québec
Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

reils pour la réappropriation quotidienne de la pensée, de la langue, du temps, de l'espace, du corps, du sexe, du désir, des sentiments et des rapports interpersonnels, dans un contexte d'identité personnelle retrouvée, de nouvelle autonomie créatrice et de nouveaux liens d'appartenance et de solidarité sociales.

Comme quoi il ne suffit pas toujours d'être sociologue patenté pour bien percevoir la dynamique d'une société, de même qu'il est possible à un non-sociologue de faire oeuvre sociologique avec un haut degré de cohérence et de perspicacité ! C'est là le mérite incontestable de Orwell et de son roman 1984 !

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

NOTES

L’acte décisif

Elene Cliche

(1) G.Orwell, Nineteen eighty-four, Hammondsworth, Penguin Books, 1983, p.11 (Marquer le papier était l’acte décisif). Cf. G. Orwell, 1984, Paris, Gallimard, coll. Folio, p.18. Cette phrase indique le geste de l’écriture dans sa matérialité, la marque, le gramme, la trace, la lettre, décidant d’un sort, portant une fatalité. La phrase établit explicitement une équivalence entre l’écriture et l’action. Toutes les indications des pages entre parenthèses sont des références du texte original de George Orwell, Nineteen-Eighty Four, Penguin Books, 1983.

1984 a été écrit sur une période de vingt-sept mois comprise entre août 1946 et novembre 1948 et interrompue par plus de six mois de sanatorium. La majeure partie du roman a été écrite dans une maison de ferme sur l’île de Jura (Hébrides) dans un isolement ascétique, loin de toute assistance médicale, sans électricité ni téléphone. De nombreuses lettres et aussi les carnets d’hôpital de l’auteur témoignent de cette période et des conditions difficiles dans lesquelles s’est écrit le roman. Orwell fait des observations méticuleuses sur sa santé, surtout sur les effets secondaires de la streptomycine : Cf. extraits du Chapitre 17 "The last days and Nineteen eightyfour" dans Bernard Crick, George Orwell A life, Boston, Little, Brown and Company,

© 1986 – Presses de l’Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d’adaptation réservés

1980, pp. 371-406.
Cette biographie monumentale très bien construite expose, cela va de soi, la vie privée de Eric Blair, ce dont celui-ci avait horreur, ayant demandé comme on le sait qu'aucune biographie ne soit écrite sur lui. Cela peut surprendre, si l'on considère que certains de ses textes sont des reportages autobiographiques, tels que Down and out in Paris and London, Burmese Days ou Homage to Catalonia, Such, such were the joys, etc. Mais il y a le privé public, socioculturel, littéraire, et le privé privé, "privacy", comme valeur authentique de préservation du moi, moi Éric Blair. L'absence et la négation du privé, n'est-ce-pas particulièrement ce que déplore le personnage Winston Smith dans le système de Big Brother ?

Sur la période d'écriture de 1984, Cf. aussi la 1ère partie "The man remembered" in George Woodcock, The Crystal Spirit, a study of George Orwell, Hammondsworth, Penguin Books, 1970.

(2) "(...) itis in a sense a fantasy, but in the form of naturalistic novel" G. Orwell, cité in Jeffrey Meyers, A reader's Guide to George Orwell, London, Thames and Hudson, 1975, p.145.

(3) "There was a word for it in Newspeak : ownlife, it was called, meaning individualism and eccentricity". G. Orwell, Nineteen eighty-four, Penguin Books, 1983, p.74 (le mot "ownlife" est souligné dans le texte original).

Dans le livre de Goldstein reproduit dans 1984, l'excentricité est mentionnée comme un délit certain d'être détecté par la Police de la Pensée : "Not only any actual misdemeanour, but any eccentricity, however small, any change of struggle, is certain to be detected". G. Orwell, Ibid., p.181.

Dans le vocabulaire du personnage O'Brien, l'excentricité est liée à la dislocation lunatique, la folie,l'insanité. C'est la minorité du un qui n'a pas l'esprit discipliné, qui est incapable de l'acte de soumission. S'adressant à Winston : "You

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

preferred to be a lunatic, a minority of one". G. Orwell, Ibid., p.214.

(4) "The word you are trying to think of is solipsism. But you are mistaken. This is not solipsism. Collective solipsism, if you like. But that is a different thing : in fact, the opposite thing". G. Orwell, Ibid., p.229.

(5) ""Almost certainly we are moving into an age of totalitarian dictatorships - an age in which freedom of thought will be at first a deadly sin and later on a meaningless abstraction. The autonomous individual is going to be stamped out of existence". G. Orwell, Inside the Whale, p.48.

(6) "What 1 have most wanted to do throughout the past ten years is to make political writing into an art. My starting point is always a feeling of partisanship, a sense of injustice". G. Orwell, Why I write in Decline of the English Murder and other essays, Penguin Books, 1965, p.186.

(7) G. Orwell, Ibid., p.188 (mot souligné dans le texte original).

(8) Cf. lettre du 22-10-48 reproduite dans P. Crick, George Orwell A life, Boston, Little, Brown and Company, 1980, p.380 : "1 have just had Sartre's book on antisemitism, which you published, to review. I think Sartre is a bag of wind and I am going to give him a good boot".

Dans cette même lettre, à propos de son roman 1984, il mentionne qu'il n'en est pas satisfait, mais pas absolument insatisfait non plus. Je pense que c'est une bonne idée, dit-il, mais l'exécution de celle-ci aurait été meilleure si je n'avais pas écrit sous l'influence du TB, le médicament. Il exprime également son hésitation sur le titre du livre.

(9) "As it is I have been forced into becoming a sort of pamphleteer". G. Orwell, Why I Write in Ibid., p.184.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

(10) G.Orwell, Ibid., p. 186 (mots soulignés dans le texte original).

(11) "One would never undertake such a thing if one were not driven on by some demon whom one can neither resist nor understand. For all one knows that demon is simply the same instinct that makes a baby squall for attention". G. Orwell, Ibid., p.188.

(12) Cf. B. Crick, op. cit., p.389.

(13) "For now that he is dead, the time has come to recognize that he was the only writer of genius among the littérateurs of social revolt between the two wars". Arthur Kœstler, Observer, 29 janvier 1950, in J. Meyers, The critical Heritage, London and Boston, Routledge & Kegan Paul, 1975, p.297.

(14) Cf. Trad. de Amélie Audiberti, 1984, Paris, Gallimard, 1950, coll. Folio. En anglais, l'édition Penguin Books publie l'œuvre entière de G. Orwell. Pour la publication de Nineteen-Eighty-Four, Penguin Books s'est associé à Martin Secker & Warburg qui a publié pour la première fois ce roman en 1949.

(15) G. Orwell, Nineteen-Eighty-Four, Penguin Books, p.180 Trad. : "Sauf que l'anglais est sa principale langue courante et le novlangue sa langue officielle", Coll. Folio, p.296.

(16) "It was expected that Newspeak would have finally superseded Oldspeak (or Standard English, as we should call it) by about the years 2050". G. Orwell, Ibid., p.257. En Français : "On comptait que le novlangue aurait finalement supplanté 1'ancilangue (nous dirions la langue ordinaire) vers l'année 2050". Coll. Folio, p.241.

(17) "The Revolution will be complete when the language is perfect. Newspeak is Ingsoc and Ingsoc is Newspeak", G. Orwell, Nineteen-Eighty-Four, Penguin Books, p.49.

(18) "the sort to leave a flavour behind them". G.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

Orwell, Inside the Whale and other essays, p.11.

(19) Cf. "Politics and English Language" in Inside the Whale and other essays, p.156.

(20) "To write in plain, vigorous language one has to think fearlessly, and if one thinks fearlessly one cannot be political orthodox". G. Orwell, The Prevention of literature in Inside the Whale and other essays, p.168 (j'ai souligné).

(21) "Good novels are written by people who are not frightened". G. Orwell, Inside the Whale and other essays, p.40 (mots soulignés par l'auteur).

(22) "but who fights in the open and is not frightened". G. Orwell, Charles Dickens in Decline of the English Murder and other essays, Penguin Books, p.141.

(23) G. Orwell, Why I Write in op. cit., p.188.

(24) G. Woodcock, The Crystal Spirit, Penguin Books, 1967 (ce livre écrit par un Canadien qui fut l'ami personnel de Orwell, est un des meilleurs sur l'auteur et son œuvre).

(25) À propos de son livre Homage to Catalonia : "I did try very hard in it to tell the whole truth without violating my literary instincts". G. Orwell, Why I Write in op. cit., p.187.

(26) Sur les ressemblances et les différences entre les deux livres, par exemple le fait que le roman de Orwell est moins dominé par la technologie que celui de Zamyatin et davantage axé sur la tyrannie psychologique et culturelle : cf. G. Woodcock, The Crystal Spirit, Penguin Books, pp.166-170 et W. Steinhoff, George Orwell and the Origins of 1984, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1975, pp.2-29.

(27) Dans 1984, cela correspond à l'impossible, le réel tel que défini par Lacan, à l'horrifiant de l'autre cité du mur d'obscurité, "wall of darkness".

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

(28) Sans délai, Orwell s'attaque courageusement et ouvertement au totalitarisme en U.R.S.S., au risque d'être étiqueté comme il le dit de petit-bourgeois individualiste ou de libéral du XIX[e] siècle. Ce débat autour de la question du communisme à la fin de la guerre '39-'45 et l'aveuglement des intellectuels délibérément sceptiques sur l'exécution des purges, existe de la même manière en France à cette époque. Cf. le roman de Simone de Beauvoir, Les Mandarins, Paris, Gallimard, leurs différentes tendances, la mise en doute chez certains de l'existence des camps en U.R.S.S., et la nécessité de redéfinir ce que c'est que d'être socialiste.

La position de Orwell est : "but any writer who adopts the totalitarian outlook, who finds excuses for persecution and the falsification of reality, thereby destroys himself as a writer". G. Orwell, The Prevention of Literature in op. cit., p.174.

(29) "dans quelle sphère sur la terre aussi le besoin du droit a-t-il été implanté ? Serait-ce dans la sphère de l'homme réactif ? Pas du tout : mais bien dans celle de l'homme actif, fort, spontané, agressif". F. Nietzsche, Contribution à la généalogie de la morale, Paris, 10/18, 1974, p.187 (j'ai souligné).

"Mais on méconnaît ainsi la nature de la vie, sa volonté de puissance ; on perd ainsi de vue le principe d'une préséance des forces spontanées, agressives, conquérantes, usurpatrices, susceptibles de nouvelles interprétations, de directions et de formes nouvelles". F. Nietzsche, Ibid., pp.191-92.

G. Orwell : "At present we know only that the imagination, like certain wild animals, will not breed in captivity", The Prevention of Literature in op. cit., p. 174.

(30) B. Crick, op. cit., pp.417-409.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

(31) "To begin with, he did not know with any certainty that this was 1984. It must be round that date" (le verbe est souligné dans le texte original). G. Orwell, Nineteen-Eighty-Four, Penguin Books, p.11.

"At this moment, for example, in 1984 (if it was 1984)". G. Orwell, Ibid., p.34 (si c'était 1984).

(32) Sur la forme du fantasme : "introduisant une identité qui se fonde sur une non-réciprocité absolue". J. Lacan, Ecrits, Paris, Seuil, 1966, p.774.

(33) Bruno Bettelheim, lui-même ex-prisonnier de Dachau et de Buchenwald, dans son livre The Informed Heart, Glencoe, Illinois, 1960, en parle également en termes d'identification masochiste, faisant aussi une large place au phénomène de régression à la peur infantile dans une atmosphère de cruauté et de punition.

(34) "A totalitarian society which succeeded in perpetuating itself would probably set up a schizophrenic system of thought".

"Totalitarianism, however, does not so much promise an age of faith as an age of schizophrenia". G. Orwell, The Prevention of Literature in op. cit., pages 165 et 168."

(35) "His whole mind and body seemed to be afflicted with an unbearable sensitivity, a sort of transparency, which made every movement, every sound, every contact, every word that he had to speak or listen to, an a gony". G. Orwell, Nineteen-Eighty Four, Penguin Books, p.99.

(36) Cf. figure Agony in R. Barthes, Fragments d'un discours amoureux, Paris, Seuil, 1977, p.37.

(37) "Continuation of the diary, this time not written down.", "Continuation of diary, mentally". Cf. B. Crick, op. cit., pp.408-409.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

(38) "a sort of diary existing only in the mind." G. Orwell, Why I Write in op. cit., p.181.

(39) "Always in your stomach and in your skin there was a sort of protest". G. Orwell, NineteenEighty-Four, p.55.

(40) "What overwhelmed him in that instant was admiration for the gesture with which she had thrown her clothes aside. With its grace and carelessness it seemed to annihilate a whole culture, a whole system of thought". G. Orwell, Ibid., p.31.

Plus loin, le narrateur affirme que ce qui met-trait en pièces le Parti, ce ne serait pas simplement l'amour d'une personne, mais l'instinct animal, le simple désir indifférencié ("the simple undifferentiated desire"). Winston énonçait ainsi son désir à Julia : "I want everyone to be corrupt to the bones". G. Orwell, Ibid., p.112 (je veux que tous soient corrompus jusqu'à la moelle). C'est la perversion généralisée qui serait révolutionnaire.

(41) "Writing a book is a horrible, exhausting struggle, like a long bout of some painful illness". G. Orwell, Why I Write in op. cit., pp.187-188.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

Vivons-nous l’anticipation en temps réel ?

Serge Proulx

(1) Orwell (1968), volume IV, page 502, cité et traduit par Leys (1983), page 9. Les soulignés sont de Orwell.

(2) C’est dans ce contexte qu’il faut lire certaines analyses, comme celle du soviétique Zinoviev (cf. Louit, 1983), qui considère que Orwell s’est trompé. Dans la même veine, voir aussi A. Lauzon, 1983. Mais là--dessus, les opinions divergent et plusieurs intellectuels d’Europe de l’Est et même des membres du Parti pensent au contraire que Orwell avait vu juste. Leys (1983, p.11) cite ainsi Czeslaw Milosz qui décrit l’admiration de ces intellectuels : "Ils sont stupéfaits de voir un écrivain qui n’a jamais vécu en Russie capable de percevoir avec tant d’acuité les réalités de la vie russe. Le fait qu’il puisse exister en Occident des écrivains à même de comprendre les mécaniques de la bizarre machine dont ils font eux-mêmes partie les plonge dans l’étonnement et semble réfuter cette réputation de stupidité qu’on prête généralement à l’Occident." (C. Milosz, 1983, p.42).

(3) Cité par Yves D’Avignon (1984).

(4) Les exemples qui suivent sont extraits du texte de Yves D’Avignon (1984).

(5) Cet exemple est cité de M. Heurteux (1983), page I.

(6) Cité dans F. Dupin (1984), page 44.

(7) Les résultats de ce sondage ont été diffusés par le journal La Presse, Montréal, 3 janvier 1984.

© 1986 – Presses de l’Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d’adaptation réservés

(8) Les statistiques contenues dans ce paragraphe sont extraites de F. Dupim (1984), pages 40 et 44.

(9) Allan WESTIN, "Science, Privacy and Freedom : Issues and Proposals for the 1970's" in Col. L. Review, 1966, cité par F. Dupin (1984), page 43.

(10) Ces possibilités sont décrites dans l'annexe 5 au rapport américain du "Privacy Protection Study Commission" (1977), pp.17-34.

(11) D'après une information contenue dans Le Devoir, Montréal, 6 janvier 1983, page 2.

(12) Cité par Volkoff (1982), page 46.

(13) Il s'agit de la définition que contiendra la prochaine réédition du Grand Robert et qui est citée par Poliakov (1983), page 7.

(14) Voir là-dessus la description passionnante de De Borchgrave et Moss (1980). Lire aussi Volkoff (1982).

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

L’univers juridique de 1984

Maryse Grandbois, René Laperrière et
Claude Thomasset

(1) Les soulignés sont de nous. Étant donné le grand nombre d’éditions de traductions en langue française du roman de George Orwell, 1984 et prenant pour acquis que nos lecteurs et lectrices l’ont déjà lu, nous n’avons pas cru bon de donner des références aux pages de nos citations de ce roman.

(2) Commission de réforme du droit du Canada,

(3) Études sur l’emprisonnement, Ottawa, 1975, 298 pages.

(4) Ministère de la Justice, Le vol à main armée, Québec, 1980.

(5) Le Devoir, 6 janvier 1984.

(6) "Orwell avait vu juste, croient les Canadiens", Le Soleil, 3 janvier 1984.

(7) Règlement relatif à la division administrative, A.C. 524 du 29 mars 1966.

(8) Loi sur la protection du territoire agricole, L.Q. 1978, c. 10.

(9) Loi sur l’aménagement et l’urbanisme, L.Q. 1979, c. 51

(10) Loi sur les parcs, L.Q. 1977, c. 56.

(11) Loi sur les réserves écologiques, L.Q. 1974, c.

© 1986 – Presses de l’Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d’adaptation réservés

29.

(11) Loi sur la conservation de la faune, L.Q. 1969, c. 58.

(12) Loi sur les biens culturels, L.Q. 1972, c. 19.

(13) Loi concernant les parcs nationaux, S.R.C., c. N-13.

(14) Loi concernant la faune du Canada, S.C. 1974, c. 21

(15) Statuts révisés du Canada, c. B-11.

(16) S.R.C. c. R-1.

(17) Lois refondues du Québec, c. P-19.

(18) L.R.Q. c. J-1.

(19) Organisés par le groupe de travail sur les communications de l'Institut canadien de l'Éducation des adultes, les 21 et 22 janvier 1984.

(20) "Le Québec et les communications : un futur simple ? ou table rase des enjeux de société, Groupe de travail sur les communications, ICEA, 18 mai 1983, p.7.

(21) L.R.Q. c. C-12.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

Esprol et Sexpoir

Guy Ménard

(1) Je remercie mon collègue le professeur Yvon Desrosiers de son invitation à partager avec lui l'espace dévolu par cette publication à l'interprétation religiologique. Si le premier projet de cette contribution - malgré tout tardive - s'était d'abord entrevu comme une réaction à l'essai proposé par Y. Desrosiers, il a finalement pris le chemin d'une exploration parallèle et largement indépendante.

(2) On lui trouvera néanmoins des parentés dans d'autres grandes traditions spirituelles de l'humanité. Voir à cet égard les travaux de R. Girard sur la violence fondatrice et la victime substitutive.

(3) Voir P. Bruckner, "Délivrez-nous du sexe !" Le débat, 10, Paris,1981 ; M. Pollack, "L'homosexualité masculine ou le bonheur dans le ghetto", Communications, 35, Paris, 1982. On pourrait d'ailleurs, en y réfléchissant, s'interroger sur l'"identité sexuelle" (tout au moins symbolique) de Julia à partir de nombreux indices qui jalonnent 1984 : en décrivant les premières impressions de Smith à son endroit, Orwell évoque l'iconographie - surcodée, on le sait - de saint Sébastien ; Julia, avec sa combinaison "unisexe" et ses cheveux "à la garçonne" a besoin de se farder et de se mettre une robe (de se "travestir" ?) pour que Smith parvienne à peu près à la voir comme une femme.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

(2) Au sens où le théologien allemand W. Pannenberg a tenté d'exposer, à partir de ce concept, la tension entre le "déjà" et le "pas encore" de la sotériologie chrétienne. On pourrait certes en élargir l'usage.

(3) On sait bien sûr, notamment depuis les célèbres travaux d'A. Kircher sur l'hermétisme au 17e siècle, que le symbolisme du scarabée est loin d'être aussi simple. Saint Augustin ne l'employait-il pas lui-même dans ses Soliloques comme métaphores de la double nature du Christ ?

(4) Baudrillard insiste : la séduction est du côté de l'objet ("Le sujet ne peut que désirer, seul l'objet peut séduire"). Elle émane également pour Smith, par exemple, de cet "insignifiant" presse-papier de verre qui, au pays du trou de mémoire, finit par concentrer en lui autant d'intensité que l'Arche de Spielberg.

(5) "Les arrestations, tortures (...) ne sont pas infligées comme punition (...) ce sont simplement des moyens d'anéantir des gens qui pourraient peut-être (...) dévier." Je laisse à d'autres le soin de lire 1984 comme parabole absolue de cette société préventive qui, chez nous comme ailleurs, semble s'être développée dans la logique de ce que la sociologie politique appelle - très religiologiquement ! - l'État-providence.

(6) Les véritables "pratiques alternatives" seraient-elles d'abord invisibles et silencieuses, en deçà des bannières plus ou moins inoffensives, si vite récupérées et folklorisées ?

(7) De ce point de vue - j'imagine que d'autres interventions l'auront détaillé davantage -, force est bien de reconnaître que 1984 est déjà parmi nous, et bien évidemment pas seulement en Urs sia, malgré l'analogie trop facile avec les moustaches de Staline et la caricature (presque sympathique !) que 1'"anti-communisme primaire" de Hergé en dessinait, il y a longtemps déjà, sous les traits du brave maréchal Plexzi Gladtz, tyran de Bordurie... l'Ota-

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

nia a, bien sûr, ses propres versions de B.B., sourire western aux lèvres ou rose à la boutonnière, comme elle est parfaitement à même de générer ses propres dialectes novlangues, des "inoperative statements" de Nixon aux "victoires morales" du P.Q. Nous sommes, bien sûr, en 1984...

(10) Maffesoli reprend ici, en les inversant, les termes de Durkheim.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

1984

à la lumière de la science-fiction moderne

Jean-Marc Gouanvic

(1) Dans son Encyclopédie de l'utopie, des voyages extraordinaires et de la science-fiction (Lausanne, l'Age d'Homme, 1972), Pierre Versins recense plusieurs centaines de ces récits.

(2) Selon Gérard Klein, les auteurs (ainsi que les lecteurs) de SF font partie d'un groupe inclus dans "la vaste classe moyenne américaine (voire mondiale)" ; mais ce groupe se distingue "par ses fonctions et sa culture scientificotechnicienne". (Malaise dans la science-fiction. Metz, L'Aube enclavée, 1977).

(3) Voir Pour une poétique de la science-fiction (Montréal, P.U.Q., 1977) et Metamorphoses of Science Fiction (New Haven-London, Yale University Press, 1979) sur cette question des genres littéraires.

(4) Voir notamment la préface de Gérard Klein à A. Valérie : Sur l'autre face du monde (Paris, Robert Laffont, 1972).

(5) Tel est le sens de la communication proposée par Marc Angenot au colloque "Utopie et contrôle social" tenu en septembre 1984 à l'Université de Montré

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

Bibliographie

AMNISTIE INTERNATIONALE (1977), Rapport sur la torture. Paris, Gallimard.

BARTHES, R. (1977), La leçon inaugurale. Paris, Seuil.

BAUDRILLARD, J. (1979), De la séduction. Paris, Galilée.

BAUDRILLARD, J. (1983), Les stratégies fatales. Paris, Grasset.

BAUER, R.A. (1952), The New man in Soviet Psychology. Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1960.

BERELSON, Bernard (1974), An evaluation of the effects of population control programs in Studies in family planning, Vol. 5, pp.212.

BERGER, P. (1971), La religion dans la conscience moderne. Paris, Centurion.

BERNARD, Jessie (1974), The future of motherhood. New York, Penguin Books Inc.

BERNARD, Jessie (1975), Women, marriage and the future in Intimate life Styles. Marriage and its alternatives, Delora J.R. & J.S. (eds.) ; Goodyear

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

Publishing Company, pp.381-385.

BETTELHEIM, B. (1960), The informed heart. New York.

BLACK, Max (ed.) (1961), The social theories of Talcott Parsons. Englewood Cliffs, N.J., Prentice-Hall Inc.

BLANCHOT, M. (1980), L'écriture du désastre. Paris, Gallimard.

BOGUSLAN, R. (1965), The new Utopians. Englewood Cliffs, N.J., Prentice-Hall Inc.

BOOKCHIN, M. (1982), The ecology of freedom. Palo Alto, Cheschire Books.

BOUCHARD, Jacques (1981), L'autre publicité : la publicité sociétale. Montréal, Éditions Héritage.

BOURRICAUD, François (1980), Le bricolage idéologique. Paris, PUF.

CAILLOIS, R. (1961), L'homme et le sacré. Paris, Gallimard.

CONSTANTINE, Larry & Joan CONSTANTINE (1975), Where is marriage going ? in intimate life styles. Marriage and its alternatives, Delora J.R. & J.S. (eds.), Goodyear Publishing Company, pp.402-406.

CORNISH, Edward (1977), The study of the future. An introduction to the art and science of understanding and shaping tomorrow's world. Washington, World Future Society.

CASAMAYOR (1983), Information et liberté in Le genre humain, numéro 9, Paris, éditions Complexe, pp.41-51.

CAZENEUVE, J. (1958), Les rites et la condition humaine. Paris, P.U.F.

CAZENEUVE, J. (1971), Sociologie du rite. Paris, P.U.F.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

DADOUN, Roger (1975), Cent fleurs pour Wilhelm Reich. Paris, Petite Bibliothèque Payot.

DANSEREAU, P. (1971),Dimensions of environmental quality, Saracenia, no. 14, Montréal.

D'AVIGNON, Yves (1984), Orwell et 1984 : la part des choses in Le Devoir, Montréal, 5 janvier 1984.

DE BORCHGRAVE, Arnaud et Robert MOSS (1980), L'iceberg. Paris, Éditions Jean-Claude Tallès/Tallandier.

DEBRAY, R. (1981), Critique de la raison politique. Paris, Gallimard.

DE CERTEAU, M. (1980), L'invention du quotidien in Arts de faire, I., Paris, 10/18.

DESANTI, Dominique (1983), 1984, c'est demain in L'Ane, numéro 12, pp.1-11.

DJERASSI, Karl (1981), The politics of contraception. San Francisco, Freeman.

DUPIN, François (1984),Qui est Big Brother ? in Science et Technologie, vol.3, no.1, pp.39-44.

DURAND, G. L'imagination symbolique. Paris, P.U.F.

EDWARDS, John N. (1975), The future of the family revisited in Intimate life styles. Marriage and its alternatives, Delora J.R. & J.S. (eds.), Goodyear Publishing Company, pp.359-368.

ELIADE, M. (1965), Le sacré et le profane. Paris, Gallimard.

FINKIELKRAUT, Alain (1983), 1984, était-ce hier ? in L'Ane, numéro 12, Paris, sept.-oct. 1983, p.VI.

FOUCAULT, M. (1975), Surveiller et punir. Naissance de la prison, Paris, Gallimard.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

FOUCAULT, M. (1976), La volonté de savoir. Histoire de la sexualité, I. Paris, Gallimard.

GIRARD, R. (1972), La violence et le sacré. Paris, Bernard Grasset.

GODBOUT, Jacques (1983), La participation contre la démocratie. Montréal, Saint-Martin.

HARTMANN, H. (1958), Ego psychology and the problem of adaptation. New York, International Universities Press.

HEURTEAUX, Michel (1983), "Big Brother au bureau" in Le Monde, Paris, 20 mars 1983, pages. I et III.

HOBART, Charles W. (1963), Commitment, value conflict and the future of the American family in Marriage and family living, 25, pp.405-412.

HUNT, Morton (1975), The future of marriage in Intimate life styles. Marriage and its alternatives, Delora J.R. & J.S. (eds.), Goodyear Publishing Company, pp.410-423.

JURGENSON, Jean-Daniel (1983), Orwell ou la route de 1984. Paris, éditions Robert Laffont.

KOESTLER, A. (1975), J. Meyers (ed.), The Critical Heritage. London and Boston, Routledge & Kegan Paul.

LACOUTURE, J. (1984), George Orwell, un portrait in 1984 ?, in Le genre humain, Paris, Éditions Complexes.

LAUZON, Adèle (1983), Orwell revu et corrigé : Ce à quoi nous allons échapper en 1984 in La Presse-Plus, Montréal, 31 décembre 1983, pp.2-4.

LEEUW, G. Van der (1955), La religion dans son essence et ses manifestations : phénoménologie de la religion. Paris, Payot.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

LEJEUNE, Jérôme (1976), La biologie dénaturée in Les terreurs de l'an 2000. Paris, Hachette, pp.91-104.

LEYS, Simon (1983), L'horreur de la politique in Le Monde, Paris, 30 décembre 1983, pages 9 et 11.

LOSHAK, Danielle (1979), Espace et contrôle social in Centre, périphérie et territoire, Centre Universitaire de Recherche en Administration Publique de Picardie (C.U.R.A.P.), Paris, P.U.F., p.160.

LOUIT, Robert (1983), 1984 à l'Anvers in Magazine littéraire, numéro 202, pp.26-28.

LOURAU, René (1970), L'analyse institutionnelle. Paris, Minuit.

MAFFESOLI, M. (1982), L'ombre de Dionysos, Contribution à une sociologie de l'orgie. Paris, Méridiens/ Anthropos.

MAHEU, Louis (1983), Les mouvements de base et la lutte contre l'appropriation étatique du tissu social in Sociologie et sociétés, vol. 15, no.1, pp.77-92.

MARCUSE, Herbert (1963), Eros et Civilisation, Contribution à Freud. Paris, Éditions Points.

MARIENSTRAS, Richard (1983), Vers le trou de mémoire in Le genre humain, numéro 9, pp.67-77, Paris, éditions Complexe.

McLUHAN, Marshall (1969), Mutations 1990. Maine.

MELUCCI, Alberto (1978), Société en changement et nouveaux mouvements sociaux in Sociologie et sociétés, vol.10, no.2, pp.37-52.

MEYERS, J. (1975), A reader's Guide to George Orwell. London, Thames and Hudson.

MILGRAM, S. (1963), Behavioral study of obedience in Journal of Abnormal and Social Psychology, 67,

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

pp.371-378.

MILGRAM, S. (1965), Some conditions of obedience and disobedience to authority in Human Relations, 18, pp.57-76.

MILOSZ, Czeslaw (1980), The Captive Mind. New York, Penguin.

MORIN, Edgar (1983), L'esprit du temps. Paris, Livre de poche.

MOSS, G.E. (1973), Illness, immunity and social interaction : the dynamics of biosocial resonation. New York, Wiley.

OGILVY, J. (1977), The many dimensional man : decentralizing the self, society, and the sacred. Oxford University Press, Oxford.

ORLEANS, Myron & Florence WOLFSON (1975), The future of the family in Intimate life Styles. Marriage and its alternatives, Delora J.R. & J.S. (eds.), Good-year Publishing Company, pp.386-402.

ORWELL, George (1949), 1984. Paris, Gallimard.

ORWELL, G. (1949), Nineteen Eighty Four. New York, Harcourt Brace.

ORWELL, G. (1957), Inside the Whale and other essays. Penguin Books.

ORWELL, G. (1965), Charles Dickens in Decline of the English murder and other essays, Harmondsworth, Penguin Books, pp.80-141.

ORWELL, George (1968), Collected Essays. Journalism and Letters of George Orwell, Edited by Sonia Orwell and Ian Angus, Londres, Secker and Warburg.

OTTO, R. (1949), Le sacré. Paris, Payot.

PACKARD, Vance (1968), Le sexe sauvage. Paris, Calmann-Lévy.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

PACKARD, Vance (1978), L'homme remodelé. Paris, Calmann-Lévy.

POLIAKOV, Leon (1983), De Moscou à Beyrouth : Essai sur la désinformation. Paris, Calmann-Lévy.

PRIVACY PROTECTION STUDY COMMISSION (1977), Technology and Privacy, appendix 5 to the report "Personal Privacy in an Information Society", U.S. Government Printing Office, Washington D.C.

RAUSCHNING, H. (1939), La révolution du nihilisme. Paris.

RIGAUX, François (1982), Le droit au singulier et au pluriel in Revue interdisciplinaire d'études juridiques, Bruxelles, p.43.

ROGERS, C. (1956), Implications of recent advances in prediction and control of behavior, in Teacher's College Records, 57, pp.316-319.

ROGERS, C., & B.F. SKINNER, (1956), Some issues concerning the control of human behavior, in Science, 124, pp.1057-1065.

ROY, Rustum & Della ROY (1975), Is monogamy outdated in Intimate life styles. Marriage and its alternatives, Delora J.R. & J.S. (eds.), Goodyear Publishing Company, pp.369-380.

SAVARD, R. (1973), Nature,culture et religion : Réflexions d'un anthropologue in SR 3 :3.

SKINNER, B.F. (1948), Walden Two. New York, The Macmillan Company.

STEINHOFF, William (1976), George Orwell and the Origins of 1984. Ann Arbor, U. of Michigan Press, p.16.

STHERN, Mikhael (1979), La vie sexuelle en U.R.S.S.. Paris, Albin-Michel.

SZABO, Denis (1970), Criminologie. Montréal, P.U.M.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

TOFFLER, Alvin (1970), Le choc du futur. Paris, Denoel/Gonthier.

VALENSIN, Georges (1977), La vie sexuelle en Chine communiste. Paris, Denoel, J.C. Lattes.

VOLKOFF, Vladimir (1982), Le montage. Paris, Julliard/l'Age d'Homme.

WALTER, Jean-Jacques (1982), Les machines totalitaires. Paris, Denoël.

WATZLAWICK, Paul (1978), La réalité de la réalité : Confusion, désinformation, communication. Paris, Seuil.

WHITE, E. (1980), States of Desire. New York, E.P. Dutton.

WUNENBURGER, J.-J. (1981), Le sacré. Paris, P.U.F.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

Biographie de George Orwell

1903 Naissance de Éric Blair à Motihari (Bengale).

1911 Entre dans un pensionnat en Angleterre. Se fait remarquer autant par son intelligence que par sa pauvreté. Il décrira cette période dans son ouvrage autobiographique Such, such were the joys (1953).

1917-21 Obtient deux bourses universitaires et choisit d'aller au collège d'Eton, où Aldous Huxley est professeur. Publie ses premiers écrits dans les journaux du collège.

1922-27 S'engage comme policier dans la Police Impériale Indienne en Birmanie. Honteux de son rôle de policier étranger, il démissionne et quitte la Birmanie en 1927. Ses expériences et ses réflexions sur l'impérialisme anglais se retrouvent dans son roman Burmese days (1935) ainsi que dans deux esquisses autobiographiques Shooting an elephant et A hanging.

1928-36 Vit dans une grande pauvreté à Paris et à Londres parmi les ouvriers et les mendiants. Travaille comme laveur de vaisselle, ouvrier agricole, instituteur et libraire. Ces expériences serviront de matière première à

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés

Down and out in Paris and London et The road to Wigan Pier (1937). Écrit aussi deux romans : A clergyman's daughter (1935) et Keep the Aspidistra flying (1936). Dans ces ouvrages, il épouse une position socialiste critique.

1937-38 Participe comme journaliste à la guerre civile espagnole, puis rejoint la milice républicaine et combat sur les fronts de Teruel et d'Aragon. Sérieusement blessé à la gorge, il se bat par la suite à Barcelone contre les communistes qui tentaient de supprimer leurs adversaires politiques. Menacé d'être liquidé, il est forcé de fuir l'Espagne. Cette expérience l'éloignera du communisme. Écrit Homage to Catalonia (1938). De retour en Angleterre, il vit dans le Hertfordshire où il se consacre à l'écriture, l'agriculture et l'élevage.

1939-42 Écrit Coming up for air, un roman sur l'Angleterre du passé et la crainte de la montée du fascisme et de la guerre. Refusé dans l'armée, il devient le responsable du service indien de la BBC.

1943-45 Devient éditeur littéraire du Tribune, le journal de l'aile gauche socialiste et écrit plusieurs articles de critique ainsi que quelques livres dans lesquels il prône un socialisme libertaire. Publie Animal Farm (1944), fable politique basée sur la trahison de la révolution russe.

1949 Achève son roman le plus célèbre Nineteen Eighty Four qui décrit un type de société où l'État tout-puissant établit un gouvernement totalitaire s'appuyant sur la falsification de la réalité et la réécriture de l'Histoire.

1950 Meurt à Londres de tuberculose, le 21 janvier.

© 1986 – Presses de l'Université du Québec

Édifice Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bureau 450, Sainte-Foy, Québec G1V 2M2 • Tél. : (418) 657-4399 – www.puq.ca
Tiré : *Orwell a-t-il vu juste ?*, Henri Cohen, Joseph J. Lévy, Sylvie Cantin, Johanne Fortin, ISBN 2-7605-0411-5 • SA252N

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés